This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

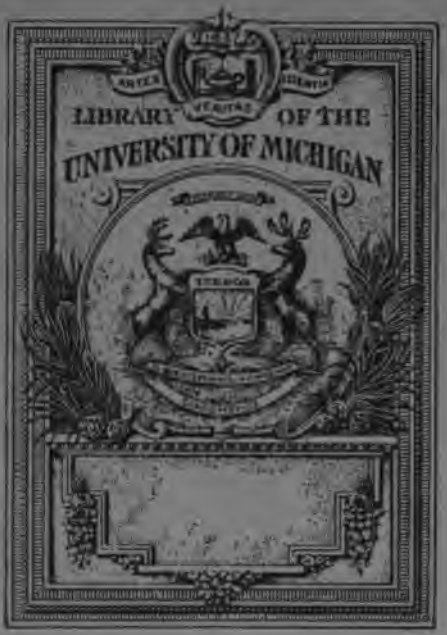
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

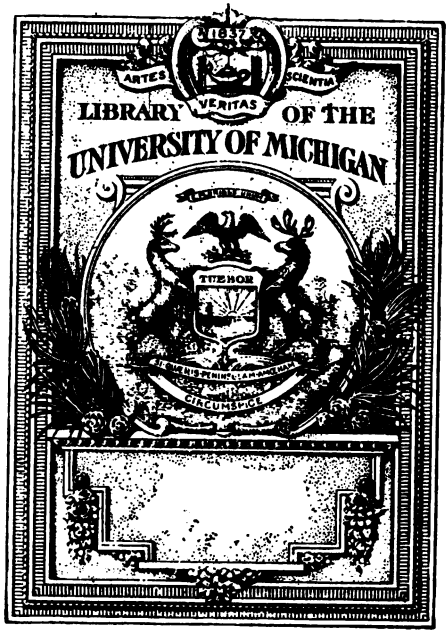
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 933,313


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

842
P752c

LA

COMÉDIE-FRANÇAISE

A LONDRES

PUBLICATIONS

SUR LA

COMÉDIE-FRANÇAISE

GEORGES D'HEYLLI

REGNIER, sociétaire. 1 vol. in-18, avec portrait à l'eau-forte. 1872.

MADAME ARNOULD-PLESSY. Brochure in-18. 1876.

BRESSANT, sociétaire. 1 vol. in-18, avec portrait à l'eau-forte. 1877.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE (1680-1875), monographie, dans la Collection des *Foyers et Coulisses*. 2 vol. in-16, avec photographies.

LÉON GUILLARD, archiviste de la Comédie-Française, 1 vol. in-18, avec portrait à l'eau-forte, 1878.

JOURNAL INTIME DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE (1852-1871). 1 fort vol. in-18. 1879.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE (en 1879). 1 vol. grand in-fol. avec 24 portraits en photo-gravures. 1879.

RENÉ DELORME

LE MUSÉE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, ouvrage honoré d'une souscription du ministère de l'instruction publique et du ministère des beaux-arts, un beau volume in-4°, 10 fr.

F. FEBVRE ET T. JOHNSON

ALBUM DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE avec une lettre autographe de M. Alexandre Dumas fils, un superbe volume grand in-4°, orné de vingt-six eaux-fortes, hors texte. Broché 20 fr,; relié 25 fr.

Évreux, Ch. HÉRISSEY, imp. — 380.

LA

COMÉDIE-FRANÇAISE

A LONDRES

(1871-1879)

JOURNAL INÉDIT DE E. GOT — JOURNAL DE F. SARCEY

PUBLIÉS AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

GEORGES D'HEYLLI

Poinsot, Edmond Antoine, 1833-1902

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, rue de Richelieu.

1880

Tous droits réservés.

douloureuses au milieu desquelles il dut avoir lieu. Nous donnerons successivement, dans cette introduction, quelques détails sur ces trois voyages, qui constituent — le second surtout — trois des épisodes les plus intéressants et les plus curieux de l'histoire même de la Comédie-Française.

I

L'excursion artistique entreprise par la Comédie, au mois de juillet 1868, fut motivée, comme devait l'être celle de 1879, par la fermeture momentanée de la salle où de grandes réparations allaient avoir lieu. Le ministre des Beaux-Arts, qui était alors le maréchal Vaillant, se montra dès l'abord très favorable à ce voyage, et j'ai même trouvé aux archives du théâtre, une lettre dans laquelle il insiste pour que, le jour du départ étant fixé, on ne le retarde pas davantage.

, où figure cette lettre, j'ai
sous les yeux une collection
bien curieuses, et qui se rat-
ux préparatifs du voyage. Le
épandu longtemps à l'avance,
avaient parlé, donnant même
té. On devait aller à Dijon,
de Lyon à Marseille. La cu-
, en province, fut vivement
les villes qui se trouvaient sur
emin de fer par où devait
excursionniste et qui possé-
de théâtre quelconque récla-
l'honneur d'une représenta-
nerait en quelque sorte au
r ainsi dire entre deux trains.
villes se font auprès de M.
y, l'interprète de leurs admi-
liques spéciaux des journaux
villes adressent également des
dministrateur général, et lui
ncours; les préfets eux-mêmes
et le théâtre de Carcassonne
as comment la Comédie pourra

passer aussi près de lui sans monter sur ses planches. Si on avait écouté toutes ces sollicitations, trois mois eussent été nécessaires pour y faire droit, et la saison d'été n'y aurait pas suffi. On était au contraire limité par le temps, puisqu'il fallait absolument être de retour à Paris, pour la représentation gratuite du 15 août, et qu'on ne devait partir que le 15 juillet. La Comédie n'avait donc qu'un mois devant elle pour remplir des engagements déjà très chargés.

L'itinéraire primitif avait compris Bordeaux dans la liste des grandes villes où devait s'arrêter la Comédie. Le magnifique théâtre de cette ville offrait, en effet, toutes les meilleures conditions pour les représentations projetées : la population était nombreuse, les demandes étaient venues de tous côtés à la Comédie et on pouvait espérer un grand succès et de magnifiques recettes. Un incident bien inattendu empêcha la mise à exécution du projet. Des lettres du directeur du théâtre de Bordeaux — qui, par parenthèse, était alors M. Halanzier, le futur éminent di-

recteur de l'Opéra — des dépêches, des notes, en quelque sorte diplomatiques, conservées dans le susdit dossier des archives, constatent les nombreuses négociations qui furent entreprises pour aplanir la difficulté qui faisait obstacle aux représentations de la Comédie sur le grand théâtre. On y donnait alors, en vertu d'un traité dont l'exécution venait seulement de commencer, une féerie du théâtre de la Gaîté, *Peau d'âne*, avec les artistes, les décorations, et le matériel tout entier de ce théâtre. Il y avait un dédit stipulé, et le traité prenait fin trop tard pour que la Comédie-Française pût attendre que la salle devînt libre [1]. M. Halanzier et M. Édouard Thierry tentèrent bien tous les deux de lever la difficulté à prix d'argent, mais ils durent y renoncer en présence d'exigences qui rendaient toute transaction impossible. Le grand théâtre de Bordeaux continua donc à représenter sa féerie, et la Comédie-Française dut à son vif regret le rayer de son programme.

[1] Il y avait un contrat pour soixante représentations.

En somme, l'itinéraire définitif fut ainsi fixé : Dijon, Lyon, Toulon, Nice et Marseille.

Le voyage fut, on peut le dire sans hyperbole, absolument triomphal. C'était la première fois qu'une compagnie aussi illustre que celle de la Comédie-Française entreprenait une excursion d'une telle importance et si considérable à tant de points de vue. Le succès fut énorme ; on en trouve la trace même, et le souvenir détaillé dans la collection des journaux de province de l'époque soigneusement annexés au dossier du voyage. Ils contiennent les articles les plus enthousiastes : c'est une admiration continue, et cependant la note critique y trouve aussi sa place[1]. Ici quelques pièces du programme ont paru un peu vides; ailleurs on eût préféré deux chefs-d'œuvre du répertoire dans la même soirée dont l'un eût remplacé une de ces mêmes pièces : *Une Tempête dans un verre d'eau* n'a pas eu, par exemple — ce qui se

[1] Il faut lire aussi dans *le Temps* les piquants articles de Fr. Sarcey, qui, en 1868 comme en 1879, fut l'historiographe du voyage.

conçoit de reste — la même faveur que *les Plaideurs*. Mais tout cela n'est que de la critique de détail qui disparaît dans l'enthousiasme de l'ensemble. L'interprétation surtout est au-dessus de toute discussion : il est bien clair en effet que Dijon, Toulon et même Lyon et Marseille n'en ont jamais vu de semblable !

C'est dans cette dernière ville — à Marseille — que la Comédie recueillit surtout de véritables ovations. C'est là aussi qu'elle séjourna le plus longtemps : elle y donna, en effet, douze représentations du 30 juillet au 10 août. La dernière restera certainement à tout jamais célèbre dans les annales du Grand-Théâtre de Marseille. L'enthousiasme avait gagné tout le monde et « le paradis » aussi bien que les premières loges se livrèrent pendant toute la soirée à des manifestations qui prolongèrent même le spectacle au delà de l'heure habituelle. Après une pièce de vers de circonstance, *les Adieux à Marseille*, composée par M. Édouard Thierry, déclamée par Mlle Favart, et qui clôturait les représentations de la Comé-

die, ce fut une bordée d'applaudissements, et de cris, et de mouchoirs agités, et de bouquets jetés sur la scène, d'un effet vraiment indescriptible. *Vous reviendrez ! Vous reviendrez !* criait-on. Et la Comédie s'y engagea, en effet, dans l'effusion de ce beau triomphe. Il est cependant peu probable qu'elle y puisse retourner jamais !...

Voici maintenant le programme complet de ce premier voyage, ainsi que le détail des résultats financiers qu'il a produits.

La Comédie-Française avait quitté Paris le 15 juillet, à huit heures du soir. La troupe excursionniste était composée de la manière suivante :

Direction et administration : MM. Édouard Thierry, administrateur-directeur; Destournelles, contrôleur général; Charles Chevallier, régisseur; Chaîne, souffleur; Perreau, habilleur; Mlle Debruges, habilleuse.

Artistes. — MM. Got, Delaunay, Maubant, Talbot, Lafontaine, Coquelin, Barré, Garraud, Masset, Coquelin cadet.

Mesdames Favart, E. Guyon, V. Lafontaine, Marie Royer, Dinah-Félix.

PROGRAMME DES REPRÉSENTATIONS

THÉATRE DE DIJON.

16 juillet : *le Misanthrope ; la Métromanie ;* (fragments) ; *les Fourberies de Scapin* : 2,621 fr. 50.

17 juillet : *le Dernier Quartier ; la Nuit d'Octobre ; Paul Forestier* : 2,858 francs.

GRAND THÉATRE IMPÉRIAL, A LYON.

18 juillet : *le Misanthrope ; les Fourberies de Scapin* : 2,365 fr. 40.

19 juillet : *le Dépit amoureux ; le Duc Job* : 2,205 fr. 15.

20 juillet : *l'Avare ; les Plaideurs* : 4,163 fr. 45.

21 juillet : *le Dernier Quartier ; la Nuit d'Octobre ; Il ne faut jurer de rien* : 4,376 fr. 90.

22 juillet : *Une Tempête dans un verre d'eau ; Paul Forestier* : 3,298 fr. 15.

THÉATRE DE TOULON.

24 juillet : *le Misanthrope ; les Fourberies de Scapin* : 2,513 fr. 50.

25 juillet : *le Duc Job* : 1,545 francs.

THÉATRE DE NICE.

27 juillet : *le Misanthrope* : 2,208 fr. 50.

28 juillet : *Une Tempête dans un verre d'eau ; le Duc Job* : 2,421 fr. 50.

GRAND THÉATRE, A MARSEILLE.

30 juillet : *le Misanthrope ; les Fourberies de Scapin* : 3,934 fr. 90.

31 juillet : *le Duc Job* : 3,918 francs.

1er août : *l'Avare ; les Plaideurs* : 4,659 francs.

2 août : *Une Tempête dans un verre d'eau ; l'Honneur et l'Argent* : 3,970 francs.

3 août : *le Dépit amoureux ; l'École des Femmes ; le Pour et le Contre* : 3,273 fr. 25.

4 août : *Paul Forestier* : 4,271 fr. 50.

5 août : *le Menteur ; Psyché* (2e acte) ; *les Fourberies de Scapin* (2e acte) : 2,688 fr. 25.

6 août : *le Dernier Quartier* ; *la Nuit d'Octobre ; Il ne faut jurer de rien* : 3,511 fr. 80.

7 août : *Paul Forestier* : 3,681 fr. 75.

8 août : *le Duc Job* : 2,438 fr. 65.

9 août : *la Revanche d'Iris ; Paul Forestier* : 1,622 fr. 50.

10 août : *le Misanthrope* (1er acte) ; *le Duc Job* (2e acte) ; *les Plaideurs* (3e acte) ; *l'Honneur et l'Argent* (1er acte) ; *Valérie ; Adieux à Marseille*, strophes de M. Édouard Thierry, dites par Mme Favart : 3,821 francs.

En somme, ce voyage de la Comédie-Française avait donné les résultats suivants :

Recettes brutes.	72,399 fr.	55
Frais à déduire[1].	20,219	42
Total net des recettes. .	52,180	13
Les autres frais du voyage, chemin de fer, indemnités aux artistes[2], etc.	18,685	34
Il restait donc net à partager entre les sociétaires.	33,494 fr.	79

[1] Droits d'hospices : 5,659 fr. 80. Droits d'auteur : 2,626 fr. 57.

[2] Dépenses de chemin de fer : 3,594 fr. 20. Indemnités aux artistes et aux employés : cinq à 12 francs par jour ; quatorze à 10 francs. Une habilleuse à 9 francs, un habilleur à 8 francs, soit pour vingt-huit jours : 6,076 francs. Enfin, la caisse du Théâtre-Français prélevait, sur la totalité des recettes, une part de : 8,373 fr. 69.

Le voyage avait, en conséquence, complètement réussi.

II

Je raconterai, avec plus de détails, l'excursion de la Comédie-Française à Londres, en 1871, car ses résultats ont été d'une importance capitale pour l'avenir même de notre première scène littéraire, et j'ai déjà dit qu'elle s'était accomplie et, finalement, avait été menée à bien, au milieu des circonstances les plus douloureuses et les plus défavorables.

La Comédie, quand elle se décida à donner des représentations à Londres, pendant la Commune, ne tint pas compte heureusement des difficultés et même des empêchements absolus qu'avaient eu à subir, à deux reprises différentes, des compagnies d'artistes français qui avaient cherché jadis à donner,

eux aussi, des représentations à Londres. Dès 1749, une première tentative de ce genre avait été faite. Jean Mounet, qui dirigeait la troupe excursionniste de l'époque, raconte que ses acteurs furent accueillis, sans aucune cause connue, par des huées, des oranges et des pommes, — il ne dit pas si ces dernières étaient cuites — qu'on leur lança sur la scène. « *Nous ne voulons pas de comédiens français !...* » criait-on de toutes parts dans la salle. Les choses allèrent même si loin, que des officiers, qui assistaient à la représentation, durent mettre l'épée à la main et protéger les acteurs contre un public mis en un tel état d'incroyable effervescence qu'il avait failli en venir aux voies de fait.

Il n'y avait évidemment, dans cette injuste opposition du gros du public anglais, rien autre chose que l'exagération d'un sentiment que nous pouvons appeler « jalousie nationale, » sentiment qui était encore, sur ce point spécial, très vivace cent ans plus tard. En effet notre regretté confrère Hostein nous raconte dans son volume, *Historiettes et Souvenirs d'un*

homme de théâtre [1], qu'après la Révolution de 1848, étant directeur du Théâtre-Historique, il eut l'idée, en raison des mauvaises recettes que, par suite des évènements, il réalisait chaque soir à Paris, de tenter un coup de fortune en allant jouer, avec sa troupe [2] la *Reine Margot* à Londres. C'est à Drury-Lane que ses représentations devaient avoir lieu.

Or, il arriva d'abord que la pudibonde censure anglaise interdit la *Reine Margot* à cause du rôle inconvenant, prétendit-elle, qu'on y faisait remplir à une personne royale, la reine de Navarre ; on fut obligé, en conséquence, de remplacer ce drame par celui de *Monte-Christo* lequel, d'ailleurs, ne devait pas non plus trouver grâce devant le public anglais. En effet, la soirée fut terrible ; on

[1] Un vol. in-18. — 1878. Lire aussi à ce sujet, le curieux feuilleton théâtral d'Hostein, dans le *Constitutionnel*, du 4 juin 1879 et notre article du *Figaro* (1er juin 1879) sur les divers voyages de la Comédie-Française.

[2] Les principaux artistes de la troupe d'Hostein furent, pour cette malencontreuse expédition de 1848, à Londres, MM. Mélingue, Barré, Lacressonnière, Bignon, Rouvière, Colbrun, Boutin, Alexandre ; Mesdames Lacressonnière et Rey.

sifflait et même on hurlait dès avant le lever du rideau. « Les artistes, nous dit M. Hostein, eurent cependant la constance de réciter leurs rôles, sans en omettre une phrase, au milieu de vociférations, de cris d'animaux et d'injures. Cela dura de sept heures à minuit. » C'est encore l'exaltation d'un sentiment patriotique mal compris qui avait motivé la cabale contre laquelle n'essayèrent pas de lutter les comédiens qui reprirent, dès le lendemain, la route de Paris.

La Comédie-Française dut bien penser — si même elle eut le loisir d'entrer dans l'examen de ces détails rétrospectifs, — qu'au lendemain de la guerre et du siège de Paris, la nation anglaise qui venait de nous témoigner tant et de si efficaces sympathies ne pouvait qu'accueillir favorablement nos artistes, lesquels venaient, en somme, à Londres, surtout pour tenter de relever la situation financière de la Comédie si gravement compromise par les mois cruels que, comme tout le monde, elle avait dû traverser. L'avènement

inopiné de la Commune avait encore accentué cette déplorable situation, et la Comédie ne pouvait la résoudre honorablement pour elle que par un coup de force et d'audace qui demeurait sa seule espérance de salut.

Il ne s'agissait, en effet, de rien moins pour la Comédie que de vivre ou de mourir, être ou ne plus être. La situation exigeait, en outre, une décision immédiate, attendu que le désarroi commençait déjà à se manifester d'une manière inquiétante parmi les sociétaires. Un certain nombre en vinrent jusqu'à proposer une liquidation définitive de la Société. C'eût été, à bref délai, la mort même de la Comédie-Française. M. Édouard Thierry, qui était encore administrateur général, fit heureusement l'opposition la plus énergique à l'acceptation de ce vœu. Il émit ensuite l'avis d'un emprunt suffisant pour parer aux exigences des nécessités présentes et pour attendre la venue de temps meilleurs.

Malheureusement, cet emprunt, s'il eût été contracté, n'aurait tiré que momentanément la Comédie d'embarras en grevant d'une

charge très lourde son futur budget à reconstituer. D'ailleurs, on n'aurait pu emprunter qu'à un taux très élevé, eu égard aux circonstances, en admettant même qu'on fût parvenu à trouver un prêteur.

C'est alors que la pensée vint à certains sociétaires, — et M. Got fut le premier promoteur de la proposition — de tenter de gagner, à l'étranger, l'argent qui était nécessaire pour faire face aux dépenses obligées, sinon pour enrichir la Comédie, au moins pour l'aider à vivre, en quelque sorte au jour le jour, jusqu'à la fin de la crise. M. Got fut chargé de rédiger et de présenter au Comité le rapport qui concluait dans ce sens, et à l'unanimité, le voyage à Londres fut décidé. Vous trouverez ce rapport de M. Got en tête du curieux journal qu'il a tenu pendant toute la durée de l'excursion de la Comédie à Londres, et qu'il a bien voulu nous autoriser à reproduire dans ce petit volume. En dehors de sa valeur documentaire, ce journal emprunte à la situation même qui fut faite à M. Got, comme directeur de la troupe excur-

sionniste, un intérêt tout particulier. C'est lui seul en effet qui a organisé la campagne, qui a loué la salle à Londres, qui a emmené et installé les artistes, qui a, en un mot, dirigé absolument l'entreprise sous son unique responsabilité. Et que de déboires, pour commencer ! que de déceptions ! que d'obstacles à vaincre ! Le lecteur s'en rendra compte en suivant par son journal M. Got dans les premiers embarras et les grosses difficultés qui l'accueillirent au début du voyage.

C'est en compagnie de Bressant que Got va tenter l'aventure. Ils partent tous deux le 30 mars et n'arrivent pas sans peine à Londres. Les voilà aussitôt en quête d'une salle où la Comédie puisse donner ses représentations, mais toutes, ou presque toutes étaient louées à des artistes français des théâtres secondaires qui, chassés également par la guerre et la Commune, étaient venus, eux aussi, chercher fortune à Londres. Une seule salle, celle de l'Opéra-Comique (299, Strand) était libre, mais elle était si petite et surtout si chère, 110 livres sterling par semaine

(2,750 francs) ! Et remarquons que Got et Bressant sont partis sans argent, ou à peu près, et que s'ils ne se dépêchent pas de conclure, avant que Got ne reparte pour Paris, l'affaire va leur échapper. Heureusement ils trouvent un aimable prêteur, qui, sur leur bonne mine et surtout sur leur réputation, leur avance les fonds nécessaires, et, comme le dit Got dans son journal, le Rubicon est passé ! Il loue, en effet, pour trois mois la salle de l'Opéra-Comique. L'éminent artiste va donc pouvoir revenir à Paris pour y chercher ses camarades.

Le propriétaire de la salle de l'Opéra-Comique était un certain M. Barnett qui se chargeait en même temps, et par avance, de lancer l'affaire. Vous allez voir par une lettre qu'il écrivait, le 20 avril, à Got, alors sur la route de Paris, et que lui transmet Bressant, combien furent difficiles et épineuses, au point de vue financier, les premières négociations avant l'arrivée des artistes.

Voici la lettre que Bressant écrit à Got pour lui envoyer celle de M. Barnett. Cette

lettre de Bressant est également bien caractéristique [1].

Londres, 20 avril 1871 (minuit.)

MON CHER GOT,

Je reçois ce soir, en rentrant, une lettre de M. Barnett avec prière de vous faire parvenir celle que vous trouverez sous ce pli. Je vous avoue que mon étonnement et mon trouble sont assez grands, car rien, dans la conversation de M. Barnett, aujourd'hui, ne m'avait fait prévoir une déclaration aussi inquiétante. Notre publicité va-t-elle être ralentie ou suspendue jusqu'à ce que je reçoive de vous une réponse satisfaisante? Cette perspective n'est pas de nature à me tranquilliser; aussi, je vous en supplie, mon cher ami, faites tout votre possible pour vous procurer de l'argent, et beaucoup, c'est, ici surtout, le nerf de la guerre. Je vais demain demander à M. Barnett, pourquoi il ne vous a pas dit tout cela avant votre départ, quand il savait qu'à la rigueur vous pouviez trouver des fonds à Londres. Cette affaire me contrarie et nous ferons bien, pour l'avenir,

[1] Les documents que nous citons dans ce travail nous ont été obligeamment communiqués par M. Got et sont tout à fait inédits.

d'ouvrir l'œil. Si vous pouviez trouver à Paris un bon contrôleur cela nous éviterait peut-être bien des ennuis.

J'ai suivi de point en point toutes vos instructions; on prépare les loges des artistes, le trou du souffleur, la poulie pour les costumes et le mobilier, on doit faire venir les décors demain ou après-demain, les programmes sont envoyés dans toutes les grandes maisons de Londres, d'immenses affiches couvriront toutes les murailles; quant à la question des logements, j'en ai demandé 15 pour les artistes et 5 pour les employés. Pensez à la question du coiffeur; je crois plus que jamais indispensable que nous en ayons un venant de Paris.

Revenez vite, mon cher ami, votre présence est bien nécessaire ici.

A vous de tout cœur,

P. Bressant.

A cette lettre était jointe la suivante de M. Barnett adressée à M. Got, et dont je respecte scrupuleusement le style et l'orthographe :

Junior Garrick Club Adolphi Terrace.

Londres, jeudi 20 avril 1871.

CHER MONSIEUR GOT,

Vous devez bien savoir que j'ai dépensé beaucoup de l'argent dans votre enterprise (*sic*). Je vous ai prêté 40 livres pour faire le compte du garantie pour le théâtre; trente livres pour le gas et au moins soixante livres pour les anonces, sans parler de plusieurs autres dépenses que j'ai fait. Cette semaine seront doublés les dépenses que j'ai à faire, outre quoi, lundi 1er de mai, il y a 75 l. à payer pour loyer, payé d'avance.

Je crois donc que je dois vous avertir que j'ai dépensé, en près de 130 l. pour vous, et avant votre retour il y aura au moins 100 l. et plus à payer, et pour vous dire au vraie je suis au bout de mes ressources ne sachant pas que j'avais ceci à faire. Donc, si vous aurez l'obligeance de m'envoyer votre billet pour 200 l. de suite, je peux procurer de l'argent dessus, qui me mettra en état de dépenser plus en votre service. Pour vous ceci ne doit pas être dificile, ou s'il est, en quelle situation est ce que je me trouve?

Maintenant il faut bien m'excuser si j'ai hasardé à m'expliquer trop franchement avec vous, mais

vous savez que j'ai mis à votre service tout mon argent disponible. Donc je vous prie de raporter avec vous tout l'argent nécessaire pour continuer le théâtre; même je ne soupçonnais pas que j'avais à payer ce que j'ai fait, outre que mon salaire n'est que ce que j'ai toujours eu pour pas autre chose que surveiller en qualité d'administrateur.

Je serais beaucoup plus à mon aise si vous amenez avec vous un controlleur; enfin il le faut parcequ'il y a beaucoup d'argent à faire passer par nos mains, ceci est une condition indispensable.

Tous vos désirs vont aussi bien que vous pourriez souhaiter; quant aux dépenses, il faut forcément que je marrette; vous savez bien que l'enterprise est le votre et pas le mien.

Croyez moi que je fais et que toujours je ferai tout mon possible pour vous. Vous verrez par cette lettre les affaires aussi bien que moi. Quant au service personel je ne serai que trop heureux en vous obligeant en tout que ce soit.

Agréez donc, cher monsieur Got, mes amitiés sincères.

H. Barnett.

Cependant Got arrive à Paris le 19 avril, et se prépare à emmener ses camarades; ici,

nouvelles difficultés. Il n'était pas commode en effet, en ce temps de terreur communaliste, d'embarquer avec soi vingt-quatre personnes à la fois — c'était le chiffre des artistes et employés de la Comédie qui allaient suivre Got. — Il fallait absolument pour sortir de Paris l'assentiment du délégué de la Commune à la Préfecture de police, l'aimable Raoul Rigault. C'est encore Got qui se chargea de l'aller demander. Le farouche fonctionnaire reçut l'ambassadeur de la Comédie avec une grâce relative, fit quelques objections au sujet des artistes que leur âge aurait dû faire retenir pour le service de la garde nationale (MM. Coquelin, Febvre et Boucher), puis déclara, qu'après tout, il s'en f...ait pas mal!.. et donna finalement le permis nécessaire.

D'autre part, M. Édouard Thierry avait adressé à l'administration du chemin de fer du Nord, la lettre suivante à laquelle il avait été répondu par une réduction de prix bien précieuse en ce temps de misère forcée et d'économies obligatoires!...

20 avril 1871.

MONSIEUR L'ADMINISTRATEUR,

Dans la triste situation où se trouvent depuis huit mois tous les théâtres de Paris, la société du Théâtre-Français qui s'est fait un devoir et qui tient toujours à honneur de ne pas congédier son personnel, a pris le parti d'envoyer à l'étranger la moitié de ses comédiens afin d'y recueillir, pour tout le monde, de quoi suppléer aux recettes que nous ne ferons pas même en continuant de jouer ici avec le reste de la compagnie.

Une troupe de vingt-quatre personnes (comédiens et employés) va donc partir pour Londres le 25 ou le 26 avril au plus tard. Permettez-moi, monsieur l'administrateur, de m'adresser à votre bienveillance et de vous demander s'il vous est possible d'accorder à nos émigrants, soit à moitié prix, soit avec un déclassement, un voyage direct (aller et retour) pour Londres soit par Boulogne, soit par Calais.

Le séjour de nos acteurs, en Angleterre, serait de cinq semaines. J'ajoute que de ces vingt-quatre personnes, dix-huit seulement partiraient ensemble le premier jour. Les dix autres seraient probablement obligées de partir isolément et quelques jours plus tard.

Je n'insiste pas davantage sur la détresse et le désarroi de toutes les entreprises théâtrales pour

concilier vos sympathies à une maison comme la nôtre qui n'a pas voulu désespérer de la fortune de la France, au milieu de nos plus grands désastres et qui a toujours maintenu sur son affiche les noms glorieux de Corneille, de Molière et de Racine. Nos besoins nous autorisent à tenter la démarche que je fais auprès de vous, au nom de la Comédie-Française; soyez assez bon pour prendre en considération notre demande, et veuillez agréer etc...

Ed. Thierry.

Enfin, le 26 avril, la comédie effectue son départ et arrive, le lendemain 27, à Londres. La troupe du voyage est composée de la manière suivante :

MM. Got, Delaunay, Bressant déjà à Londres, Talbot, Coquelin, Febvre, Mmes Favart, E. Dubois, Jouassain, Provost-Ponsin, sociétaires.

MM. Chéry, Barré, Garraud, Boucher, Mme Marie Royer, pensionnaires.

Le sous-régisseur de Paris, Ch. Chevallier, sera régisseur à Londres; M. Lemière accompagne également la troupe comme souffleur.

Ce n'est que le 1er mai suivant que la Comédie donne sa première représentation. Et il est temps, en effet, que les recettes commencent ! « L'entrée en campagne, dit Got dans son journal, a été plus lourde que je n'avais présumé. Il ne me reste plus en caisse que 5,050 francs. »

La recette du premier soir, avec *Tartufe* et le *Dépit amoureux*, est assez satisfaisante ; elle donne un produit net de 3,608 fr. 85 c. ; mais hélas ! le lendemain *L'Honneur et l'Argent* ne fait que 1904 francs ! On peut voir, dès l'abord, par quelles transes successives et continuelles dut passer Got pendant les premiers jours ! Il fallait, pour combler tous les frais de Londres et de Paris — nous allons voir tout à l'heure qu'à Paris les recettes ne comptaient guère — une moyenne de 3,350 fr. par soirée à Londres. Or, à l'Opéra-Comique on pouvait faire avec salle pleine 8,500 francs, et 9,852 avec salle comble. On était donc bien loin de compte, dès le début, et nous devons dire encore que, si honorables qu'aient été par la suite certaines recettes, elles ne sont jamais

parvenues même au chiffre de celles de « la salle pleine. »

Je n'entrerai pas davantage ici dans le détail de chaque représentation de la Comédie et des péripéties de son séjour à Londres, le journal de Got donnant à ce sujet tous les renseignements désirables, renseignements qui empruntent tant d'intérêt et de curiosité à ce fait qu'ils ont été notés, par Got, au jour le jour, sur un simple carnet de poche et naturellement sans aucune préoccupation d'une publicité future à laquelle, nous devons le dire, l'éminent artiste ne s'est pas prêté sans réserves ni du premier coup. Vous verrez, en lisant ce journal si sincère et si vrai, combien il a fallu à Got de patience, de ténacité et même de courage pour mener à bien sa difficile entreprise. J'en donnerai tout à l'heure, les résultats complets ainsi que le tableau du répertoire et des représentations de Londres pendant le séjour de la Comédie ; je veux d'abord ramener pour un moment le lecteur à Paris où M. Édouard Thierry n'est pas, lui non plus, sur un lit de roses et où il

lutte pied à pied pour sauver le bâtiment même, qui sert de maison à Molière, et pour conserver à la Comédie, en le sauvant, les richesses artistiques si précieuses qu'il renferme.

Le vaste immeuble de la Comédie-Française, à Paris, occupe, en effet, par sa situation, une position stratégique de premier ordre puisqu'elle commande à la fois plusieurs rues et que ses deux façades ont ouverture sur deux places importantes, où viennent aboutir ces rues. Il était donc à craindre que la Commune ne voulût, à un moment donné, installer, à la Comédie-Française même, quelque grand état-major central dans le genre de celui qui fonctionnait à la place Vendôme. La question importante était donc de vivre en bonne intelligence avec la Commune en lui faisant toutes les concessions qu'il était permis de lui faire. La première condition, pour éloigner la possibilité d'une occupation quelconque, même partielle, c'était de continuer, quand même et toujours, les représentations. Il ne fallait pas compter sur des spectateurs payants, par exem-

ple! on donna donc des billets de faveur à qui en voulut demander, et même sans qu'on en demandât, et on joua tous les soirs les plus belles pièces du répertoire, tout comme si on eût eu devant soi salle pleine et 6,000 fr. de recettes!

A Londres, on se plaignait de manquer de nouvelles assez fréquentes de Paris; mais à Paris, on réclamait de même des nouvelles de Londres:

Cher monsieur Got, écrit M. Thierry le 8 mai, pas de nouvelles de vous! Pas de nouvelles de votre expédition! Pas de nouvelles de nos amis! Nous auriez-vous écrit les uns ou les autres quelque lettre qui serait restée en route?.. S'il en est ainsi, renvoyez-nous un mot tout de suite. Nous avons lu le *Times*, nous avons lu le *Daily Telegraph* et nous sommes enchantés de l'accueil qui vous est fait à tous par la presse anglaise; mais quelques bonnes lignes de français, apportées par la poste, nous feraient encore plus de plaisir. Nous avons eu hier une fausse joie: Mlle Croizette avait reçu une grosse lettre de Londres. Hélas! cette grosse lettre ne lui venait pas du Théâtre-Français, mais du Vaudeville... On me presse de finir ma lettre, je l'achève brusquement et je vous serre la

main, pour la serrer à tous ceux qui sont avec vous et avec qui je ne cesse pas d'être, en affection et en pensée.

ED. THIERRY.

Je parlais tout à l'heure du répertoire dont l'administrateur général offre les plus beaux spécimens à l'admiration communarde. En effet, on a toujours le répertoire! mais les interprètes font défaut. La tête de la troupe est à Londres, beaucoup d'autres artistes ont été surpris en province par l'avènement subit du pouvoir communaliste et n'ont pu rentrer à Paris; c'est la jeune troupe qui donne : Mlle Croizette, Thiron, Coquelin Cadet, Charpentier, etc. sont toujours sur la brèche. « Nos pensionnaires de Paris, écrit M. Thierry à Got, le 2 mai, ont appris jusqu'à trois grands rôles en une semaine; Charpentier a joué 46 fois en 28 jours. »

Tous ces embarras de la direction à Paris, au sujet de l'interprétation des rôles, sont bien curieusement retracés dans la lettre suivante de M. Ed. Thierry, qui d'ailleurs concerne éga-

lement, dans sa plus grande étendue, les représentations de Londres :

11 mai 1871.

CHER MONSIEUR GOT,

Je suis comme vous, j'ai bon espoir dans le succès de vos efforts et de ceux de vos camarades. La Comédie-Française n'est pas une chose dont on se lasse aussi vite que des autres spectacles. Il y a là un fonds plus solide, un plaisir que l'on respecte, soit dit sans épigramme et que l'on prend en se respectant. Du reste, sans que les recettes aient besoin de s'accroître, elles resteraient ce qu'elles sont que nous n'aurions pas à nous en plaindre. A propos de recettes, si vous pouviez nous envoyer un peu d'argent, il serait le très bien venu...

Quant à nous, nous faisons, comme vous à Londres, des raccords et des répétitions à n'en plus finir. Vous savez probablement que Boudeville nous est venu en aide. Avec lui nous avons eu *le Menteur* où il a joué le rôle de Cliton, et nous allons avoir *le Mariage de Figaro* où il jouera Antonio. Un jeune comédien du théâtre de Cluny, qui se nomme Richard, s'est mis aussi, *pour l'honneur*, à notre disposition, ce qui nous fait à peu près deux amoureux, car nous n'en avions qu'un

hélas! nous n'avions que Charpentier pour la tragédie comme pour la comédie, et nous ne pouvions pas même jouer les deux actes du *Dépit amoureux*. Il n'est pas possible de se figurer une plus étroite pénurie...

En dépit de tout, nous allons finir par avoir quelques pièces montées et nos jeunes filles, qui se multiplient, font des progrès qui se remarquent. Quant au public, il est abondant, mais peu lucratif. La garde nationale nous visite en bonne voisine et nous lui sommes une diversion agréable pour les ennuis du poste. La municipalité du 1er arrondissement a même failli nous envoyer une tragédie. Elle l'a en effet envoyée, brochure et auteur! J'ai objecté que je n'avais pas de comité de lecture : « nous vous en ferons un, m'a-t-on dit » — que je n'avais pas d'acteurs. — « Nous vous en fournirons! » — Cela m'a bien un peu inquiété; mais enfin j'ai vu l'auteur, et j'espère que nous en resterons là.

J'ai appris avec plaisir — et sans surprise — que vous avez un très grand succès dans *le Duc Job* ; je vous en félicite de tout mon cœur. Je voudrais féliciter également chacun de ceux que Londres accueille en favoris et en étoiles et qui valent de si précieux applaudissements à notre chère Comédie-Française. Je crois qu'il a fallu son nom pour vous valoir tout de suite, à tous, un succès qui n'était pas acquis d'avance à la salle de

l'Opéra-Comique. Qui sait? Vous ferez peut-être la fortune de cette salle nouvelle et vous la rendrez aristocratique ? Je le lui souhaite, puisqu'elle vous a recueillis. Je ne la connais pas, mais elle ne m'est plus étrangère, puisque vous l'habitez tous. Prévoyez-vous que vous y resterez plus d'un mois ou six semaines? Je le pense, en vous voyant ménager les ressources de votre répertoire et les étendre de manière à les faire durer un certain temps... je serais bien trompé si *l'Avare* ne vous avait pas donné une belle recette. *L'Avare* est un si beau titre!... Je vous remercie de toutes les peines que vous vous donnez pour le Théâtre-Français. Remerciez aussi tout le monde de ma part; serrez pour moi toutes les mains qui se tendent avec affection vers la mienne, et recevez, mon cher monsieur Got, etc.

ED. THIERRY.

Si la Comédie n'avait eu pour subsister à Paris que les recettes de ses représentations journalières et si elle n'avait pas eu les bienheureux envois d'argent que M. Got lui faisait de temps à autre, et qui provenaient des bénéfices des représentations de Londres, elle eût été, à coup sûr, bien malade! Ses charges, ses obligations étaient en effet consi-

dérables, bien qu'elle eût diminué certains traitements et que, pour donner le bon exemple, M. Ed. Thierry eût commencé par réduire lui-même le sien. Voici à ce propos, un curieux tableau du budget des dépenses obligées de la Comédie pour le seul paiement de ses artistes et employés présents, à Paris ou à Londres, pendant le mois de mai 1871.

TRAITEMENT MENSUEL

DES ARTISTES ET EMPLOYÉS PRÉSENTS A PARIS ET A LONDRES.

Mois de mai 1871.

PARIS

TRAITEMENTS MENSUELS.

Sociétaires.

M.	Leroux.	1,000 fr.	»
Mmes	Nathalie.	1,000	»
	Guyon.	1,000	»
	Riquer.	625	»

Pensionnaires.

MM.	Tronchet.	250 fr.	»
	Montet.	216	60

	Gibeau.	500	»
	Kime.	416	65
	Coquelin cadet.	316	65
	Thiron.	666	65
	Mazoudier.	200	»
	Charpentier.	250	»
Mmes	E. Fleury.	500	»
	Devoyod.	450	»
	Granger.	450	»
	Lloyd.	375	»
	Dewintre.	200	»
	Marquet.	500	»
	Reichemberg.	400	»
	Delmary.	150	»
	Tholer.	216	65
	Agar.	583	30
	Croizette.	400	»
	Abline.	150	»
	Arnould-Plessy [1].	1,500	»

Administration.

MM.	E. Thierry.	1,500	»
	Davesne.	500	»
	Verteuil.	500	»
	Toussaint.	500	»
	Detournelle.	375	»

[1] Mme Plessy avait également accepté une réduction sur son traitement.

L. Guillard.	500	»
N. Fournier.	250	»
Lafitte.	166	65
Buralistes.	397	40
Balayeurs.	974	70
Contrôle.	1,170	50
Employés.	1,036	65
Magasins.	1,158	20
Coryphées.	320	»
Machinistes.	1,673	»
TOTAL pour Paris. . .	23,380 fr.	60

LONDRES

TRAITEMENTS MENSUELS.

Sociétaires.

MM.	Got.	1,500 fr.	»
	Delaunay.	1,500	»
	Bressant.	1,500	»
	Talbot.	833	30
	Coquelin.	1,116	60
	Febvre.	958	35
Mmes	Favart.	1,500	»
	Dubois.	1,000	»
	Jouassain.	833	30
	Ponsin.	708	30

Pensionnaires.

MM.	Chéry.	500 fr.	»
	Barré.	683	30
	Garraud.	500	»
	Boucher.	350	»
Mme	Royer.	666	65

Employés.

MM.	Chevallier.	175 fr.	»
	Perreau.	100	»
Mme	Lauberat.	70	80
	TOTAL pour Londres. .	14,495 fr.	60

Résumé : A payer pour le mois de mai au personnel de Paris. 23,380 fr. 60
A payer pour le mois de mai au personnel de Londres. 14,495 60

Soit un total de.. . . . . 37,884 fr. 20

Or, savez-vous ce que la Comédie-Française avait alors en caisse pour faire face à ce solde obligatoire? Une somme de 12,267 francs, c'est-à-dire le tiers seulement de celle qui était nécessaire. La Comédie n'aurait donc

pu donner en ce moment à son personnel, si la troupe de Londres n'était venue à son secours, par le bénéfice de ses recettes, que 7,796 francs pour Paris, au lieu de 23,380 fr. 60, et 4,831 francs pour Londres, au lieu de 14,495 fr. 60. Aussi le secrétaire général de la Comédie, Verteuil, écrit-il à Got une lettre désespérée qui se résume, comme celles que lui écrivait aussi dans le début M. Ed. Thierry, par ce seul et unique mot, hélas, trop bien en situation : de l'argent !... de l'argent !...

Les recettes de Paris étaient en effet dérisoires. J'en ai sous les yeux le curieux tableau, que mon excellent ami Verteuil a bien voulu détacher pour moi du registre particulier de son secrétariat. Du 28 mars au 21 mai, c'est-à-dire pendant toute la durée de la Commune, la Comédie-Française a donné à Paris 51 représentations. La plus forte recette a été celle du jeudi 30 mars qui s'est élevée, avec *le Duc Job* à 719 francs. La recette la plus faible, celle du dimanche 20 mai — les troupes de Versailles venaient d'entrer dans Paris, mais le centre de Paris ne pouvait pas le

savoir encore — avec *Phèdre, le Legs* et *les Projets de ma Tante*, fut la plus faible : 54 francs. Six soirées ne donnèrent pas un chiffre de 100 francs : le 18 avril, *Andromaque* et *le Printemps* : 98 fr. 50 ; le 1er mai, *Andromaque* et *le Malade imaginaire* : 91 francs ; le 8 mai, *Andromaque* et *les Femmes savantes*[1] : 86 francs ; le 17 mai, *les Projets de ma Tante, le Menteur* et *les Deux Veuves* : 80 fr. 60 ; le 19 mai, *le Bonhomme jadis, les Deux Veuves, le Malade imaginaire* : 92 fr. 50 ; enfin cette représentation du 20 mai que nous avons citée plus haut et qui ne donna que 54 francs. Chose curieuse à noter, la représentation du lendemain — la dernière donnée pendant la Commune — produisit une recette plus de trois fois supérieure (182 francs) avec *le Bonhomme Jadis, Oscar* et *le Menteur*. Et tout le monde

[1] C'est au sortir de cette dernière pièce que Verteuil — c'est lui qui nous l'a raconté — entendit un colonel communard quelconque, que le chef-d'œuvre de Molière avait fort ennuyé dire, d'un air narquois et important, à la noble dame qui l'accompagnait, ces paroles qui caractérisent littérairement toute la Commune : « Eh bien ! voilà donc ce que c'était que cette littérature corrompue de l'Empire ! pas même amusante !... »

savait cependant que Versailles avait, depuis la veille, fait irruption dans Paris !

En somme, les 51 représentations données à Paris pendant la Commune produisirent une recette totale de 13,552 francs, soit une moyenne de 265 fr. 72 par jour. Était-ce avec cela qu'on pouvait donner mensuellement 23,380 fr. 60 au personnel de Paris et 14,495 fr. 60 à celui de Londres ?

Je n'ai tant insisté sur les représentations données à Paris, pendant la Commune, et sur les angoisses qui durent assaillir chaque jour, et souvent même heure par heure l'éminent administrateur général, que pour mieux faire ressortir l'importance du service immense, incalculable, que rendit à la Comédie tout entière ce bienheureux voyage à Londres qu'on n'avait d'abord entrepris qu'avec beaucoup d'hésitations et même de défiances ?

Cependant, à Londres, la nouvelle de la reprise de Paris et de la rentrée du gouvernement régulier agite tous les esprits. La nostalgie s'empare un peu aussi de nos comédiens et une sorte de cabale s'ourdit pour

hâter le retour. « Mais on a loué la salle de l'Opéra-Comique pour trois mois ! objecte Got, et nous jouons à peine depuis six semaines ! Prolongeons notre séjour jusqu'à la fin de juillet. Les recettes montent chaque jour, tandis que nous ne ferons rien à Paris ! »

M. Ed. Thierry, qui doit tant à la troupe de Londres, ne veut pas trop influencer ses décisions. Cependant il conseille d'abord de prolonger le séjour jusqu'en août. Voici de bien intéressants extraits d'une lettre adressée à ce sujet à Got par M. Ed. Thierry, et qui touche en même temps à d'autres questions alors également pendantes :

Paris, 13 juin 1871.

CHER MONSIEUR GOT,

Nous avons reçu hier le montant du chèque que vous nous avez envoyé, soit 8,029 fr. 50. c. [illegible] donnera pas de quoi servir à notre personnel la moitié des traitements réguliers, nous serons donc obligés de nous en tenir au subside alimentaire, tel qu'il a été réparti jusqu'à ce jour, à moins pourtant que vous ne nous envoyiez prochainement de quoi mettre les artistes de Paris

au même niveau que ceux de Londres, ce qui me paraît assez juste. Je ne parle pas des petits employés. Ceux-là, nous continuons à les payer intégralement et il est certain qu'un traitement de 33 fr. par mois ne se paie pas par moitié.

Je suis comme vous, à l'endroit des droits d'auteur [1]. La réclamation me semble excessive, et quoique la Commission des auteurs dramatiques soit assez sévère pour ses rentrées, je ne crois pas que ce soit elle qui élève une telle prétention. Passe encore si la troupe du Théâtre-Français se fût transportée tout entière à Londres : mais les choses ne se passent pas ainsi. Le Théâtre-Français de Paris, celui de la rue de Richelieu est ouvert. Je paie ici 15 0/0 sur ses recettes quelles qu'elles soient. Si nous donnons 15 à Paris et à Londres cela fait trente. Je ne me rappelle pas ce que nous avons payé dans notre voyage du midi : c'était 6 0/0 si ma mémoire ne me trompe pas, et en juillet 1868 il n'y avait pas de Théâtre-Français ouvert au Palais-Royal. S'il faut porter la question devant notre conseil ju-

[1] Il s'agit d'une réclamation de ses droits d'auteur adressée de Brighton, où séjournait Léon Laya, à Got, comme directeur de la troupe de Londres, le 21 mai, et dans laquelle il exprimait le désir de toucher intégralement ces droits, tout comme si l'on eût été à Paris. Voyez, dans une note du journal de Got, la solution donnée à cette question.

diciaire, nous l'y porterons, mais en la réservant toutefois pour le retour de Londres...

A quand ce retour? Je suis allé hier à Versailles; j'y ai vu le ministre, je lui ai parlé de votre séjour à Londres. Il hésitait un peu sur le troisième mois; mais enfin il a bien voulu prendre mon avis qui est conforme à votre intention et vous pouvez ne rentrer qu'à la fin du mois de juillet. « Après tout, m'a-t-il dit, il vaut mieux aller gagner de l'argent qu'en emprunter. »

Restez donc en Angleterre et restez-y tous, je le souhaite. Il faut finir ensemble, comme on a commencé. Je suis persuadé que vos quinze dernières recettes de Londres seront les meilleures ou tout au moins que vos habitués voudront y faire de dignes adieux aux artistes dont ils ont suivi les représentations avec tant de sympathie et dont la presse anglaise a entouré les noms de ses éloges les plus flatteurs.

... Ici, nous ne faisons pas encore 2,000 fr. mais nous en avons fait 14, 17 et 18. Continuez à nous écraser par vos gros chiffres, nous vous en bénirons. Bravo à Mercadet ! Puisse-t-il devenir notre Godot à nous et payer du même coup avec ses dettes celles de la Comédie. Avec *le Barbier de Séville* et *le Gendre de M. Poirier* en perspective, je crois qu'on peut faire un rêve d'or. Je vous entrevois tous en ce moment dans le nimbe fou-

droyant et lumineux d'une apothéose de féerie, et je vous bats des mains de toutes mes forces.

Mille et mille amitiés.

ED. THIERRY.

Mais à Londres l'impatience du retour se manifeste de plus en plus. M. Thierry, qui est partagé entre le désir de voir continuer les belles recettes de Londres et celui, non moins pressant, de la reconstitution de la Comédie à Paris, prend mieux maintenant son parti du retour. Il y trouve même de bonnes raisons :

... J'espérais, écrit-il à Got le 18 juin, que vous pourriez prolonger jusqu'au mois d'août votre séjour en Angleterre. Il n'en est pas ainsi; je le comprends et me rends bien compte de la fatigue, sans oublier la nostalgie. Mais, à quelque moment que vous reveniez avec vos camarades, vous serez tous les bienvenus. Nous avons à sauver l'été dans lequel nous entrons, nous avons à préparer l'hiver : cela ne demande pas moins que toutes nos forces réunies et tous les noms aimés que Paris renaissant commence à envier à l'Angleterre.

Je vous vois un bien beau répertoire pour finir

la campagne, j'attends avec impatience des nouvelles du *Gendre de Monsieur Poirier*, je crois au succès du *Malade imaginaire* et du *Mariage de Figaro*; je crois aussi à celui de *On ne badine pas avec l'amour*; mais quand la pièce d'Alfred de Musset ne donnerait pas une grosse recette, elle serait encore, comme le *Barbier de Séville*, une de ces pièces qui honorent un répertoire et qui donnent bien à l'étranger l'idée de notre interprétation française...

Recevez...

ED. THIERRY.

La troupe de Londres va donc revenir à Paris, sans attendre la fin du bail qu'elle a contracté avec la salle de l'Opéra-Comique. Et cependant les recettes montent toujours; on arrive à 6,000 francs, et le spectacle de clôture, le 8 juillet, produit même une somme de 6,080 fr. 60 c., mais, je le répète, la nostalgie s'est emparée de tout le monde, et si on ne s'était pas alors sagement décidé au retour, il eût été à craindre que plusieurs des artistes eussent, pour divers motifs personnels, renoncé à achever la campagne, en retournant d'eux-mêmes à Paris.

Le départ définitif eut lieu le 9 juillet, mais il fut précédé d'une admirable cérémonie de clôture, c'est-à-dire d'un banquet offert à tous les artistes de la Comédie par les plus nobles personnages de la haute société de Londres. Les plus grands noms de l'Angleterre figurent, en effet, sur le programme du banquet, dans le nombre des commissaires et des souscripteurs[1]. Lord Dufferin est le président du comité d'organisation; le comte de Granville, M. Disraeli, le poète Tennyson, l'illustre artiste Macready, lord Lytton, etc..., sont les vice-présidents.

La fête eut lieu le 8 juillet au palais de Sydenham. Lord Dufferin porta un toast, plein de cordialité et de gracieux éloges, à la Comédie-Française. M. Got, comme doyen de la Comédie et aussi comme son directeur délégué répondit à ce toast par une allocution que vous lirez, ci-après, dans son journal.

Je trouve, à propos de ce banquet, dans les documents qui me sont communiqués,

[1] La souscription au banquet était de 1 l. 11 sh. 6 p. soit 38 fr. 80 c.

une bien intéressante lettre de M. Édouard Thierry. Cette lettre d'ailleurs est, en quelque sorte, son testament comme administrateur général. Huit jours plus tard, et avant même que les artistes de Londres soient de retour, les destinées de la Comédie-Française auront passé en d'autres mains. [1]

30 juin 1871.

CHER MONSIEUR GOT,

Je pensais presque vous voir aujourd'hui, mais dans de si malheureuses circonstances que j'en étais réduit à le craindre [2]... Votre départ aurait laissé à Londres votre répertoire un peu au dépourvu, peut-être même eût-il précipité la clôture quoique le *complimentary banquet* soit une bienheureuse attache pour retenir là-bas les plus impatients, et je suis comme vous, je regrette vivement que vous fermiez l'Opéra-Comique avant la fin du trimestre. Je l'ai écrit à plusieurs de vos camarades, ils savent ma pensée là-dessus. Nous avons tant besoin d'argent!.. Si encore notre

[1] M. Emile Perrin fut en effet nommé administrateur général de la Comédie-Française, le 8 Juillet 1871, et installé le 19 du même mois.

[2] Le père de M. Got était alors à toute extrémité.

pauvre rue de Richelieu pouvait faire ses frais! mais elle ne les fait pas; elle ne les fera peut-être pas avant le mois de septembre et notre première pièce nouvelle. Il ne suffit donc pas que vous nous apportiez de quoi payer intégralement les traitements de mai et de juin; il faudrait qu'il y eût un excédent pour juillet et pour août. Ce n'est pas avec le mois de juillet que nous ferons cet appoint si nécessaire! Mais, ainsi que vous le dites, un moment peut changer bien des choses.

Le *complimentary banquet* doit flatter toute notre colonie; on doit quelque chose à des hôtes qui font les choses de si bonne grâce et qui témoignent des égards aussi honorables à notre vieille Comédie-Française. Je ne saurais vous dire combien j'en suis heureux. Mais ici, je me sens un peu entraîné par deux courants contraires. J'aurais bien voulu que ce noble banquet eût été organisé pour la fin du mois. Cela ne se pouvait peut-être pas, si la haute société quitte Londres à la mi-juillet; mais, après une pareille manifestation, que faire encore? Je voudrais tout à la fois qu'on restât et qu'on ne restât pas: que l'on restât, j'ai assez dit pourquoi — qu'on ne restât pas, pour prendre congé de la haute société en même temps que la haute société prend congé de la Comédie? C'est là la question et une question que vous résoudrez naturellement, étant fort bien posé à Londres pour cela... Je cause avec

vous au courant de la plume et rien de plus. Pardonnez-moi si je suis trop fier, vous savez que je ne le suis que pour le Théâtre-Français : mais en ce moment et, quoiqu'à distance, mon orgueil est bien véritablement comblé. Je vous en remercie, vous et tous vos camarades, qui me faites de loin cette joie... Représentez jusqu'au bout la Comédie-Française ; ramenez vos camarades le plus tard que vous pourrez, puisqu'ils veulent presque revenir trop tôt, et partagez avec eux toutes les amitiés que je leur envoie du meilleur de mon cœur.

ED. THIERRY.

Le répertoire de la Comédie-Française à Londres fut assez varié ; il comprenait les meilleures pièces qu'il était possible de représenter avec le personnel restreint dont on disposait. Molière, que les Anglais connaissent bien et que, par suite, ils comprennent plus particulièrement, fit surtout les frais du répertoire ancien. D'ailleurs, tout le répertoire, le journal de Got le donne à peu près en entier et par le détail. En voici le résumé avec le chiffre de représentations atteint par chaque pièce.

Répertoire ancien : *Tartufe* (représenté 9 fois) ; *le Misanthrope* (4 fois) ; *l'Avare* (4 fois) ; *le Menteur* (3 fois) ; *le Barbier de Séville* (4 fois) ; *les Plaideurs* (2 fois) ; *le Jeu de l'Amour et du Hasard* (2 fois) ; *les Folies Amoureuses* (1 fois) ; *Les Fourberies de Scapin* (3 fois) ; *le Médecin malgré lui* (4 fois) ; *le Malade imaginaire* (2 fois) ; *l'École des Maris* (1 fois) ; *le Dépit amoureux* (2 fois).

Répertoire moderne : *L'Honneur et l'Argent* (1 fois) ; *le Duc Job* (4 fois) ; *Mademoiselle de Belle-Isle* (8 fois) ; *l'Aventurière* (4 fois) ; *le Gendre de Monsieur Poirier* (6 fois) ; *Il ne faut jurer de rien* (4 fois) ; *le Jeune Mari* (3 fois) ; *Mercadet* (8 fois) ; *Valérie* (3 fois) ; *On ne badine pas avec l'Amour* (2 fois) ; *le Bonhomme Jadis* (3 fois) ; *le Dernier Quartier* (4 fois) ; *les Caprices de Marianne* (2 fois) ; *Une Tempête dans un verre d'eau* (5 fois) ; *la Nuit d'Octobre* (4 fois) ; *Au Printemps* (4 fois) ; *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* (6 fois) ; *Un cas de conscience* (8 fois) ; *Un Caprice* (1 fois).

Et quelles curieuses distributions nous pourrions relever pour l'interprétation de ces pièces

dans lesquelles étaient obligés de paraître quinze artistes seulement, et toujours les mêmes! Ainsi *le Dépit amoureux*, qui ne se donne à Paris qu'en lever de rideau et en général avec de simples pensionnaires, réunissait à la fois à Londres MM. Got (Mascarille) Delaunay (Eraste) et Coquelin (Gros-René). Dans *l'Honneur et l'Argent* les petits rôles à peu près muets des « amis et des créanciers » sont tenus par MM. Bressant, Febvre, Boucher, et même par le régisseur Chevallier — ce dernier pour faire nombre évidemment. Dans *le Misanthrope*, Mlle Favart joue Célimène et Got l'Exempt; Coquelin fait le maître de danse dans *Il ne faut jurer de rien*, où Talbot — un sociétaire — joue le petit rôle d'un aubergiste et Boucher celui d'un domestique. Voici maintenant Mlle Favart dans Marianne des *Caprices de Marianne;* dans *l'Avare*, Got joue maître Jacques, Delaunay Brindavoine, Bressant le commissaire, Coquelin La Flèche, Febvre, La Merluche et Mlle Jouassain, dame Claude. Nous trouvons encore Mlle Favart dans Mademoiselle de Belle-Isle de la pièce de ce nom, avec

Marie Royer faisant madame de Prie, madame Ponsin Mariette et M. Coquelin Germain. Dans *le Barbier de Séville*, Febvre joue le petit rôle du notaire, Garraud l'Eveillé, et Boucher la Jeunesse. Enfin Mlle Favart représente Dona Clorinde de *l'Aventurière*, et Elmire de *Tartufe*; et dans *Mercadet*, Delaunay joue Méricourt et Coquelin, Justin, etc., etc. Je pourrais multiplier ces piquantes distributions, curieuses surtout en ce sens que la plupart des artistes, que je viens de citer, jouaient pour la première fois des rôles où Londres a pu les voir, mais où Paris ne les a jamais vus.

Le 3 septembre 1871, M. Got adressait à M. Barnett, le propriétaire-entrepreneur de l'Opéra-Comique, une lettre dont nous donnerons le passage suivant qui constitue le victorieux épilogue du voyage de Londres :

Paris, 3 septembre 1871.

CHER MONSIEUR BARNETT,

Quand nous n'étions que nous deux, cinq minutes nous suffisaient souvent pour décider et arrêter des affaires fort importantes. Il n'en est malheu-

d'ici là nous allons faire de notre mieux pour arriver à notre fin de mois qui sera dure, car voici venir l'échéance du second trimestre des pensions. Mais enfin, nous nous en tirerons, grâce à Dieu! Seulement ce ne sera pas sans peine, et je crois que le Théâtre-Français — je ne sépare pas la troupe de Paris de celle de Londres — aura fait un assez joli tour de force, en arrivant à se suffire, comme il l'a fait, de septembre 1870 à juillet 1871!...

Ed. Thierry.

III

Le triomphal et dernier voyage que la Comédie-Française vient d'effectuer à Londres, du 2 juin au 12 juillet 1879, était prémédité depuis bien longtemps. Dès 1875, M. Mayer, l'un des directeurs du Gaiety-theatre, s'était mis en rapport avec la Comédie-Française et son éminent administrateur, en vue de la campagne qui ne devait cependant avoir lieu

que quatre ans plus tard. En effet, les motifs manquaient alors pour l'entreprendre. Aucun ministre n'aurait certainement autorisé la Comédie à fermer ses portes en temps ordinaire et dans le simple but d'aller gagner à l'étranger une grosse somme d'argent, même pendant la saison d'été généralement peu fructueuse à Paris. Mais dès 1878, on prévoit déjà dans le comité la possibilité du renouvellement du voyage de 1871 basée cette fois, comme en 1868, sur la fermeture du théâtre pour des réparations indispensables. La question se pose bien nettement, pour la première fois, dans la séance du 5 septembre 1878. Voici le résumé de son procès-verbal :

L'administrateur général pose cette question aux membres du comité :

« La réfection de la salle doit-elle avoir lieu l'année prochaine ? »

Le Comité répond par un vote affirmatif et émet ensuite l'avis que le voyage à Londres pourra s'effectuer pendant la clôture qu'exige la restauration de la salle.

L'administrateur promet de transmettre au mi-

nistre de l'instruction publique l'avis qui vient d'être formulé.

On préparera immédiatement l'étude des moyens propres à faire réussir cette entreprise.

Dans la séance suivante (12 septembre) on prépare l'étude des questions qui se rattachent au séjour possible de la Comédie à Londres.

M. l'administrateur, après avoir rappelé que des ouvertures lui ont été faites par M. Holingshead, directeur du théâtre de la Gaîté à Londres, et après avoir énuméré les nombreux avantages d'un traité passé avec ce directeur, demande au comité de fixer le chiffre sur lequel on pourrait traiter pour chaque représentation.

Le Comité pense que ce chiffre ne saurait être inférieur à 6,000 francs par représentation.

On dresse la liste des ouvrages qui composeront le répertoire de la Comédie, répertoire qui devra être aussi varié que possible, et on règle la question des droits d'auteur, qui seront fixés à 7 1/2 p. 100.

A cet égard, on devra s'entendre avec les auteurs dont les œuvres feront partie du répertoire adopté.

D'ailleurs, dans presque toutes les séances

du Comité, d'octobre 1878 à janvier 1879, cette même question reparaît, étudiée sous toutes ses faces, résolue définitivement et même réglée dans ses menus détails plus de six mois avant que la mise à exécution du voyage puisse avoir lieu. Voici les extraits les plus intéressants du résumé des procès-verbaux de ces séances :

Séance du vendredi 4 octobre 1878.

M. l'administrateur général ayant appris que quelques sociétaires étaient peu disposés à donner leur adhésion au projet de voyage à Londres, consulte à ce sujet les membres du Comité.

Après une conversation d'où il ressort que plusieurs dames sociétaires ne sont pas favorables au projet, M. l'administrateur promet de voir ces mêmes sociétaires, afin de les éclairer sur leurs propres intérêts. Il ajoute que M. Holingshead demande à réfléchir avant de donner une réponse définitive.

Le Comité veut une réponse immédiate. M. l'administrateur général promet d'obtenir cette réponse.

Séance du 22 octobre 1878.

M. l'administrateur général déclare que M. Holingshead lui demande jusqu'au 20 novembre

prochain, afin de traiter définitivement avec la Comédie.

D'autres propositions ayant été faites à M. l'administrateur, le comité insiste pour que ce dernier obtienne de M. Holingshead une réponse à plus brève échéance. De plus, il demande une réunion générale où tous les sociétaires seront appelés à donner leur avis.

Séance du lundi 11 *novembre* 1878.

M. l'administrateur général communique au Comité la réponse qui lui a été faite par M. Mayer, représentant de M. Holingshead.

Le directeur anglais propose de porter à 3,700 francs seulement l'allocation ferme de 6,000 francs, mais par contre il s'engage à partager avec la Comédie tout excédent de recette dépassant 5,000 francs, dans la proportion de deux tiers pour la Comédie et d'un tiers pour lui.

D'accord en cela avec l'administrateur général, le Comité refuse les propositions de M. Holingshead.

Séance du 6 *décembre* 1878.

M. l'administrateur général annonce au Comité que M. Holingshead accepte les conditions proposées par la Comédie-Française.

Séance du 17 *décembre* 1878.

M. l'administrateur général ayant reçu la visite

de M. Mayer, qui vient pour traiter, prie le Comité de fixer les clauses essentielles de ce traité.

Après une longue conversation, qui n'amène aucune solution définitive, le Comité renvoie au lendemain la suite de la délibération.

Séance du 18 *décembre* 1878.

Après avoir soumis au Comité le projet de répertoire arrêté par M. Mayer, projet qui subit quelques modifications sans importance, M. l'administrateur demande au Comité de fixer les indemnités qui seront allouées aux artistes, que les exigences du répertoire appellent à Londres.

Ces indemnités sont fixées de la manière suivante pour chaque journée de séjour :

Sociétaires, dames.	60 fr.
— hommes.	50
Pensionnaires, dames.	35
— hommes.	30

M. l'administrateur fixera lui-même l'indemnité des employés.

Tous les sociétaires seront traités sur le même pied. Ceux qui ne sont admis qu'à fraction de part jouiront, pendant ces six semaines, des mêmes avantages que les sociétaires à part entière.

Séance de l'Assemblée générale extraordinaire du 20 décembre 1878.

Devant tous les sociétaires assemblés, M. l'administrateur général donne lecture d'un rapport très étendu dont voici l'analyse :

Après avoir rappelé le premier voyage que la Comédie-Française fit à Londres en 1871, voyage où, après avoir reçu un accueil cordial et sympathique, la Comédie avait pour ainsi dire contracté une dette de cœur, M. l'administrateur général expose aux sociétaires que la faveur croissante dont jouit la Comédie l'oblige à faire d'importantes réparations dans la salle du Théâtre-Français, et notamment à faire construire un rang de baignoires de face, qui seraient d'un grand secours dans le service de l'abonnement.

Il pense que la clôture forcée résultant de ces réparations permet à la Comédie d'exécuter son voyage à Londres, puis il donne lecture des principales clauses du traité qui est près d'intervenir entre la Comédie et les directeurs anglais.

Il insiste tout particulièrement sur ce point que : tout en se transportant à Londres et en jouant sur un théâtre étranger, la Comédie-Française devra se considérer comme chez elle.

Les règlements ordinaires ne seront pas modifiés, les semainiers continueront leur service hebdomadaire, enfin rien ne sera changé aux

habitudes ordinaires, et la Comédie sera en quelque sorte toujours à Paris.

Grâce au voyage à Londres, les réparations de la salle du Théâtre-Français pourront s'effectuer sans produire aucun déficit dans les recettes du budget de 1879.

L'indemnité accordée, tant aux sociétaires qu'aux pensionnaires, sera celle qui a été fixée dans la séance de l'avant-veille. Tous les frais de voyage et de déplacement seront à la charge de la Comédie.

L'administrateur général compte sur l'accord de tous, et, il recommande aux sociétaires une qualité qui, assure-t-il, est bien précieuse en voyage : *La bonne humeur !*

Après avoir ensuite assuré que l'annonce de la présence de la Comédie-Française à Londres est accueillie par la presse et par le public anglais avec une faveur extraordinaire, M. l'administrateur propose aux sociétaires de signer l'acte d'adhésion qu'il a fait préparer.

Cet acte d'adhésion, *qui ratifie toutes les mesures prises par M. l'administrateur général*, et qui lui donne pleins pouvoirs de traiter définitivement avec MM. Holingshead et Mayer, est adopté à l'unanimité et signé par tous les sociétaires.

De son côté, M. Mayer, l'un des directeurs du Gaiety-Theatre se multipliait avec une

activité, qu'on peut bien qualifier de dévorante, pour hâter l'accomplissement du voyage et surtout pour en assurer le succès qui était, on le comprend, d'une importance financière bien autrement capitale pour lui que pour la Comédie-Française. Notre confrère Arnold Mortier, qui a été mis très au fait de toutes les négociations relatives à ce voyage, nous donne les détails suivants sur le zèle qui fut déployé par M. Mayer dans les débuts de l'entreprise :

« Après avoir montré, pendant plus de quatre années, une ténacité vraiment incomparable pour conclure cette affaire importante, il restait encore à M. Mayer une tâche écrasante à accomplir. C'est alors qu'il fit preuve d'une activité et d'une habileté qu'on pourrait donner en exemple à des directeurs parisiens. Depuis la signature du traité, M. Mayer, tout en s'occupant de son entreprise théâtrale, n'a pas cessé de donner tous ses soins aux mesures administratives nécessitées par le voyage de la Comédie à Londres.

Il a tout préparé, tout organisé, allant sans

cesse de Paris à Londres et *vice versâ*, soumettant à M. Perrin les moindres détails d'organisation, faisant tout par lui-même, et d'un autre côté, ne perdant pas de vue ce qui concernait la partie artistique. Aussi peut-on affirmer que rien n'a été laissé au hasard. Tout a été prévu pour la durée entière du séjour des comédiens; la campagne artistique de ces derniers, leur départ, leur retour, leur existence à Londres, et jusqu'à leur installation matérielle, tout cela a été réglé comme un mouvement d'horloge par cet organisateur étonnant.

Il n'est pas une loge d'artiste qui n'ait été préparée sous sa direction; pas un décor, pas un costume qu'il n'ait reçu lui-même, au fur et à mesure des envois de la Comédie. Bref, ce diable d'homme se multipliait tellement, qu'on le voyait presque en même temps à Londres et à Paris.

Il lança la souscription des abonnements de telle façon qu'en moins de quinze jours, il avait réalisé 11,000 livres sterling (277,500 fr.)

Pour le programme, ce fut bien autre

chose encore. On sait que la censure anglaise est d'un rigorisme invraisemblable. Notre Anastasie est une véritable dévergondée auprès de sa pudique sœur d'Albion. Il y eut donc forcément de sérieuses difficultés. Le *Demi-Monde* et le *Supplice d'une femme* furent surtout condamnés sans appel.

Tout autre que M. Mayer se fût incliné devant cette décision brutale qu'il ne pouvait discuter, mais lui ne se tint nullement pour battu. Il eut même une inspiration admirable d'ingéniosité.

Au lieu de prendre l'Administration par les cornes, ce qui ne réussit nulle part et surtout en Angleterre, il pria le censeur de considérer la Comédie-Française comme une sorte d'établissement français, placé à Gaiety-Theatre dans les mêmes conditions qu'à l'ambassade française. Il fit écrire par Dumas une demande dans ce sens. Ce moyen lui réussit, mais ce ne fut pas sans de longues formalités, car le Lord chamberlain actuel voulut, avant de prendre une décision, en conférer avec deux de ses prédécesseurs, lord Sydney et lord

Hardford, qui s'étaient toujours opposés à la représentation du *Demi-Monde*.

Cet aréopage décida que, POUR FAIRE HONNEUR A LA COMÉDIE-FRANÇAISE, on autoriserait celle-ci à jouer le *Demi-Monde*, mais sans accorder le même droit à tout autre théâtre d'Angleterre ».

C'est seulement au mois de juin 1879 que ce second voyage de Londres, si longuement préparé et élaboré, fut enfin entrepris. Quelques jours avant le départ, qui fut fixé au 31 mai, M. Emile Perrin, administrateur général, donna lecture au Comité d'Administration de la lettre suivante qui contient toutes les prescriptions de détail — et même de discipline — qui devaient être observées pendant le séjour. C'est un document trop intéressant et qui tient trop à notre sujet pour que nous ne le reproduisions pas intégralement ici, malgré son étendue :

« MESSIEURS,

« Le départ pour Londres étant aujourd'hui très

prochain, j'ai réuni le comité pour lui donner communication de l'ensemble des mesures que je crois devoir être prises pour le déplacement et le séjour à Londres, afin que vous me disiez si ces mesures sont suffisantes ou si mes prévisions ont laissé quelques lacunes qu'il importe de combler.

« Je compte fixer le départ au samedi 31 mai. Le train de marée, par Boulogne et Folkestone (gare du nord) partira ce jour-là à 11 h. 1/4 et arrivera à Londres, à 8 h. 35 (gare de Charing-Cross) avant la nuit.

« Une partie des bagages vous aura précédés, de façon à ce que la mise en loges des costumes puisse être préparée pour la représentation d'ouverture, qui aura lieu le lundi 2 juin.

« Chacun des artistes est engagé à se prémunir à l'avance pour un logement et à faire en sorte que ce logement ne soit pas trop éloigné du théâtre.

« En ce qui touche le déplacement et les frais de voyage, la Comédie a obtenu de la Compagnie du Nord et de la Compagnie anglaise du South Eastern, une réduction de moitié sur le prix des billets aller et retour. Ces billets seront distribués à tout le personnel lors du départ. Ils seront valables jusqu'au 13 juillet inclusivement.

« Chacune des dames sociétaires ou pensionnaires aura droit, en outre de son billet person-

nel à un autre billet d'aller et retour pour la personne qui l'accompagnera.

« Les locaux que le Gaiety-Theatre peut mettre à la disposition de la Comédie étant très circonscrits, il est à désirer que les artistes conservent dans leurs domiciles respectifs tous les habits et les toilettes de ville. Ces habits et toilettes seront apportés au théâtre le jour de la représentation et reportés le lendemain. On évitera ainsi l'encombrement, et l'entretien comme la bonne conservation des habits et toilettes de ville seront mieux assurés.

« Le personnel du service de l'habillement emmené par la Comédie se composera de deux habilleurs, trois habilleuses, le chef coiffeur pour hommes, un coiffeur pour dames. Pour le service de la scène, on emmènera deux souffleurs, dont un préposé aux écritures, un avertisseur, un chef d'accessoires, un garçon de théâtre.

« Les bulletins pour les répétitions et les représentations seront distribués selon la forme ordinaire et aux heures accoutumées. La plus grande exactitude est recommandée à tous les artistes, la ponctualité étant dans les habitudes du public anglais.

« Chaque artiste recevra une copie de son répertoire pendant le séjour à Londres, avec indication des jours où il sera appelé à jouer, et des rôles qu'il devra remplir. Il devra toutefois se

tenir toujours à la disposition de la Comédie en cas d'un changement de rôle, ou d'une modification imprévue dans le spectacle.

« Le semainier de service veillera à la bonne exécution du répertoire. Il commandera les répétitions qu'il jugera nécessaires pour l'assurer. En l'absence de l'administrateur général, et, en cas d'indisposition subite d'un artiste, le semainier devra pourvoir à son remplacement. S'il était de nature à diminuer l'attrait du spectacle et à exciter des réclamations de la part du public, le semainier devra se mettre d'accord avec MM. Hollingshead et Mayer pour le maintien de l'affiche ou le changement de spectacle.

« Conformément au rapport qui vous a été présenté dans l'assemblée générale du 20 décembre 1878, si, pendant l'absence de l'administrateur, des circonstances imprévues nécessitaient des mesures exceptionnelles, le semainier devra s'entendre avec le doyen et le second doyen des sociétaires. Dans le cas où l'un de ces messieurs remplirait à ce moment les fonctions de semainier, le plus ancien des sociétaires après les deux doyens prendra part à la délibération.

« L'article 8 du traité avec MM. Holingshead et Mayer est ainsi conçu : « Aucun artiste de la Comédie-Française ne pourra paraître sur aucun théâtre pendant le séjour de la Comédie à Londres et pendant la durée du présent traité. »

« Mais ce n'est pas seulement les conditions expresses du traité, ce sont des considérations plus délicates et d'un ordre plus élevé qui commandent aux sociétaires et aux pensionnaires de la Comédie-Française la plus grande réserve au sujet de sollicitations auxquelles ils peuvent être en butte pendant leur séjour à Londres, pour prêter leur concours, non seulement à des soirées particulières, mais à des séances plus ou moins publiques, ayant pour objet une spéculation. Il serait superflu de faire observer que la Comédie ayant traité pour ses représentations à un prix ferme, elle ne doit se faire, sous aucun prétexte, concurrence à elle-même, ni porter même l'apparence d'un préjucice aux directeurs avec qui elle a traité. Indépendamment du dommage que la Comédie peut en ressentir, il y a pour elle ici une question de bonne foi.

« Pendant tout le séjour à Londres, il sera donc expressément interdit à tout sociétaire ou pensionnaire de faire figurer son nom sur une affiche ou dans une annonce de journal. De même, en ce qui touche les soirées particulières, s'il est difficile à un artiste de ne pas se rendre à des instances qui témoignent de l'estime que l'on fait de sa personne autant que de son talent, il est à désirer que l'artiste s'en tienne à un concours personnel. La réunion de plusieurs artistes forme un concours collectif qui ne saurait

être toléré, et l'ensemble de la Comédie-Française ne doit exister à Londres que sur le théâtre où elle a consenti à se transporter.

« Pour les mêmes raisons, aucun des artistes et employés de la Comédie ne devra prolonger son séjour à Londres, au delà du 14 juillet, et ne pourra paraître sur un théâtre anglais lorsque la dernière représentation aura été donnée à Gaiety-Theatre. Le retour à Paris est de rigueur à la date du 15 juillet, l'autorisation donnée par le ministre ne s'étendant pas au delà. »

ÉMILE PERRIN.

La Comédie partit pour Londres le 31 mai, mais M. Émile Perrin, qui avait organisé avec tant de soin, tant de sollicitude, et je dirai avec même tant d'orgueil, ce voyage qui devait être plus profitable encore à la gloire qu'aux intérêts de la Comédie-Française, ne put, hélas! accompagner ses artistes. Le grave état de santé de Mme Perrin faisait en effet prévoir un funèbre et proche dénouement [1], et la

[1] Mme Emile Perrin est décédée le 2 juin 1879. — M. Emile Perrin ne put se rendre à Londres que le 11 du même mois et il y séjourna seulement jusqu'au 17, rappelé qu'il fut à Paris par la surveillance des travaux de réparation et de restauration entrepris à la salle de la rue de Richelieu et qui

Comédie-Française dut quitter Paris sans son administrateur général [1].

Il fallut donc que M. Perrin se donnât un remplaçant ou plutôt un suppléant, comme directeur, comme chef de l'entreprise. Il était tout naturel, à bien des points de vue, qu'il songeât à investir de ces délicates fonctions l'artiste éminent qui avait organisé et conduit, au milieu de tant de difficultés et avec tant de succès, le voyage de 1871. Il s'adressa donc à M. Got dont les aptitudes, les goûts sérieux, et la vieille expérience présentaient tant de garanties, et c'est par la lettre suivante qu'il demanda au créateur du *Duc Job* et du *Fils de Giboyer*, de vouloir bien accepter la situation que les circonstances obligeaient l'administrateur général de la Comédie à offrir au doyen de ses sociétaires :

Paris, 30 mai 1879.

MON CHER GOT,

Au milieu des plus cruelles angoisses, je dois

n'eussent sans doute pas été terminés à temps sans sa présence, son autorité et son initiative.

[1] Tous les sociétaires firent partie du voyage à l'exception de M. Laroche et de Mlle Edile Riquer.

me préoccuper des intérêts de la Comédie-Française. Votre administrateur général devait vous accompagner à Londres et y faire un séjour d'une certaine durée. Je ne puis plus songer à cela à présent. Je viens donc vous prier de me suppléer.

Je compte, mon cher doyen, sur votre amitié et sur le bon concours de tous. Rien ne sera changé à notre organisation accoutumée. Les semainiers feront leur service, d'accord avec vous comme ils le font d'accord avec moi quand je suis là. Si quelque difficulté venait à s'élever qui méritât une attention particulière, je vous serais obligé d'en causer avec notre second doyen, M. Delaunay ; mais je ne crois pas qu'il y ait de difficultés qui résistent à l'accord de deux bons esprits.

Je vous serai également obligé de m'adresser un rapport quotidien. Je tiens à être au courant de nos affaires, tous les jours.

Croyez-moi, mon cher Got, votre très affectueusement dévoué,

ÉMILE PERRIN.

Le voyage de la Comédie, à Londres, en 1879, n'a offert naturellement aucune des péripéties de celui de 1871. Les situations étaient, il est vrai, bien différentes. Cette fois, la Comédie avait pour elle les meilleures conditions de

bénéfices et de succès. On lui assurait 6,000 francs par soirée, 4,000 par matinée, quelle que fût d'ailleurs la recette produite par les représentations. Elle partait donc, à coup sûr, avec la certitude d'augmenter, en fin de compte, son encaisse. On avait bien, avant le départ, opposé dans la presse quelques difficultés à ce voyage ; les uns prétendaient que la Comédie-Française n'avait pas le droit de priver le public de ses représentations, pendant un temps aussi long ; d'autres ajoutaient qu'il eût été très facile de trouver à Paris une salle libre, ne fût-ce que celle de l'Odéon que venait de rendre vacante la fermeture annuelle. Je ne dirai même pas qu'il n'y eut point de la part de quelques-uns un sentiment de jalousie à l'égard de la Comédie-Française, dont la haute et constante fortune portait ombrage à certains qui n'eussent pas demandé mieux que de voir décroître sa prospérité au profit de la leur. La question des droits d'auteur préoccupa non moins vivement la presse. Ces droits seraient-ils aussi élevés qu'à Paris ? On ne connaissait

pas alors la décision du comité qui les avait fixés à 7 1/2 p. 100, c'est-à-dire à la moitié du tarif de Paris. Cette question, comme beaucoup d'autres, fut agitée et discutée à perte de vue, dans les journaux, alors qu'elle était depuis longtemps résolue. Il en était de même du programme des représentations. Il s'était élevé à ce sujet un grand doute dans beaucoup d'esprits : certaines pièces du répertoire avaient toujours été proscrites sur les théâtres d'Angleterre, notamment *le Mariage de Figaro* qu'on n'y a jamais représenté et *le Demi-Monde* toujours reconnu comme trop *shoking*. Alexandre Dumas avait fait allusion, pour ce qui le concernait, dans la préface d'une publication de M. Febvre sur la Comédie-Française, à ce blessant ostracisme [1]. M. Mayer, de son côté, s'était donné beaucoup de peine pour obtenir l'autorisation de représenter le chef-d'œuvre de M. Dumas fils, et elle avait fini par lui être octroyée, mais à la condition

[1] Ce très bel et artistique ouvrage, orné de 24 portraits à l'eau-forte des artistes de la Comédie, est actuellement en vente chez l'éditeur même du présent volume.

que la pièce ne serait jouée que par la Comédie-Française et exclusivement par elle. On voit par ce résumé et ces objections diverses, que souleva par avance la question du voyage, combien il préoccupait tout le monde.

En revanche, le séjour lui-même ne donna lieu à aucune difficulté sérieuse et, comme je viens de le dire, il ne présenta pas de circonstance bien palpitante ou particulière. Il n'y eut guère que la question Sarah-Bernhardt qui vint le passionner pendant quelques jours. On sait de reste que cette grande et si originale artiste n'aime guère à agir comme tout le monde, et que l'observation absolue d'un règlement quelconque doit lui paraître à la fois routinière et banale. On n'est pas plusieurs fois, et à divers titres, artiste pour rien ! En Angleterre, Mlle Sarah-Bernhardt ne voulut pas se contenter de se montrer sous un seul aspect de sa séduisante personnalité : n'être qu'une comédienne, et seulement qu'une comédienne, c'était trop peu pour elle. Elle eut donc un atelier de sculpture et de peinture où on

put l'admirer dans le costume spécial et charmant que la photographie a popularisé chez nous. Cédant ensuite à des sollicitations que son grand talent, et la vive curiosité qui s'attachait à toute sa personne, n'avaient pu manquer de lui faire adresser en grand nombre, elle consentit à paraître dans quelques salons de la haute aristocratie, où elle joua notamment une petite comédie, composée spécialement par elle pour ces sortes de représentations.

Tout cela n'eût certainement été l'objet d'aucune observation soit de la part de ses camarades, soit même de celle de la presse, s'il n'était pas résulté, pour Mlle Sarah-Bernhardt, de cet excès de travaux de tous genres, en dehors de ceux qu'exigeait son service journalier au théâtre, une grande fatigue qui lui retira parfois une partie de ses moyens physiques et de ses facultés habituelles pour l'interprétation de ses meilleurs rôles. Ainsi, un jour qu'elle était affichée dans *l'Étrangère*, il se trouva qu'elle s'était tant surmenée qu'il lui fut impossible de jouer. On dut changer

le spectacle, qui avait attiré une grande affluence de spectateurs et rendre une partie de la recette. Cet incident donna lieu, contre Mlle Sarah-Bernhardt, à des récriminations dont tous les journaux anglais et français ont alors retenti. Mlle Sarah-Bernhardt, dans son dépit de se voir rappelée à l'ordre un peu par tout le monde, — un article critique de M. Albert Wolff dans *le Figaro* lui fut alors particulièrement sensible — offrit sa démission de sociétaire, rendit à M. Aicard le rôle qu'elle devait créer dans sa pièce de *Davenant*, puis, à l'exemple de Mlle Rachel, elle accepta — ou n'accepta pas, mais le bruit du moins en courut — un long engagement pour l'Amérique.

Il n'y avait heureusement dans tout cela qu'un peu d'enfantillage ! Le départ de Mlle Sarah-Bernhardt eût été très regrettable à coup sûr pour la Comédie-Française où cette éminente artiste tient, de par son talent, une si grande place ; mais il faut reconnaître aussi qu'il eût été plus regrettable encore pour elle-même. Mlle Bernhardt n'eût pas

manqué de trouver en Amérique les mêmes déceptions et finalement peut-être, le même désastre par lesquels s'est terminée la malheureuse tentative de Rachel.

Toutes ces difficultés, en somme plus bruyantes que sérieuses, se sont heureusement aplanies. Mlle Sarah-Bernhardt a renoncé à son excursion transatlantique, et elle a sagement et régulièrement repris son service à la Comédie-Française. En revanche, la Comédie considérant qu'une artiste de la valeur de Mlle Sarah-Bernhardt, dont le nom et la personnalité ont une influence si réelle et si sérieuse sur la recette, devait participer dans les proportions les plus élevées aux bénéfices que son concours aidait si puissamment à faire monter aussi haut, décida qu'elle serait dès lors admise à la part entière des sociétaires les mieux rétribués. C'est ainsi que se termina cet incident.

Notre ami et éminent confrère Francisque Sarcey en a parlé avec quelques détails dans les articles publiés par lui dans *le Temps* pendant la campagne de la Comédie-

Française, qu'il a suivie à Londres même, un peu en qualité d'historiographe. Ces articles, qui ont été si recherchés et si lus à l'époque où ils ont paru, Sarcey a bien voulu nous autoriser à les reproduire ici. Le lecteur les trouvera à la fin de ce volume. Ils constituent aujourd'hui, pour le sujet qui nous occupe, un document de premier ordre. En effet, ils abordent et traitent à la fois la partie sérieuse et anecdotique du voyage, qu'ils racontent et présentent sous toutes ses faces. C'est un véritable journal critique de cette belle et fructueuse expédition entreprise par la Comédie-Française, et ce journal a toutes les qualités de ce style si plein de bonhomie et de naturel, de vérité et d'esprit qui caractérise le talent de Sarcey.

Nous nous bornerons à compléter ici son journal par la liste bien suivie des représentations données à Londres par la Comédie, Sarcey n'indiquant pas toujours les dates précises de ces représentations. Cette liste facilitera, à ce point de vue, la lecture de son intéressant journal.

TABLEAU DES REPRÉSENTATIONS

DONNÉES A LONDRES

Par la Comédie-Française à Gaiety-Theatre en 1879.

2 juin : *Molière à Shakespeare,* poésie de M. J. Aicard, dite par M. Got. Fragments du *Misanthrope* et de *Phèdre ; les Précieuses ridicules.*

3 juin : *L'Étrangère.*

4 juin : *Le Fils Naturel.*

5 juin : *Un Caprice ; la Joie fait peur.*

6 juin : *Le Menteur* (Mlle Samary joue Sabine pour la première fois) ; *le Médecin malgré lui.*

7 juin (Matinée) : *Tartufe ; la Joie fait peur.* — (Soir) : *Le Marquis de Villemer.*

9 juin : *Hernani.*

10 juin : *Le Demi-Monde.*

11 juin : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* (Mlle Lloyd joue la marquise pour la première fois) ; *Mademoiselle de Belle-Isle.*

12 juin : *Le Post-Scriptum ; le Gendre de M. Poirier.*

13 juin : *Phèdre* (Mme Provost-Ponsin joue Œnone pour la première fois); *le Petit Hôtel.*

14 juin (Matinée) : *Le Misanthrope ; les Plaideurs.* — (Soir) : *Le Luthier de Crémone* (M. Baillet joue pour la première fois le rôle de Sandro, créé à Paris par Laroche) ; *le Sphinx.*

16 juin : *L'Ami Fritz.*

17 juin : *Zaïre* (MM. Baillet et Silvain jouent, pour la première fois, les rôles de Nérestan et de Corasmin) ; *les Précieuses ridicules.*

18 juin : *Le Jeu de l'Amour et du Hasard ; Il ne faut jurer de rien.*

19 juin : *Le Demi-Monde.*

20 juin : *Les Fourchambault.*

21 juin (Matinée) : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ; Tartufe.* (Ce spectacle remplace, par suite d'une indisposition de Mlle Sarah-Bernhardt, *l'Étrangère* qu'on avait d'abord affichée). — Soir : *Hernani.*

23 juin : *Gringoire* (M. Silvain joue pour

la première fois le rôle d'Olivier le Daim) ; *On ne badine pas avec l'amour.*

24 juin : *Chez l'Avocat ; Mademoiselle de la Seiglière.*

25 juin : (Matinée). — *L'Étrangère.* — (Soir). *Le Barbier de Séville* (M. Thiron joue pour la première fois Bartholo).

26 juin : *Andromaque* (M. Silvain joue pour la première fois le rôle de Pyrrhus) ; *les Plaideurs.*

27 juin : *L'Avare ; l'Étincelle.*

28 juin : (Matinée.) *Hernani.*

28 juin : (Soir.) *le Dépit amoureux ; le Sphynx.*

30 juin : *Ruy-Blas.*

1er juillet : *L'Été de la Saint-Martin ; Mercadet* (Mme Provost-Ponsin joue pour la première fois Mme Mercadet).

2 juillet : *Ruy-Blas.*

3 juillet : *Le Mariage de Victorine* (Mme Provost-Ponsin joue pour la première fois Mme Vanderk) ; *les Fourberies de Scapin.*

4 juillet ; *Les Femmes savantes ; l'Étincelle.*

5 juillet : (Matinée.) *Phèdre; La joie fait peur.*

5 juillet : (Soir.) *les Fourchambault.*

7 juillet : *Le Marquis de Villemer.*

8 juillet : *L'Ami Fritz.*

9 juillet : *Hernani.*

10 juillet : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ; le Sphynx.*

11 juillet : *L'Étourdi; Philiberte* (M. Baillet joue pour la première fois le rôle de Raymond).

12 juillet : (Clôture.) *Gringoire; Hernani* (5e acte); première représentation de *Davenant*, comédie en un acte de M. Jean Aicard ainsi distribuée : MM. Got (Davenant); Prudhon (Lord Southampton); Boucher (Lord Pembroke); Truffier (Lord Rochester); Davrigny (Lord Montgomery); Paul Reney (Lord Shaftesbury); Mmes Provost-Ponsin (Ketty); Dudlay (W. Davenant); *l'Étincelle.*

La Comédie quitta Londres le lendemain 13 juillet. Quant aux résultats financiers du voyage, les voici en quelques chiffres qui nous ont également été donnés par le secrétaire

général de la Comédie-Française, notre aimable et obligeant ami Verteuil.

La Comédie-Française devait recevoir des directeurs de Gaiety-theatre, aux termes de leur contrat, 6,000 fr. par représentation du soir, et 4,000 fr. par matinée ; ajoutez à cela quelques menues recettes et la vente d'un décor aux deux directeurs.

Total des recettes.

Trente-six représentations du soir, à 6,000 fr.	216,000 fr.
Six représentations de jour, à 4,000 fr.	24,000
Diverses recettes.	1,685
Vente d'un décor.	2,000
	243,685 fr.

Dépenses et frais généraux.

Ces dépenses comprennent le traitement exceptionnel accordé aux artistes (sociétaire dame 60 fr. par jour ; sociétaire homme, 50 fr. ; pensionnaire dame, 35 fr. ; pensionnaire homme, 30 fr.) ; les feux, les frais de voyage,

les droits d'auteur (environ 7 1/2 pour cent), etc... Elles se sont élevées au chiffre total de 127, 188 francs.

Donc, les recettes ont été de .	243,685 fr.
— les dépenses de	127,788
Le bénéfice net de la Comédie-Française a été de	115,897 fr.

On voit, par ces chiffres, que cette opération si bien engagée a été conduite, jusqu'à sa conclusion, au mieux des intérêts de la Comédie-Française, puisqu'elle a pu, pendant deux mois, qui sont généralement improductifs à Paris, gagner environ la moitié des sommes nécessaires pour solder les grandes réparations faites, en son absence, à la salle de la rue de Richelieu. Et je ne parle point ici de l'éclat nouveau qu'elle a ajouté à sa haute renommée et qui, en rejaillissant sur tous les artistes ayant pris part à ce mémorable voyage, a encore accru à l'étranger le glorieux prestige de la maison de Molière.

Février 1880.

GEORGES D'HEYLLI.

LA

COMÉDIE FRANÇAISE

A LONDRES

VOYAGE DE 1871

JOURNAL INÉDIT DE M. GOT

DOYEN DES SOCIÉTAIRES

VOYAGE DE 1871

JOURNAL INÉDIT DE M. GOT

DOYEN DES SOCIÉTAIRES

Jeudi 30 mars 1871. — Voici le rapport que j'ai été chargé de rédiger, sur le projet d'excursion de la Comédie à l'étranger. J'ai dû l'écrire en quelques heures seulement, en raison des nécessités de la situation présente et de la précipitation des évènements :

RAPPORT sur un projet d'excursion d'une partie de la troupe de la Comédie-Française à l'étranger.

CHERS CAMARADES,

Vous savez tous avec quelle rapidité a dû être fait ce rapport, en quelques heures de la matinée,

et en ce qui concerne le rapporteur, permettez-moi de vous le dire, dans quelles conditions fâcheuses de préoccupations personnelles jusque dans sa maison; excusez donc d'avance, je vous prie, les fautes trop probables de l'auteur.

Et d'abord, ceci n'est pas une affaire de comité administratif, toutes questions générales relatives à la marche ordinaire de notre théâtre étant réservées de droit. Il ne s'agit en réalité que d'une entreprise spéciale aux circonstances où nous nous trouvons, et nous venons simplement demander l'avis et le vote de l'Assemblée pour ce cas particulier d'une excursion d'une partie de la troupe dans les plus prochaines et principales villes d'Europe, Londres, Amsterdam, Bruxelles, Vienne ou Florence, excursion destinée dans notre pensée à combler pour tous le vide imprévu de la subvention, et à entretenir le reste de la troupe à Paris. — A Paris, où les artistes, qui ne feraient pas partie de ce premier voyage, continueraient cependant à exercer et monteraient une nouvelle série de spectacles qu'ils pourraient à leur tour porter à l'étranger dans les mêmes conditions.

Pour cela faire : 1° *Deux délégués* seraient avant tout choisis par vous, que vous armeriez de toute la force disciplinaire indispensable à la rapide et bonne conduite de la chose. Ces deux délégués seraient chargés de la composition du répertoire et de la troupe, et auraient ensuite le droit dis-

crétionnaire de s'adjoindre tel ou telle de leurs camarades qu'ils jugeraient utile à n'importe quelle partie du service matériel de l'excursion.

Ils auraient à stipuler d'avance avec les propriétaires ou directeurs étrangers, — et cela par engagement écrit, avec le cas prévu de rupture par force majeure, — qu'une fois l'indemnité de frais convenue et arrêtée, un tant par jour fixé à l'avance, toutes les recettes des bureaux et de la location nous appartiendraient de droit, et que les salles, avec *tout leur matériel*, le gaz, les décors, les accessoires, les meubles, jusqu'au tapis de la scène, et au mobilier des loges d'artiste, — et tout leur personnel à nous nécessaire, de machinistes, d'employés, de contrôleurs, moins l'orchestre, serait sous notre surveillance et à notre disposition.

Le droit des pauvres, — si ce droit existe à l'étranger — et des auteurs, suivant les traités habituels, — mais tout abonnement ou entrée de faveur suspendus de droit.

2° Les frais de déplacement de la troupe, personnel et matériel, seraient portés aux *frais généraux*, de même que l'indemnité de nourriture et de logement accordée chaque jour à chaque artiste, et qu'on pourrait fixer à dix francs pour les hommes, et douze francs cinquante pour les dames.

Les employés, s'il y en a, auraient droit à huit francs pour le même objet.

Supposons maintenant ces *frais généraux* comblés, chose plus que probable, espérons-le, on aurait à prélever sur le surplus, jusqu'à concurrence de cinquante mille francs par mois, de manière à pouvoir satisfaire à tous les engagements actuels de la Comédie, et cela forcément et au bas mot, puisque la somme journalière et obligée de nos recettes, une fois la subvention supprimée, n'est guère moindre aujourd'hui de trois mille francs, ne l'oublions pas, même avec la diminution notable du droit des pauvres.

Supposons même mieux : — les bons rêves sont si bons au temps où nous sommes ! — Si le bénéfice net vient à dépasser cinquante mille francs, dix mille francs de surplus pourront être rapportés à la caisse, et former un fonds de réserve applicable à l'exploitation même du théâtre pour l'avenir.

Ici des difficultés s'élèvent que nous vous demandons encore de résoudre formellement par un vote.

Vous savez tous, et le fait a été délibéré l'autre jour en séance, que Bressant a droit par engagement à quinze cents francs par mois. Eh bien ! les anciennes indemnités subventionnelles, égales ou moindres, seront-elles maintenues aux artistes

qui en avaient été favorisés par l'autorité supérieure, qu'ils fassent ou non partie du voyage?

Ou bien seulement pendant le temps de l'excursion?

Ou bien pas du tout?

Maintenant, et quelle que soit votre décision souveraine, supposons que tous les frais généraux, — prélevés *tout d'abord*, cela va sans dire, — ont été distribués aux ayants droit.

Supposons plus encore, pour finir : l'entreprise a réussi pleinement, le succès et l'argent sont venus à nous, au point que la somme excédente de soixante mille francs est dépassée. Ne vous semblerait-il pas juste alors que ce suprême bénéfice fût accordé comme gratification à tous les excursionnistes, artistes et employés même, et à chacun selon le prorata exact de ses appointements ordinaires?

Voilà, en somme, chers camarades, le seul moyen pratique que nous imaginons pour atténuer la situation et la sauver peut-être, puisque sans cela, restant à Paris, et abandonnés aujourd'hui à nos seules forces devant les charges excessives et presque folles du passé, nous nous débattrions fatalement ici dans ce dilemme : ou un emprunt destiné presque tout entier à perpétuer quelque temps encore les anciens abus, ou une liquidation. Une li-qui-da-ti-on! Mais qui de nous, enfants de cette vieille et chère maison,

ne se sent le cœur un peu serré à ce mot cruel? Le respect et la reconnaissance, à défaut de l'intérêt, ne nous poussent-ils pas à la soutenir de nos suprêmes efforts, et n'avons-nous pas pour ainsi dire reçu d'elle charge d'âmes, au nom de la dignité professionnelle, pour les auteurs et les artistes présents et à venir?

Travail au dehors, travail à Paris, lutte partout et courage, et volonté de réformes et d'économies progressives, qui ne brisent trop brusquement aucune existence parmi nous et autour de nous.

Sans cela, je vous le dis, nous sommes perdus!...

Car, si nous devions continuer à toucher mensuellement quatre-vingts ou cent francs par part entière, comme les sociétaires présents à Paris ont su sagement s'y résigner pendant les mois du siège, afin de payer aux pensionnaires et aux employés tous les appointements au-dessus de trois mille francs, il ne faut point se faire d'illusion, la patience échapperait devant les besoins, beaucoup d'entre nous iraient chercher à vivre ailleurs, — ils en parlent déjà, — et la Comédie-Française serait finie.

E. Got.

Le comité décide que MM. Got et Bressant partiront dès demain pour Londres, afin d'y

tenter l'organisation immédiate d'une campagne, — et délègue à M. Got personnellement les pleins pouvoirs administratifs, au cas où cette campagne aurait lieu.

Samedi 1er avril. — Départ de Paris pour Londres à huit heures du matin, par voie Boulogne et Folkestone.

J'avais passé la nuit dans ma loge, au théâtre, après avoir joué *les Plaideurs,* par suite d'un changement de spectacle, occasionné par le départ subit de Bressant, qui avait craint de ne pouvoir partir le lendemain avec moi. En effet, le bruit courait que la Commune empêchait toute émigration, même par le chemin de fer du Nord.

Je pars donc avec mon parapluie, une chemise, un mouchoir et une paire de chaussettes dans ma poche, espérant ne passer à Londres que trois jours, et n'emportant, dans cette idée, que 300 francs environ.

Arrivée à Boulogne à deux heures. Je trouve Bressant à la gare. Le bateau de Folkestone ne doit malheureusement partir qu'à la marée

du lendemain matin, et nous passons la journée à obtenir nos passeports à la sous-préfecture.

Dimanche 2 avril. — Par suite d'une avarie, le bateau de Folkestone ne part pas de la journée ; nous prenons alors avec Bressant le train direct pour Calais.

Arrivés à Calais, nous prenons immédiatement le bateau à vapeur pour Douvres.

Arrivés à Douvres, après une très bonne traversée, nous prenons, deux heures après, le train de Douvres à Londres, où nous arrivons enfin vers sept heures du soir par un temps superbe.

Nous descendons à un hôtel français assez médiocre, Panton hôtel, Panton street, Hay-Market.

Lundi 3 avril. — Nous avons le matin, à Londres, par les journaux anglais, la première nouvelle positive de la guerre civile à feu et à sang dans Paris et surtout à Courbevoie. Et comment faire maintenant pour des lettres?

Et Londres est si peu commode pour un étranger, — pas présenté.

M. Mittchel n'est pas même à Londres. Un accident de chemin de fer est arrivé à son gendre. Et d'ailleurs M. Mittchel est, dit-on, engagé d'intérêt pour le Lyceum avec Raphaël Félix. Et la troupe entière du Vaudeville va arriver dans quelques jours. Et pas une salle ne semble être libre à Londres. Et il faut payer toute location d'avance, au moins pour une semaine. Nous voilà bien !

N'importe ! Nous avons plusieurs renseignements précieux sur le monde des théâtres dans la maison de MM. Petit et Guy Stephan, amis de Bressant, qui se montrent fort obligeants. Et puis Carvalho est en ce moment à Londres avec sa femme qui chante à Covent-Garden. Nous irons nous renseigner encore là demain.

Enfin, Guy Stephan nous donne l'adresse d'un M. Barnett, ancien manager de Fechter au Lyceum. — A demain, encore.

Mardi 4 avril. — M. Chapmann, l'homme

d'affaires de M. Mittchel, nous donne quelques renseignements sur le Lyceum, avec l'intention presque évidente de nous jeter dans la combinaison Raphaël Félix.

Samedi 8 avril. — Voici la lettre que nous avons écrite, Bressant et moi, à Raphaël Félix, pour lui dire que nous renoncions à traiter avec lui.

CHER MONSIEUR FÉLIX,

Voici les conditions qu'après notre longue conversation d'hier, vous nous avez posées comme les plus pratiques, permettez-nous de les rappeler ici :

Nous aurions d'abord à faire les frais matériels de location et d'exploitation du Lyceum, que M. Chapmann nous avait déclaré être de 33,000 francs pour un mois, par erreur sans doute, puisque vous nous affirmez qu'ils sont de 1,500 francs par jour.

Une fois les frais faits, tout bénéfice serait partagé pour *un tiers* à votre profit.

Et vous resteriez en outre pour le public anglais le véritable initiateur de l'entreprise, avec droit de conseil et d'immixtion dans notre répertoire.

Enfin, notre mois d'exploitation ne partirait, *au plus tôt*, que du 15 mai.

Eh bien! ces conditions, que tout d'abord nous n'avons pu nous empêcher de trouver *dures*, nous les trouvons aujourd'hui excessives.

En effet, sans courir aucun risque, vous auriez, en cas de succès, tout l'honneur de l'entreprise, et presque tout le bénéfice, en somme.

C'est impraticable, et nous avons trop et de trop considérables intérêts à défendre avec les nôtres, pour consentir à cela.

Il est vrai que vous défendez vos intérêts à vous, ce que nous comprenons parfaitement, et que rien aussi n'est plus juste, puisque de notre côté nous sommes libres de nous y soustraire par un refus.

Ce que nous sommes forcés de faire.

Le mal, et nous le regrettons vivement, c'est que le hasard ne nous ait pas amenés plus tôt auprès de M. Mittchel; sa bienveillance quand même et sa parfaite loyauté à notre égard nous sont un gage que, sans risquer de faire aucun tort à personne, nous eussions, sous l'égide de son expérience et de son honorabilité, mené tous à bonne fin notre honorable entreprise.

Recevez, cher monsieur Félix, l'assurance de nos sentiments distingués.

E. Got. P. Bressant.

Dimanche 9 avril. — Pas de nouvelles, ni de lettres. Aujourd'hui, du moins, c'est tout naturel — Dimanche et Pâques — à Londres!

Mais je sens bien que tout s'embrouille affreusement.

Chaque matin, à notre déjeuner à l'hôtel, je traduis à Bressant les correspondances du *Daily Télégraph* ou du *Times*, et Bressant croit chaque fois que tout va être fini demain.

Avec les Prussiens pour organisateurs et avec les Communards pour désorganisateurs, je ne puis croire, moi, que nous n'en ayons pas encore pour six semaines ou deux mois, si nous n'en crevons pas finalement!...

Lundi 10 avril. — Vers quatre heures, refus définitif de Raphaël Félix, — par lettre — de rien modifier à ses prétentions.

Mardi 11 avril. — Pas de nouvelles de Thierry, ni de Delaunay.

Si je ne prends pas un parti, l'affaire va nous échapper, échapper surtout au Théâtre-Français, dont une campagne productive à

l'extérieur me semble l'unique planche de salut, au moins pour attendre des temps plus calmes, et échapper à l'emprunt de 200,000 francs qui nous a tout d'abord été présenté comme indispensable, et qui nous obérerait en somme, sans remédier à rien que pour le présent, mais en perdant presque irrémédiablement l'avenir.

Je parle dans ce sens à Bressant, qui partage entièrement mon avis, et mon parti est pris. C'est de l'argent qu'il me faut; sans cela, et malgré nos façons de sociétaires, en présence d'une grosse affaire à traiter dans un monde inconnu et positif, on nous prendra pour des farceurs probables, puisque nous n'avons pas même un semblant de lettre officielle à produire comme crédit.

Je me rappelle les avances obligeantes qui m'ont été faites à tout hasard par Berkeley and C°, sur ma bonne réputation, et surtout d'après ma lettre à propos des *Châtiments;* et malgré l'étrangeté de l'aventure, qui flatte au fond mon orgueil à cause de son étrangeté peut-être, je me décide.

Et Berkeley me prête personnellement à moi 400 livres sterling, en belles banknotes neuves dont on ne me laisse signer le reçu, dit-on fort gracieusement, que pour tranquilliser ma conscience.

Trois heures après nous étions chez l'homme d'affaires, avec Montelli (Montel) l'entremetteur de la chose, moi, Bressant et M. Barnett, qui, les bancknotes vues, nous avançait aussitôt 1,000 francs en sus, et le contrat était signé pour trois mois. Nous avions la salle de l'Opéra-Comique jusqu'au 1er août, — sous-louable à notre volonté. — Le Rubicon est passé !

Mercredi 12 avril. — J'écris une lettre à M. E. Thierry, explicative de tout ce qui précède, mais en continuant à lui dire qu'on ne peut rien conclure à Londres sans argent, et que nous déplorons bien son silence, auquel, après tout, l'obligent sans doute les affaires de Paris.

Samedi 15 avril. — Voici la lettre par

laquelle nous avons annoncé à M. Mittchel la conclusion de l'affaire qui nous lie à l'Opéra-Comique.

A Monsieur Mittchel.

Londres, 15 avril 1871.

MONSIEUR,

Puisque nous n'avons pas eu le plaisir de vous rencontrer chez vous, permettez-nous de vous annoncer, dès aujourd'hui, que n'ayant pu conclure affaire avec M. Raphaël Félix, malgré notre mutuelle bonne volonté — vous l'avez su sans doute — nous nous sommes décidés à prendre, au compte de la Comédie-Française, la salle de l'Opéra-Comique pour y donner des représentations pendant le mois de mai, et plus tard encore, en cas de succès.

Quel que soit le sort qui nous attende à Londres, croyez bien, Monsieur, que nous avons été très touchés de la bonne grâce de votre accueil, et que nous vous en gardons un souvenir reconnaissant.

Vos très dévoués serviteurs.

E. GOT. P. BRESSANT.

Mardi 18 avril. — Je reçois enfin !... — voilà dix-neuf jours que je suis parti — la lettre suivante de M. Edouard Thierry :

Paris, 14 avril 1871.

MON CHER AMI,

Nous avons reçu vos deux lettres lundi dernier, c'est-à-dire trop tard pour vous répondre, puisque vous ne deviez attendre notre réponse que jusqu'à lundi soir. Nous vous avons attendu vous-même, mardi et mercredi, puisque vous nous annonciez votre arrivée pour mercredi au plus tard. Nous vous attendons encore. Sommes-nous donc à deux de jeu pour nous attendre ? Si vous avez besoin de mon acquiescement pour conclure la location de la salle, j'essaie encore de vous la faire parvenir. Concluez dans les conditions que vous nous indiquez, c'est-à-dire pour trois mois avec faculté de sous-louer, de mois en mois. Je vous crédite d'une somme de 12,000 francs au nom de la Comédie-Française. Mais quand viendrez-vous chercher notre caravane pour la conduire à Londres ?

Mille amitiés pour M. Bressant et pour vous.

ED. THIERRY.

Je laisse la lettre entre les mains de Bres-

sant, qui attendra à Londres avec sa femme et fera exécuter les nombreux détails que j'ai consignés dans une note que je lui remets avant mon départ et dont voici les points principaux :

1° Vous bien assurer auprès de M. Barnett, qui a eu d'ailleurs la bonne grâce de s'en charger formellement, des différents logis que nous pourrons mettre au choix de nos camarades et de nos employés à leur arrivée à Londres.

2° Voir si la trappe, avec poulie et cordages, que j'ai demandée hier à M. Fowler, le propriétaire de l'immeuble, de façon à pouvoir employer utilement, comme magasins, tous les ateliers du cintre, sera prête à temps.

3° Nous faire réserver sur la liste de location, pour le jour de l'ouverture, treize balcony staals pour les personnes dont nous sommes les obligés dans cette affaire. Dire aussi à M. Barnett de bien réserver tout ce qui est d'usage, les journalistes, etc., et d'abord MM. Labouchère, Oxenford, Mortimer, etc.

4° Vous tenir au courant, sans cesse, de la

marche ascendante de la réclame, la stimuler au besoin, et vous entendre avec M. Barnett sur les démarches qu'il y aurait à faire à ce sujet.

5° Faire mettre en état, presque avec recherche, les loges des artistes au théâtre, pour que leur impression soit bonne en arrivant et que nous ayons tout d'abord autour de nous le moins de maux de nerfs possible. — Et songez qu'il arrivera, certains soirs, que nous jouerons tous les quinze à la fois, ou tout au moins quatorze, et trois ou quatre jours (le samedi) où nous aurons deux représentations. — Distribuez d'avance les loges et mettez les noms sur les portes. Si vous pouvez me caser avec vous et Delaunay, cela me paraîtrait bien, puisqu'en somme cela ne ferait guère cette loge que pour deux...

6° Régler tous les décors. M. Barnett en a la liste; mais en vous reportant à notre affiche d'annonce, vous pouvez facilement vous rendre compte de tout en pesant dans votre esprit quels sont ceux qui pourront servir dans plusieurs pièces. Il est important cependant

qu'on ne soit pas exposé à revoir le même décor dans deux pièces de la même représentation.

7° Dans le cas où les affaires de Paris ne prendraient point fin, m'écrire vos lettres fermées, sous cette enveloppe : Monsieur Milbiquet, à Saint-Denis, *poste restante,* pour remettre à M. Gustave Coquelin, à la Banque.

Le même soir, je pars pour Paris à 8 h. 45. — D'après tous les récits des journaux et le tapage que fait à Londres la *French civil War,* j'ai presque l'air, pour ceux qui restent, *d'entrer dans la fournaise.* Bah! comme pour tous les dangers, une fois qu'on y est bien, on se dit toujours : « Ce n'est que cela !... »

Mercredi 19 avril. — Rentrée à Paris, aussi facile que possible, par la gare du Nord. Il est huit heures du matin.

Jeudi 20 avril. — On ne me laisse point respirer ici. Aujourd'hui 20, on me fait jouer *le Duc Job*[1].

[1] Pendant ce court séjour à Paris, M. Got joue dans trois

Demain vendredi, ce sera : *Il ne faut jurer de rien.*

Après-demain samedi, *le Duc Job*, encore.

Et voilà-t-il pas qu'on veut me fourrer dans un *bénéfice* donné *par ordre* (par ordre!) pour la veuve du *général* Duval.

Oh! cette fois, je m'insurge contre l'insurrection même; et je ne jouerai pas là-dedans. N'ai-je pas, en bonne conscience, l'excuse de mon retour précipité et de mon prochain *redépart* avec une partie de la troupe, pour le 25 — dit-on.

Il faut donc hâter les choses, et, puisque j'ai à demander à la préfecture de police une autorisation de départ pour notre personnel futur à Londres, pour ceux surtout qui, n'ayant pas encore quarante ans, peuvent être *pris de force* pour les bataillons de guerre de la Commune, j'écris une demande d'audience à *l'ex-préfet* Rigault, et je lui expliquerai mes raisons d'homme à homme. J'aime mieux avoir

représentations : le 20 avril *le duc Job*; le 21, *il ne faut jurer de rien*; le 22, *le duc Job*.

affaire au diable même qu'à beaucoup de saints dont j'ai tant de raisons de me défier.

Vendredi 21 avril. — La réponse de L'EX-*préfecture de police* (*sic*) ne s'est point fait attendre ; soyons juste : les affaires de chancellerie vont plus vite que sous les tyrans !...

J'ai vu L'EX-*préfet* Rigault, buvant des chopes. Mais comme j'ai eu bon nez pourtant de frapper là tout droit !

N'avait-on pas dit (qui ? je donnerais beaucoup pour le savoir, mais le bon Rigault n'a pas voulu me le révéler,) que j'avais refusé personnellement de jouer au bénéfice de la *veuve Duval !*

Heureusement, l'ex-Rigault m'a affirmé, plus que familièrement, *qu'il s'en foutait* (*sic*), que j'avais d'ailleurs bien mieux à faire en poursuivant mon entreprise de coopération et de salut, dont la Commune me *savait gré* (*sic* encore), et qu'il allait tout bonnement faire jouer *Tartufe* à la Porte-Saint-Martin.

Samedi 22 avril. — J'ai dans ma poche

un laissez-passer nominatif de la Commune pour dix-sept personnes, et j'envoie, à tout hasard, ne pouvant pas avoir de passeport à Paris, une demande de laissez-passer collective pour dix-sept personnes au maire de Calais.

La réponse me reviendra-t-elle à temps?

C'est possible, puisque nous ne partons, — c'est affiché au théâtre, à la glace du foyer, — que mercredi 26, à sept heures du soir.

En effet, ce n'était pas une « blague ». Je vois aujourd'hui dans la rue, la *Comédie-Française*, affichée, avec *Tartufe*, Mme Plessy et notre troupe, au *bénéfice de la veuve du général Duval*, au théâtre de la Porte-Saint-Martin!...

C'est trop bleu! Si jamais l'histoire réclame tout cela, on dira bien sûr encore que c'était pour sauver la Comédie-Française, — vous verrez!

Ce soir, je joue encore *le Duc Job*.

Lundi 24 avril. — Reçu du caissier de la Comédie-Française la somme de *seize mille*

francs, en billets de banque (16,000 fr.), pour l'entreprise de Londres, plus cinq mille francs empruntés par moi à M. Félix Mailly.

C'est donc avec vingt et un mille francs dans ma poche que je pars pour Londres pour l'affaire de la Comédie-Française.

Les costumes et bagages sont partis aujourd'hui.

Mardi 25 avril. — Je prends encore chez moi *deux mille francs* en billets de banque français, que j'ajoute à la caisse générale du théâtre, pour le voyage à Londres, plus cinq cents francs en or.

Cela me fait donc, en somme :

Sur l'emprunt fait par moi le 11 avril à M. Berkeley, remboursable le 3 mai, et avancé par moi au théâtre.	10.000 fr.	»
Avance du théâtre même .	16.000	»
Emprunt fait par moi à M. Mailly.	5.000	»
Plus les 2,500 francs à moi.	2.500	»
Total. . . .	33.500 fr.	»

Avec quoi commence la compagnie de Londres comme mouvement de fonds, campagne qui ne doit durer qu'un mois, puisqu'il est possible que nous fassions ensuite l'affaire de Vienne d'où je n'ai pas encore de réponse; mais je crois bien qu'en somme 16,000 francs suffiront jusqu'au moment des recettes.

Mercredi 26 avril. — Pris à cette caisse et remis aux mains de Toussaint, avec reçu à moi fait par Détournelle, 500 francs, pour paiement de l'envoi des bagages généraux, et une petite portion des frais d'emballage.

Duquel déballage la somme totale reste à régler.

Voyage de Paris à Londres avec déclassement de seconde en première, à 53 francs 10 centimes la place, ci, pour vingt personnes. . . . . 1.062 fr. »

Plus : excédent de bagages et pourboire aux facteurs. . . 42

Total *(à reporter)*. . . . 1.104 fr. 35

Report	1.104 fr.	35 c.
Mais la caisse a à rappeler sur cette somme diverses avances à des artistes se montant à :	106	40
Le voyage net restera donc à.	997 fr.	95

Arrivés le jeudi matin, à sept heures, nous sommes reçus à la gare par MM. Barnett, Hart et Bressant, qui s'en est remis à Barnett de tous les détails dont je lui avais laissé le soin et la note écrite, lequel Barnett s'en est tout bonnement remis, pour les logements, à une agence quelconque, et on nous envoie tous séparés à des distances de deux ou trois lieues du théâtre. C'est pitoyable et ruineux ! Et il en est de même pour tout. Tout est donc à rarranger, et vite.

Engagé pour le 1er mai le fils de notre caissier, le petit-fils de Samson, Paul Toussaint, comme caissier, secrétaire et contrôleur, à raison de quatre livres sterling par semaine. C'est moins, en somme, que les frais de séjour.

Je me décide à l'affiche :

Pour la première fois, à Londres, la société de la Comédie-Française, MM. Got, Delaunay, Bressant, Talbot, Coquelin, Febvre, Chéry, Barré, Garraud, Boucher, Chevallier, et Mmes Favart, E. Dubois, Jouassain, Provost-Ponsin, Marie Royer, jouera le lundi 1er mai, à huit heures du soir : *Tartufe* et *le Dépit amoureux*. — Mardi 2 mai : *L'honneur et l'argent*. — Mercredi 3 mai : *Le Duc Job*. Et le 1er mai paraîtra l'affiche collective suivante. — Jeudi 4 mai : *Le Misanthrope* et *le Bonhomme Jadis*. — Vendredi 5 mai : *Une Tempête dans un verre d'eau ; Il ne faut jurer de rien*, et *le Dernier Quartier*. — Samedi 6 mai. — Matinée : *Les Caprices de Marianne*, et *les Plaideurs*. — Soirée : *Valérie ; L'Avare*.

Pris à la caisse pour paiement de la première semaine de location du théâtre, à M. Fowler (55 livres)	1.375 fr. »
Plus à M. Montelli (21 livres sterling).	529 »
Ci.	1.904 fr. »

L'entrée en campagne a été plus lourde que je ne présumais ; voilà déjà près de 18,900 francs dépensés, puisqu'il ne me reste plus que 3,550 francs de billets.

Le soir, spectacle d'ouverture :

Très brillante salle. — Le *Tartufe* fait de l'effet. — *Le Dépit amoureux* (où je joue Mascarille) est un peu mou. En somme, la campagne semble se mettre au succès.

Avec le service de la presse, des amis, etc., nous faisons encore net. . . 147 l. 11 s. 6 d.

C'est-à-dire . . . . . 3.688 fr. 85 c.

Mardi 2 mai. — Spectacle : *L'Honneur et l'Argent*. Recette : 1,904 francs.

Et toute la journée nous répétons. Delaunay qui a reçu délégation de moi pour la régie générale de la scène, s'en acquitte avec beaucoup de soin, — mais, de même que les autres, d'ailleurs, il ne peut accepter que nous soyions inconnus à Londres, et que nous n'y réussissions point de plein droit, — et ce sont dans tous les coins des récriminations sur les affiches, sur la mise en œuvre de la

réclame, sur le choix de la salle, sur la composition du répertoire, sur le prix des places, sur tout et sur rien!... Mon Dieu, que l'amour-propre est donc ingénieux!...

Mercredi 3 mai. — Spectacle : *Le Duc Job.* Recette : 4,100 francs.

Voilà qui semble remonter, mais cela ne durera pas. Non. La pièce est jouée trop faiblement, les premiers interprètes ont vieilli depuis douze ans, dame!... Et les nouveaux ne sont pas toujours bons et ne s'en doutent guère.

Et puis la pièce, si honnête et bien pensée qu'elle soit, est écrite dans une espèce d'argot, demi-boursier, demi-rapin de la haute, qui doit être inextricable pour des oreilles anglaises.

Jeudi 4 mai. — *Le Misanthrope; le Bonhomme Jadis.* Recette : 2,400 francs.

Je m'en doutais bien, avec ce diable de *Misanthrope!...* Mes camarades avaient beau dire! Pourquoi Londres s'intéresserait-elle à ces

sublimités toutes morales, davantage que Paris? — Attention polie d'ailleurs.

Une seule chose me fait aimer l'ancien répertoire, dans la circonstance spéciale où nous sommes; c'est que, si l'argent arrive, les réclamations de droits d'auteur n'arriveront pas du moins. Et elles ne manqueront pas d'arriver, — la Comédie-Française se déplaçant officiellement, — et ce sera justice, à mon avis, dans une certaine mesure. Mais quelle sera cette mesure? Là est la question, et je ne crois pas que la Société des auteurs, qui s'entend à ses intérêts pourtant, l'ait jamais résolue[1].

Vendredi 5 mai. — Spectacle : *Il ne faut jurer de rien* et *le Dernier quartier*. Recette : 2,100 francs.

[1] Après décision prise plus tard, sur mon avis, par M. E. Perrin — et c'est d'ailleurs ce que j'avais répondu à une réclamation faite à ce sujet par Léon Laya à propos des représentations du *Duc Job* à Londres, — on a donné aux auteurs six pour cent des recettes que leurs pièces avaient produites à Londres, soit 8,992 fr. 25 sur la totalité des recettes de la campagne.

Même recette encore à peu près, mais l'effet est plus grand. Je ne désespère pas du tout, surtout avec de la tenue. — Mais Bressant s'est si peu occupé de lancer l'affaire en mon absence! Les naïfs parlent de l'insuffisance des affiches. Joli moyen à Londres, surtout avec un spectacle qui change tous les jours! Voilà où il eût été facile d'enfouir inutilement tout l'argent qu'on aurait voulu! — Les journaux et leurs annonces, à la bonne heure! C'est cher, à Londres, mais chaque numéro meurt fatalement avec sa journée, — et nous n'avons de public probable que celui qui lit les journaux et non les affiches. Et puis, que diable, il faut bien que nous nous fassions une clientèle, et vainement me parle-t-on de diminuer le prix des places — en bloc du moins. — A défaut d'autre réclame, l'insistance de la cherté en serait une pour nous.

Samedi 6 mai. — Matinée à deux heures : *Les Caprices de Marianne; les Plaideurs.* Recette : 1,250 francs.

Toujours beaucoup d'effet, en conscience,

devant des salles déplorablement vides. Mais le courage n'abandonne pas les exécutants.

Moi, je crois à la persistance dans la lutte.

Spectacle : *Une Tempête dans un verre d'eau; l'Avare*. Recette de ce soir, samedi : 4,150 fr.

Dimanche 7 mai. — J'écris aujourd'hui la lettre suivante à notre directeur :

A Monsieur Édouard Thierry,

MONSIEUR,

Enfin, c'est dimanche, le premier jour de repos pour moi et pour tous, après une semaine qui a été dure, je vous en réponds. Nous avons joué douze pièces différentes en six jours. *Tartufe* et *le Dépit; — l'Honneur et l'Argent; le Duc Job; — le Misanthrope* et *le Bonhomme Jadis; — le Dernier Quartier* et *Il ne faut jurer de rien; — les Caprices de Marianne* et *les Plaideurs; — Une Tempête dans un verre d'eau* et *l'Avare*. — Et je ne parle que pour mémoire des raccords incessants que tout cela a exigés chaque jour.

Quant au point important, au succès, il a toujours été très franc pour l'effet, mais variable et véritablement un peu disputé du côté de l'argent. Figurez-vous, en effet, le nombre d'obstacles que

nous avions devant nous. L'ignorance presque complète des usages anglais et même de la langue, la rapidité de nos annonces générales dans le pays de l'annonce par excellence, le nombre des spectacles français, déjà établis en concurrence, et bien d'autres raisons encore qu'il serait trop long de vous détailler, mais dont la principale est l'économie stricte où je me crois forcé de me restreindre.

Enfin, le résultat final est un effet moral grandissant de jour en jour d'une manière incontestable, et un total de 20,000 francs en six jours.

Dame ! qu'il n'y ait pas eu un peu de maux de nerfs dans tout cela, et de déceptions pour quelques-uns, qui ne peuvent admettre, à ce qu'il semble, l'idée d'être tout d'abord moins connus à Londres qu'à Paris, alors même qu'on les met en demeure de citer un seul nom d'acteur anglais à peu près équivalent au leur, — je n'irai pas jusqu'à l'affirmer, non.

Mais enfin, je ne suis pas découragé, au contraire. La presse, que par parenthèse j'ai beaucoup plus soignée que l'affichage, comme s'adressant bien mieux et plus directement au public spécial que nous devons avoir en vue, la presse entière de Londres a été plus que bonne, surtout la très haute; après des éloges à tout casser, elle nous a traités tout droit de *ladies and gentlemen*, ce qui est typique, à ce qu'il paraît.

Que vous dirais-je de plus, cher monsieur Thierry? Nous voilà, en somme, avec une moyenne de plus de 3,000 francs, ici; donc, environ 2,000 francs de bénéfice par jour, — alors qu'à Paris nous aurions tout bonnement les recettes de 170 ou même de 91 francs comme celle que vous avez faite le 1er mai, je l'ai su. — Et nous vivons, et honorablement.

L'affaire, sans être encore merveilleuse, est donc sage et bonne, et nous espérons déjà tous la voir se bonifier à mesure, — moi, du moins, j'en ai la conviction.

Recevez, etc.

E. Got.

Lundi 8 mai. — *Le Duc Job.*

Recette : 2,286 fr. 85.

En réponse à un article critique du *Morning-Post* qui n'est pas tout à fait aimable, tant s'en faut, j'adresse, comme directeur, la lettre suivante à l'éditeur de ce journal :

A l'Éditeur du Morning-Post.

Londres, 8 mai 1871.

Monsieur,

Je lis à l'instant, dans le *Morning-Post*, une lettre signée H. A., et qui a trait aux représenta-

tions actuelles de la Comédie-Française à Londres.

J'ose vous demander, monsieur, la permission de répondre loyalement, par la même voie, à cette lettre d'ailleurs fort courtoise, sinon fort encourageante.

Votre honorable correspondant y assimile la Comédie-Française aux autres exploitations théâtrales, également françaises, qui ont cours en ce moment en Angleterre.

En quoi il se trompe.

Les artistes de la *vieille Comédie-Française* sont en effet venus ici pour tâcher d'y faire des recettes anglaises, oui ; mais derrière la spéculation commerciale s'élève pour eux un but plus haut et plus pieux, s'y j'ose ainsi parler : c'est de sauver, par leur travail à Londres, l'antique maison de Molière à Paris, et de maintenir debout en France, si c'est encore possible, la seule institution pratique qui ait survécu, depuis deux cents années, aux ruines successives et impitoyables de notre malheureuse patrie.

Que si l'on en vient à nous reprocher, — même d'une manière compatissante, — le prix élevé de nos places, nous demandons en grâce à la loyauté anglaise de songer que *quinze à vingt artistes* des plus distingués, *du premier théâtre de Paris* se sont, *pour la première fois*, déplacés ensemble, artistes dont sept ou huit auraient pu avoir la juste prétention d'attirer chacun personnellement

l'attention d'un public élégant et éclairé, et dont plusieurs l'ont attirée déjà ici-même.

Nous ajouterons que les dimensions restreintes de la jolie salle de l'Opéra-Comique (299 Strand), la seule libre, à Londres, à cette époque, nous ont obligés à une certaine tenue dans nos prix, qui ne sont d'ailleurs élevés comparativement qu'à la *première place*, et ne nous ont point empêchés de faire jusqu'à présent des recettes fort honorables.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de ma considération la plus respectueuse.

Au nom de la Comédie-Française,

E. Got,
Sociétaire doyen, à Londres.

La lettre a paru en français dans le *Morning-Post* du 9 mai.

Mardi 9 mai. — *Tartufe.*
Recette : 4,177 fr. 50.

Mercredi 10 mai. — *Il ne faut jurer de rien; le Dernier Quartier.* Recette : 3,901 fr. 25.

En me levant à cinq heures du matin, j'ai eu pour la première fois deux heures de loisir pour mettre le nez dans mes comptes.

Eh bien ! sauf erreur, et jusqu'à nouvel examen, j'en suis pour un bouillon de 185 francs à ma charge, résultant évidemment de la précipitation du départ et de la multiplicité des détails.

Je n'en parlerai pourtant pas, et cela m'apprendra ! Mais il ne faudrait pas renouveler la chose, non.

Et Paul Toussaint va être invité par moi à tenir les livres très serré !...

Ce Barnett est raide, ou du moins pas assez *français* pour nous : je lui avais formellement pourtant donné l'ordre de recevoir librement au contrôle, *sur leur signature* et *personnellement*, tous les journalistes et artistes anglais, français, italiens, américains, etc. — Et chaque jour je reçois des plaintes. — Ah ! que c'est gênant dans un pays où l'on a des affaires publiques, de ne pas comprendre la langue assez pour l'écrire — et même pour la parler, hélas ! — Hier encore parce que l'intermédiaire de la location, a fait des tripotages de contrat qui nous ont coûté en somme pas mal de livres de rarangeage, mais que j'ai

intérêt, moi, de paraître ignorer, pour ne pas nous créer des taquineries immédiates, — il l'a reçu fort mal, ainsi que son mandataire, M. Santiago d'Echante, si mal, qu'ils sont venus se plaindre à moi ce matin et que j'ai dû, en l'absence de Toussaint, à l'heure où ils sont arrivés, leur payer moi-même leurs 21 livres 30.

Jeudi 11 mai. — *Mademoiselle de Belle-Isle*. Recette : 3,376 fr. 25.

Et si l'argent ne venait pas, grand Dieu !... Mais j'ai foi toujours... et je me remue sans relâche et j'agis vers la haute presse et la haute société, qui doivent être notre salut à un moment donné, — et avec qui je me sens d'ailleurs bien plus à mon aise, une fois la glace rompue, qu'avec la vile multitude exigeante sans raison.

A propos, voici une bonne histoire et qui peindra assez bien la situation.

Bressant s'habillait mardi pour le *Tartufe* avec Delaunay.

Il m'appelle à leur loge et me dit d'une

façon désespérée en m'ouvrant sa table de toilette : « Mon cher Got, c'est vraiment déplorable, et je vous supplie de veiller à cela comme directeur. Le service se fait très mal. La faute à qui ?... Voilà deux jours qu'on ne m'a vidé mon pot de chambre ! — Et puisqu'il n'y a que vous qui ayez le droit d'ordonner ici !... »

— Vous avez raison, mon cher Bressant. Alors permettez-moi de vous ordonner de vider votre pot de chambre vous-même !...

Et de rire ! mais il faudrait être pour tout comme cela !

Lundi 15 mai. — Ce jour, je réponds à la dernière lettre que j'ai reçue de Paris de notre directeur, la seconde qu'il m'ait écrite :

CHER MONSIEUR THIERRY,

J'ai reçu avant-hier votre seconde lettre, et j'ai voulu attendre jusqu'à aujourd'hui pour avoir la fin de nos comptes de la semaine dernière.

Cette fois, nos recettes pour six jours ont dépassé vingt et un mille francs. C'est donc un progrès.

J'ai chargé Delaunay, qui remplit activement les fonctions de régisseur général, de composer le répertoire de la semaine qui commence aujourd'hui, et j'aime à croire qu'il aura sainement fait.

Voici ce répertoire : Le *Bonhomme Jadis* et *Tartufe;* l'*Aventurière; Une Tempête dans un verre d'eau* et l'*Avare*; *Mademoiselle de Belle-Isle;* le *Printemps* et le *Misanthrope;* (matinée de samedi) le *Jeu de l'Amour et du hasard* et les *Fourberies de Scapin;* (soirée) *Une Tempête dans un verre d'eau* et *Tartufe.*

Vous me dites que nous vous paraissons ménager nos ressources en vue de rester ici le plus longtemps possible, et, en effet, n'est-ce pas notre intérêt évident, dans l'état où Paris continue à être, et avec le loyer de trois mois que nous aurions quand même à Londres sur les bras !

Quant à l'argent que vous me demandez d'envoyer à Paris, si cela nous est possible, et dont vous croyez à tort que Toussaint a déjà dû me requérir, — je crois qu'il est prudent d'attendre au moins à la semaine prochaine pour une décision pareille, de peur de nous démunir témérairement ici, et prématurément.

J'ai réuni, jeudi dernier, une *assemblée générale* pour la consulter sur la réduction du prix des places que beaucoup de personnes compétentes de Londres, et la presse presque unanime nous

avaient à plusieurs reprises conseillée dans notre intérêt même, — et pour ma part je penchais comme concession prudente et polie, à mettre à 7 sh. 6 p. une série assez nombreuse de stalles qui sont à 10 — (presque toujours vides). Mais l'unanimité a repoussé une diminution générale comme impolitique et dangereuse, — et mon atténuation même a été blackboulée par 11 voix sur 15. — It is done !

Reste à répondre à votre observation, très juste à mon sens, sur la composition de nos matinées du samedi, — et j'ai immédiatement chargé Coquelin qui a déclaré avoir été à l'avance de votre avis, de composer une affiche pour la matinée prochaine.

Voilà, cher Monsieur Thierry, le bilan matériel et moral de notre seconde semaine à Londres. Toute la troupe se porte bien, et est pleine de bon vouloir et de courage. Les pièces sont répétées avec soin et jouées avec un succès constant, malgré des salles quelquefois un peu attristantes d'aspect, puisque nous ne donnons d'entrées de faveur qu'aux journalistes et artistes anglais, français et italiens, et que tous les spectateurs, *payant sans exception*, font à peine monter à quatre mille francs en moyenne, une recette qui, extrême, pourrait être de sept mille, etc.

Recevez, etc.

E. Got.

Mercredi 17 mai. — L'*Aventurière* qu'on a donnée mardi n'a fait que 2,500 francs, mais elle a été jouée avec soin et ensemble. Favart a bien joué le premier acte, originalement du moins; le reste à l'instar de Paris.

L'*Avare*, joué mercredi pour la seconde fois, a fait une recette de 3,360 francs. Il faudrait sans trop d'ambition que ce fût là notre moyenne.

Mais nous finirons par plus, si de semaine en semaine, et le bon sens aidant, je puis les pousser jusqu'à juillet.

Jeudi 18 mai. — Je suis allé aujourd'hui avec promesse d'audience, présenter au prince de Galles les hommages de la Comédie-Française et lui demander de choisir un spectacle pour nous favoriser ensuite de sa présence, — puisqu'il paraît que cela a généralement une action sur le public anglais.

J'ai été très courtoisement reçu.

Je suis allé voir ensuite le lord Chamberlain pour insister sur la licence de donner *Paul Forestier* et le *Supplice d'une femme*, car il faut

tâcher d'avoir enfin quelque pièce à sensation : le mois de juin s'avance, inéluctable!

Dans la journée, j'ai arrêté enfin avec Barnett les comptes du premier mois, annonces et représentations, tout, en dehors des frais de location, qui sont définitivement la grosse dépense ; — eh bien ! depuis le 11 avril jusqu'au 15 mai, nos déboursés n'ont été que de 9,000 francs, beaucoup moins en vérité que je ne me l'étais même figuré approximativement. Il est vrai que la location augmente cela de 2,025 francs par semaine pendant la durée de l'exploitation, et l'augmenterait de 2,750 francs, pour chaque semaine que nous n'exploiterions pas, sur le restant des trois mois du bail.

Donc, il est presque impossible que nous ne passions pas au moins le mois de juin à Londres.

On a joué ce soir pour la seconde fois *Mademoiselle de Belle-Isle*, qui avait fait bonne impression à la première et dont la recette et l'effet même ont sensiblement monté : 3,600 francs.

La pièce est d'ailleurs mieux jouée qu'à

Paris. Marie Royer est en grand progrès dans le rôle de Madame de Prie.

Vendredi 19 mai. — On doit jouer ce soir *Au Printemps* et *le Misanthrope*. Ah! j'ai de fortes inquiétudes pour la recette! Je me suis décidé pour combler quelques vides à signer un billet de service à chaque artiste. Et puis tous les sociétaires s'agitaient déjà pour réclamer leur droit personnel de signature pour deux places par jour comme à Paris, plus le billet de service. — Mais cela rendant déjà le contrôle presque impossible à Paris — c'eût été nous mettre à Londres entièrement à la grâce du sort et de la bonne foi des placeurs. — Or le théâtre a trois entrées.

Je signerai donc moi-même chaque jour, pour pouvoir compter encore un peu. Mais quelle corvée! à coté de tant d'autres! Tu l'as voulu, Don Quichotte!...

Samedi 20 mai. — Je reçois ce matin à onze heures, une lettre de Davesne qui me dit que mon père et ma mère courent des

dangers réels à Passy, qu'un obus a déjà crevé un coin du toit de ma maison, et que pour sa part il a déserté la sienne déjà frappée aussi, avec tout son monde, mais sans pouvoir réussir, malgré ses prières, à entraîner mon père dans sa fuite.

Une autre lettre de M. Thierry que je trouve au théâtre, me confirme tout cela [1] et me donne à penser pis encore, — puisque d'ailleurs je ne reçois aucune lettre directe de ma mère.

Il n'y a plus à hésiter : je laisse pour soixante heures la direction officielle à Delaunay, en lui donnant par écrit les prescriptions les

[1] Paris, 18 mai 1871.

« Cher monsieur Got,

« ... Auteuil et Passy sont visités par les obus. Je regrette d'avoir à vous donner cette mauvaise nouvelle. Davesne (régisseur général du Théâtre-Français) et sa fille ont fini par se replier sur Paris après avoir fait tous leurs efforts pour persuader à votre père et à votre mère de les suivre. Ils l'auraient obtenu de votre mère, mais votre père est resté inébranlable. Il continue à habiter votre petite maison... Voyez si un mot de vous ne pourrait pas changer la résolution de votre père. Dans le cas où la lutte continuerait de ce côté, Auteuil et Passy vont être complètemeut déserts...

Ed. Thierry.

plus détaillées que je puis. Il doit faire répéter *Mercadet* en mon absence, et m'afficher pour le spectacle de mercredi dans *Il ne faut jurer de rien*, et de vendredi dans *Mercadet*.

Je passe la journée dans une fièvre abominable, à pousser les heures, et le soir à Charing-Cross, sans autre bagage qu'une couverture de voyage, et un sac où je fourre à la hâte une dizaine de mille francs pour nos camarades de Paris, et quinze louis pour moi, une affiche-prospectus de Londres, et quelques papiers au hasard, je prends le train direct de Paris, ou de Saint-Denis au moins, à 8 h. 45.

Dimanche 21 mai. — A mon arrivée à Paris [1], qui s'accomplit assez facilement, je cours immédiatement au théâtre ; il est neuf heures. La concierge, Madame Buisson, me

[1] M. Got a écrit une relation fort détaillée de son séjour à Paris pendant ces terribles journées. L'éminent et trop modeste artiste a désiré ne pas laisser publier ces pages qui sont cependant d'une haute curiosité pour l'histoire intime de la cruelle semaine qui a vu la chute sanglante de la Commune. Nous n'avons donc emprunté à ce récit que ses

dit que M. Léon Guillard n'est sûrement pas encore levé, mais que Torribio, le chef machiniste, qui loge au théâtre et supplée Léon Guillard dans la partie active de la surveillance du monument, vient de sortir pour aller chercher son déjeuner et qu'il ne tardera pas à rentrer.

Lundi 22 mai. — Je retourne au théâtre avant midi, pour voir et tâcher de recueillir des nouvelles. Je n'y trouve que Léon Guillard dans la salle du comité. Il craint tellement pour notre immeuble que, presque malgré moi, j'affecte pour le rassurer un peu, une confiance qui me fait défaut, — j'en conviens, — non point pour la fin finale, puisque la France a déjà le pied dans Paris et que le désordre est manifeste dans le commandement

quelques parties qui se rapportent tout à fait aux questions théâtrales dont traite exclusivement le journal que nous publions ici. — On trouvera dans le 4e volume des *Convulsions de Paris* (Hachette, in-8 Paris, 1879) un autre bien curieux passage de ce même récit que M. Got a également communiqué à M. Maxime Du Camp.

G. d'H.

des bandes de la Commune... Mais quelle va être la lutte?... Voilà la question. Guillard entre-bâille un coin de rideau pour me montrer une barricade qui s'élève au coin de la rue de Richelieu. « Heureusement, dit-il, le Théâtre-Français a été assez bien avec la Commune pendant tout le temps!... »

Quant à M. Ed. Thierry, il ne pourra sûrement venir aujourd'hui de l'arsenal au théâtre (où je laisse à Guillard une note pour un envoi de costumes à Londres), car dès une heure il devient impossible de circuler dans les rues et même d'avoir des vivres.

Mardi 23 mai. — ... Je suis affiché à Londres pour demain soir; on m'y attend pour mille détails qui m'incombent ; il s'agit donc de repartir ce soir même par le train de 7 heures. Je suis bien entré à Paris, j'en ressortirai bien de même, dussé-je parler au diable pour cela!...

Vendredi 26 mai. — J'ai enfin mon laissez-passer — versaillais cette fois, — et je

le crois bon pour sortir de Paris aujourd'hui même :

Armée de Versailles. — État-major général.

Le chef du poste laissera sortir librement, par la porte de Boulogne, M. Got, sociétaire de la Comédie-Française.

Paris, le 26 mai 1871.

Le général, *f d'état-major général,*
VUILLEMOT.

Dimanche 28 mai (à Londres). — Je suis arrivé ce matin à Londres à six heures et demie, par un très beau temps. Mon premier soin a été d'acheter un *Observer,* journal du dimanche, pour me mettre au courant de ce qui s'était passé à Londres durant la semaine. Notre théâtre avait joué tous les jours[1], et la

[1] Voici le programme des représentations données à Londres, du 20 au 30 mai, pendant l'absence de M. Got, et que, naturellement, son journal ne mentionne pas :

20 mai (matinée). — *Le Jeu de l'amour et du hasard* ; — *les Fourberies de Scapin.*

— — (soir). — *Une Tempête dans un verre d'eau* ; — *Tartufe.*

22 — *L'Aventurière.*

feuille anglaise était presque toute remplie de détails, heureusement un peu plus terribles que vrais, sur les évènements, entre autres : *M. Got shot,* ce qui veut dire : M. Got fusillé. Comment diable ce bruit avait-il pu arriver avant moi?...

Après ma journée d'aujourd'hui, consacrée au repos, je reprendrai demain ma tâche. Les recettes de la semaine n'ont pas été très brillantes. Cela se conçoit, avec l'imprévu et le bouleversement des spectacles, mais elles ont encore dépassé 17,000 francs, ce qui est suffisant, en somme, et même honorable.

Le prince de Galles (l'héritier présomptif) et sa femme assisteront demain à la représentation de *Mademoiselle de Belle-Isle*, et je suis chargé de les recevoir officiellement, comme directeur.

23 mai. — *Mademoiselle de Belle-Isle.*
24 — *Une Tempête dans un verre d'eau; — Au Printemps ; — les Fourberies de Scapin.*
25 — *Au Printemps; — l'Aventurière.*
26 — *Le Bonhomme Jadis ; — Tartufe.*
27 — (matinée). — *L'Avare.*
— — (soir). — *Mademoiselle de Belle-Isle.*
29 — *Au Printemp Mademoiselle de Belle-Isle.*

Mardi 30 mai. — *Une Tempête dans un verre d'eau, Tartufe.* Recette : 2,251 fr. 50.

Mercredi 31 mai. — *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ; l'Avare.* Recette : 2,110 fr. 85.

Jeudi 1er juin. — *Mademoiselle de Belle-Isle.* Recette : 2,776 fr. 75.

Vendredi 2 juin. — *Le Menteur ; le Jeune Mari.* Recette : 2,654 fr. 60.

Samedi 3 juin. — Matinée : *Le Misanthrope.* Recette : 2,230 fr. 60. — Spectacle du soir : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ; Tartufe.* Recette : 3,185 francs.

Lundi 5 juin. — *Un Cas de Conscience* ; *Mercadet le Faiseur* (1re représentation). Recette : 3,848 fr. 75.

Mardi 6 juin (Anniversaire de la naissance de Corneille). — *Le Menteur ; le Jeune Mari.* Recette : 2,015 fr. 75.

Mercredi 7 juin. — *Le Dernier Quartier; Il ne faut jurer de rien.* Recette : 3,418 fr. 10.

Jeudi 8 juin. — *Un Cas de Conscience ; Mercadet le Faiseur.* Recette : 4,123 fr. 75.

Vendredi 9 juin. — *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée; Valérie; le Médecin malgré lui.* Recette : 3,968 fr. 75.

Samedi 10 juin. — Matinée : *Tartufe.* Recette : 1,700 francs. — Spectacle du soir : *Un Cas de Conscience; Mercadet le Faiseur.* Recette : 4,661 fr. 25.

Dimanche 11 juin. — En définitive, sur les 23,500 francs que j'avais le 25 avril, voici ce que j'ai *dû* dépenser avant le 2 mai, jour où j'ai seulement pu encaisser la recette du 1er et où Toussaint a pris définitivement la caisse.

Laissé à Détournelle pour l'emballage et transport des colis jusqu'à règlement, car nous devrons plus que cela (26 avril).	500 fr.	»
Voyage de Paris à Londres. .	1,000	»
A reporter. . .	1,500 fr.	»

Report.	1,500 fr.	»
Acompte rendu sur le loyer (27 avril).	11,000	»
A M. Barnett pour frais avancés par lui en avril.	3,000	»
Donné à divers pour frais de voyage.	300	»
Payé première semaine de location (1er mai).	1,800	»
Diverses avances que j'ai négligé, moi, de redemander. . .	106	40
Avances du 2 mai à des artistes.	150	»
Reporté par moi à Paris, vu l'absence ce jour-là de P. Toussaint, le 20 mai, ce qui me restait en caisse chez moi de billets français.	5,000	»
(Moins ce qui me reste encore aujourd'hui.)		
Reste de la caisse. . . .	50	»
	22,906	40
Plus, du 10 mai, le compte de location Montelli et Santiago. .	529	»

Plus les pertes de change, dont je n'ai pas

la note exacte, mais qui évidemment ont dû, à ce moment-là surtout dépasser 85 fr. 60.

Lundi 12 juin. -- *Le Dernier Quartier ; Il ne faut jurer de rien.* Recette : 2,143 fr. 10.

Mardi 13 juin. — *Un Cas de Conscience ; Mercadet le Faiseur.* Recette : ,073 fr. 75.

Mercredi 14 juin. — *Mademoiselle de Belle-Isle.* Recette : 3,371 fr. 75.

Jeudi 15 juin. — *Le Barbier de Séville* (1re représentation). Recette : 2,880 francs.

Vendredi 16 juin. — *Mercadet le Faiseur ;* première du *Caprice.* Recette : 3,500 francs.

Aujourd'hui a eu lieu un *meeting* pour délibérer sur un banquet à offrir aux artistes de la Comédie-Française.

Les plus grands noms de Londres y prennent part ; lord Dufferin, et le comte de Granville en tête.

L'admission des femmes est la pierre d'achoppement.

Mais quelle réclame ! — S'il en est au monde.

Et quel joli travail de ma part ! et comme Lwis Wingfield est bon et dévoué pour moi dans tout cela ! et M. Neight et la haute presse !

Samedi 17 juin. — Matinée : *Valérie ; le Médecin malgré lui.* Recette : 2,425 francs. — Spectacle du soir : *Le Barbier de Séville.* Recette : 2.270 fr. 25.

Lundi 19 juin. — *Le Jeu de l'Amour et du Hasard ; la Nuit d'Octobre ; le Médecin malgré lui.* Recette : 3,706 fr. 75.

Mardi 20 juin. — *Un Cas de Conscience ; Mercadet le Faiseur.* Recette : 3,367 fr. 50.

Mercredi 21 juin. — *Le Gendre de M. Poirier* (1re représentation).

Recette : 3,838 fr. 75.

Jeudi 22 juin. — *Valérie* ; *le Malade imaginaire.* Recette : 4,165 fr. 60.

Vendredi 23 juin. — *Le Gendre de M. Poirier.* Recette : 3,503 fr. 75.

Samedi 24 juin. — Matinée : *Le Barbier de Séville.* Recette : 1,552 fr. 50.

(Nous donnons le matin *Une Nuit d'Octobre* dans une représentation à Drury Lane, au bénéfice du Dramatic collège.)

Spectacle du soir : *Un Cas de Conscience ; Mercadet le Faiseur.* Recette : 4,038 francs.

Le grand duc Wladimir de Russie a assisté au spectacle du soir, et m'a adressé de vifs compliments pour la représentation.

Dimanche 25 juin. — La semaine dernière a été la plus forte comme recette : 24,170 francs.

Lundi 26 juin. — *Le Gendre de M. Poirier.* Recette : 3,700 francs.

Mardi 27 juin. — Dernière représentation, à Londres, du *Misanthrope ; le Jeune Mari.* Recette : 3,375 francs.

AVIS (affiché au foyer).

Londres, jeudi 6 juillet 1871.

CHERS CAMARADES,

Dans notre avant-dernière assemblée générale, six d'entre nous, MM. Delaunay, Coquelin, Garraud, Boucher, et Mmes Favart et Provost-Ponsin, ont déclaré qu'ils entendaient partir à la fin de la semaine ; et c'était incontestablement leur droit strict, puisque l'engagement, pris par tous de venir faire la campagne théâtrale de Londres, ne s'étendait point au delà d'une prévision de six semaines. Or, nous avons déjà dépassé le second mois.

Depuis hier, deux courants nouveaux et contraires se sont encore établis. Quelques-uns ont insisté, par lettre collective et signée, pour rester une semaine encore, jusqu'au 15 juillet. Quelques-autres ont déclaré, par lettre aussi, que *l'intérêt bien entendu du théâtre*, invoqué par les partisans du 15, ne devait pas se contenter d'une semaine de prolongation, mais pousser jusqu'à la limite extrême de la saison de Londres, c'est-à-dire au 31 juillet, — puisqu'aussi bien le loyer de la salle sera forcément payé jusqu'à cette date et qu'au cours de notre succès actuel on renoncerait, en partant, à un gain presque assuré de 100,000 francs. Et d'autre part, ajoutent-ils,

que pouvons-nous encore espérer faire à Paris dans les circonstances actuelles?

M. Coquelin persiste dans sa résolution de nous quitter le 9, et Mlle Favart, qui veut au contraire à présent pousser jusqu'au 31, exige un congé de cinq jours pour aller en France, à partir de dimanche. L'affaire me paraît impossible désormais avec toutes ces entraves, et le temps manque pour y obvier utilement. D'ailleurs la situation de la Comédie est déjà sauvée. Je me vois donc forcé de m'armer des pouvoirs qui m'ont été régulièrement délégués et de prendre le parti suivant, que je porte à la connaissance de tous :

Samedi soir 8 juillet, au retour de l'honorable banquet que nous offre la *Litterary Guilde* au Cristal-Palace, on jouera : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, et *On ne badine pas avec l'amour*. Et l'affiche d'aujourd'hui 6 juillet porte ces mots :

Dimanche 9 juillet : CLOTURE.

Un nouvel avis relatif au paiement hebdomadaire, puis au départ de tout notre personnel, sera affiché le 7 au théâtre.

Le Sociétaire, délégué pour la direction de la Comédie-Française à Londres.

E. GOT.

Vendredi 7 juillet. — *Un Cas de conscience*; *Mercadet le Faiseur.*

Recette : 6,000 francs.

Samedi 8 juillet. — Dernière soirée, Last Night. *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée; On ne badine pas avec l'amour.*

Recette : 6,080 fr. 60.

Dans la matinée, *complimentary banquet* au palais de Sydenham.

Dimanche 9 juillet. — Voici le speech, tel que je l'ai littéralement prononcé hier au palais de Cristal, en répondant à lord Dufferin :

Merci bien vite pour moi, Milord, qui me sens un peu accablé sous votre éloge.

Mais merci à vous tous, Messieurs, pour la Comédie-Française, dont mes camarades et moi, leur doyen à Londres, — et c'est à ce titre seul que je parle, — nous ne sommes que les fidèles délégués.

Merci à vous, représentants illustres de la sage aristocratie anglaise, toujours antique et toujours nouvelle !

A vous, Messieurs, son industrie, sa science, ses arts et sa pensée vivante !

A vous, écrivains bienveillants et doctes de la presse libre !

A vous aussi, nos rivaux courtois du théâtre anglais, dont notre ignorance s'accuse de ne pas assez comprendre la langue pour se permettre de vous juger, mais à qui nous savons du moins rendre pleine justice pour ce qui est de la recherche de la vérité, des détails ingénieux ; en un mot, du côté plastique de la scène.

Merci enfin aux absents même, aux amis inconnus, et surtout aux dames du monde de Londres, qui se sont montrées si finement sympathiques à notre théâtre, et à qui nous vous prions de reporter nos sincères hommages, — de même que nous nous chargeons avec joie de transmettre les vôtres à nos dames-artistes que l'on a si bien appelées tout à l'heure : nos sœurs en art.

Merci à tous ! merci !

Et croyez-le, Messieurs, quoique pleins d'une juste fierté devant l'éclat de l'accueil presque inespéré que veut bien nous faire à Londres le monde des arts et de la littérature, nous ne nous méprenons pas vaniteusement sur la portée réelle de cette manifestation généreuse.

Non ! vos éloges et vos bravos, nous le sentons bien tous, passent au-dessus de nos têtes, et doivent à l'heure qu'il est éclairer d'un sourire recon-

naissant la face pâle et douloureuse encore de notre chère patrie.

Vous avez compris, Messieurs, avec une délicatesse exquise et presque fraternelle, que, ce qui irait sans doute au cœur de la France, — cette mère ! — ce serait une bienvenue intelligente donnée chez vous, fût-ce aux plus humbles des enfants de son intelligence, et que, derrière ses blessures matérielles et récentes, l'orgueil de son passé littéraire et de son génie immortel, — comme les vôtres, — reste toujours debout.

Permettez-moi donc, Messieurs, de porter à mon tour un triple toast :

Au nom de la Comédie-Française : au monde des arts et de la littérature, à Londres !

Au nom de l'art : à la fraternité divine des intelligences humaines !

Au nom d'un comédien et d'un poète : à un poète et à un comédien : au nom de Molière ; — à Shakespeare !

Lundi 10 juillet. — Retour définitif à Paris le lundi 10, à huit heures du matin.

LA

COMÉDIE FRANÇAISE

A LONDRES

VOYAGE DE 1879

JOURNAL DE M. F. SARCEY

VOYAGE DE 1879

JOURNAL DE M. F. SARCEY

I

Londres, le 9 juin 1879.

Ce n'était pas une petite affaire de transporter tout entière la Comédie-Française à Londres. Les difficultés matérielles étaient considérables ; car il fallait envoyer là-bas un certain nombre de décors brossés exprès à la taille du théâtre, d'effroyables quantités de costumes et des montagnes d'accessoires. Il fallait emmener, avec la troupe même, des femmes de chambre, des habilleuses, des coiffeurs, un souffleur, un avertisseur, l'archiviste,

tout un personnel dont la Comédie-Française ne saurait se passer. Mais avec beaucoup d'argent, et l'on n'en manquait pas, on vient à bout de ces obstacles.

Il en était d'autres plus inquiétants, et qui ont fait passer plus d'une mauvaise nuit à M. Perrin. On s'en allait à Londres chercher un grand peut-être. Il n'y avait pas de doute que l'on y serait courtoisement accueilli. Mais le succès pouvait n'être pas proportionné à l'effort ; et quel ennui si l'empressement du vrai public, du public payant, n'était que de deux ou trois jours ; si ceux que l'on appelait jadis les comédiens du roi, qui s'honorent aujourd'hui de former la maison de Molière, se voyaient réduits à débiter la prose du maître devant des banquettes ! Plus d'un sentait ces craintes, tandis que le chemin de fer nous emportait vers Charing-Cross.

Elles ont été dissipées dès le premier soir. Cette première soirée a été assurément une des plus belles et des plus imposantes qu'il m'ait été donné de voir. Le cœur me battait bien fort, comme s'il se fût agi de moi-même,

quand la toile s'est levée, et que nous avons aperçu, rangés dans un ordre savant, tous les artistes de la Comédie-Française, chacun dans le costume de quelqu'un de ses rôles. De longs applaudissements se sont élevés de toutes les parties de la salle, et il m'a semblé, rien qu'à voir l'unanimité et la chaleur de ces bravos, qu'il y avait là mieux qu'une marque de courtoisie internationale ; que cet accueil était l'expression d'une sympathie vraie, et qui se soutiendrait.

M. Perrin avait prié M. Jean Aicard de lui écrire pour la circonstance quelques vers de compliment et de bienvenue. Le jeune poète, qui est homme de théâtre, avait eu l'idée de placer ces compliments dans la bouche de Molière les adressant à Shakespeare. L'idée avait aussitôt pris une forme sensible et dramatique. Les deux bustes occupaient les deux côtés du théâtre ; Got, au milieu, se tournait d'abord vers Shakespeare, puis vers Molière, et enfin, couvert de ces deux grands noms, s'avançait vers le public.

L'ordonnance de la pièce de vers de M. Ai-

card est, comme on voit, ingénieuse et saisissante.

C'est tout ce qu'il fallait en cette occasion. Got l'a dite d'un ton grave et pénétré ; moins en comédien qui veut faire un sort à des hémistiches éclatants, qu'en homme qui aime Molière, sa patrie et l'art ; et qui, chargé de présenter à une nation étrangère, les chefs-d'œuvre de son pays, le fait avec modestie et fierté tout ensemble. Coquelin aurait sans doute planté sur quelques-uns de ces vers un panache plus étincelant.

Got nous a plus profondément remués, touchés que n'eût fait Coquelin. Je vous assure que la scène avait tout à fait grand air, et qu'il n'est pas un de nous qui n'ait, à ce moment, senti les larmes monter à ses yeux.

Il était bien difficile de ne pas débuter devant le public anglais par un des chefs-d'œuvre de Molière : on pouvait également choisir le *Misanthrope* ou le *Tartufe*. On s'était arrêté au premier. Vous n'ignorez pas ce qu'en pensait Got. Vous avez lu à ce sujet les curieuses réflexions de l'excellent

artiste dans son carnet de voyage, et comment il y a huit ans, le *Misanthrope* n'avait trouvé à Londres que des admirateurs de commande et par conséquent un peu froids.

Il était à craindre que le *Misanthrope*, n'ennuyât quelque peu son monde. Dame! entre nous, le *Misanthrope*, même à Paris, n'est pas toujours régalant; on l'écoute avec respect, mais sans transport. Que devait-ce donc être devant un public qui évidemment, quelque intelligence et quelque instruction qu'on lui suppose, ne saurait être aussi familier que nous, et avec la cour du grand roi, et avec les finesses de notre langue? Eh bien! c'est un fait inouï, invraisemblable, que je constate sans l'expliquer, l'effet du *Misanthrope* a été prodigieux.

Et ne croyez pas que ce fussent des applaudissements prémédités; que tout ce monde se fût entendu pour cacher son ignorance et son ennui sous des bravos de complaisance. Non pas; on riait aux bons endroits; on les soulignait par ces petits murmures de satis-

faction qui courent de l'orchestre aux loges, et qui ne peuvent avoir été concertés d'avance.

Tenez ! un exemple bien probant. C'était au second acte, à la scène des portraits ; l'auditoire qui jusque-là avait été très chaud, s'était tout à coup montré rétif. Que voulez-vous ? le public anglais, non plus que la presse anglaise, n'a de goût pour le talent de Mlle Croizette. Je ne puis comprendre pourquoi. Mais c'est un fait incontestable. Elle était pourtant admirable de beauté et de grâce, dans un costume du plus pur Louis XIV, que M. Perrin avait pris la peine de dessiner lui-même, et vous savez s'il s'entend à ces sortes de choses ! Elle a joué de son mieux, et comme elle joue rarement à Paris ; moi, qui ai plus d'une fois vertement critiqué ses défauts, je la trouvais tout à fait supérieure à elle-même. Avec tout cela, elle ne plaisait point.

Non, elle n'a pas plu. Le lendemain, elle a fait la duchesse de Septmonts dans l'*Étrangère* ; elle y a porté cette grâce de séduction fascinatrice que vous lui connaissez, et elle

n'a pas fasciné. On l'a bien applaudie après sa grande explosion du quatrième acte ; mais ce n'était pas cela. Le cœur n'y était pas. Hier, elle a joué les *Caprices de Marianne*, et elle les a joués à ravir. Pas un effet ! Je rageais dans mon cœur, parce que cela n'est pas juste, et puis cela m'est inexplicable. Je me casse la tête à chercher le pourquoi.

— Mais enfin qu'avez-vous contre Mlle Croizette ? demandai-je à un de mes confrères d'Outre-Manche, qui avait été, comme tous ses collègues, assez froid pour elle.

— Elle ne nous plaît pas.

— Mais pourquoi ?

— Elle ne nous plaît pas.

Pour moi, la raison que j'imagine c'est que les Anglais ne peuvent pas avoir à la fois deux idoles, et qu'ils sont tout entiers à Mlle Sarah-Bernhardt.

Oh ! celle-là... Rien ne peut donner une idée de l'engouement qu'elle excite. C'est de la folie. Lorsqu'elle va paraître, c'est un frémissement dans tout l'auditoire ; elle arrive, et un *Ah !* d'admiration et de joie s'échappe

de toutes les poitrines ; on écoute avec une extraordinaire attention, le corps penché en avant, la lorgnette vissée aux yeux ; on n'en veut pas perdre une note ; on éclate en applaudissements furieux quand elle a fini. Partout où vous allez, c'est d'elle que l'on parle ; c'est sur elle que l'on demande des renseignements :

— Ah ! vous connaissez Mlle Sarah-Bernhardt !...

Et l'on vous regarde avec envie. On s'inquiète des moindres particularités de sa vie ; où elle habite, comment elle mange et ce qu'elle boit. Ses photographies s'enlèvent.

Un petit fait en dira plus que tout le reste sur cette incroyable vogue.

Je me trouvais au spectacle à côté d'un Anglais qui, m'entendant causer avec mon autre voisin, jugea que j'avais quelque connaissance du Théâtre-Français. Il se tourna vers moi, et m'interpellant...

A ce propos, qui diable nous a donc fourré dans la tête à nous autres Français que les Anglais étaient cérémonieux et raides, qu'ils

ne vous répondaient jamais, si on ne leur avait été présenté dans les formes. C'est de la farce. Je ne trouve que des gens ouverts et serviables. Il faut croire que ces manières composées n'appartiennent qu'à la haute aristocratie. Ce qu'il y a de certain, c'est que mon voisin, sans présentation aucune, m'a dit avec un fort accent britannique :

— J'ai loué ces deux fauteuils pour la saison, de quatre jours en quatre jours. J'ai ici la liste des pièces affichées pour les représentations auxquelles je puis assister. Seriez-vous assez bon pour me dire celles où joue Mlle Sarah-Bernhardt ?

— Veuillez me lire votre liste.

Il commença à égrener le chapelet, et à chaque fois que je lui disais : — non, ce n'est pas Mlle Sarah-Bernhardt ! — il prenait un air si contrit, si désolé, que je ne pouvais m'empêcher de rire. Bref, parmi les soirs qui lui étaient attribués, il ne s'en trouvait qu'un — un seul ! — où jouait la Patti de la Comédie-Française. Il se tourna vers sa femme et lui dit en anglais :

— Nous ne la verrons qu'une fois !

La dame me jeta un regard navré, et me dit dans ma langue :

— Ah ! monsieur, nous n'avons pas de chance !

Leur consternation était si réelle que j'en eus pitié :

— Consolez-vous, leur dis-je. Je vois figurer sur votre liste les *Fourchambault*. Or je sais de source certaine, que, pour des raisons d'administration intérieure, on ne jouera pas les *Fourchambault*. Il est probable qu'on donnera à la place *Ruy-Blas*, où Mlle Sarah-Bernhardt joue un de ses plus beaux rôles.

La figure de la dame s'éclaircit. Elle me contempla, comme si j'eusse été la colombe de l'arche, rapportant entre son bec un rameau vert.

On dit que les grandes passions sont aveugles. Le proverbe est vrai de celle-là. Mlle Sarah-Bernhardt — nous pouvons le dire sans lui faire tort, car elle est coutumière de ces défaillances aux premières représentations et personne chez nous n'y prend garde, car on sait qu'elles

ne tirent pas à conséquence pour la suite — Mlle Sarah-Bernhardt a manqué ses deux premières soirées, ou, si ce terme semble trop fort, elle n'y a pas donné sa mesure. Elle était agitée, nerveuse, peu maîtresse d'elle-même.

Il y a là un phénomène psychologique qui est curieux à observer.

Mlle Sarah-Bernhardt, quelque confiance qu'elle ait en son talent qui est de premier ordre, est cependant assez intelligente et assez fine pour s'inquiéter du bruit fait autour de son nom. Comment se tenir à la hauteur de cette réputation qui s'envole avec des allures de soupe au lait? Comment remplir l'attente d'un public fouetté de surexcitations, dont quelques-unes sont un peu factices. Elle sent vivement la responsabilité dont se trouve chargée sa jeune et charmante tête.

Le premier soir elle jouait, en guise d'intermède, le second acte de *Phèdre*. C'est elle qui avait exigé cette intercalation au programme. Il paraît qu'au moment d'entrer en scène, elle fut prise d'une de ces peurs bleues qui paralysent quelquefois les artistes.

Elle tomba à la renverse, à demi pâmée ; et ses camarades passèrent dix minutes à rappeler, par d'énergiques frictions, la chaleur aux extrémités qui s'étaient subitement refroidies. On la porta en scène plutôt qu'elle n'y entra. Elle attaqua, comme il est naturel dans les moments d'émotion forte, la première note trop haut ; une fois cette tonique admise, c'est une sensation que les artistes connaissent bien, il fallut la garder comme base du morceau tout entier. La voix dut partir de là et s'élever, à mesure que les sentiments qu'elle avait à exprimer croissaient en force et en pathétique ; l'artiste fut réduite à crier ; elle précipita son débit, elle était perdue.

Vous croyez peut-être qu'il y a eu chez les Anglais ce sentiment de malaise que nous eussions tous éprouvé à Paris. Ah bien ! oui ; ils étaient enchantés, ils l'ont applaudie avec frénésie, ils l'ont rappelée, et quand elle est reparue, pâle, à demi morte, appuyée au bras de Mounet-Sully, sans qui elle serait tombée, ils l'ont acclamée furieusement.

Et le lendemain elle était encore souffrante ;

chagrine contre tout le monde et contre elle-même ; elle a joué son rôle de miss Clarkson, dans l'*Étrangère,* d'une façon qui n'a pu donner aux Anglais qu'une idée approximative de ce qu'elle est réellement dans ce personnage. Elle a notamment hésité dans son grand récit du troisième acte. Ah bien ! elle aurait pu y barboter tout à son aise ! elle a affaire à des yeux prévenus. Qu'il s'échappe de sa bouche des grenouilles ou des perles, ses admirateurs quand même se pâment par avance.

Et, chose plus singulière, je retrouve les journalistes eux-mêmes donnant bride abattue dans cet enthousiasme. Je lis avec curiosité leurs articles sur la Comédie-Française. Savez-vous qu'ils sont très bien faits, ces articles, pleins de sens, de goût et de bonne humeur ! Encore un préjugé à rayer de nos papiers. Nous nous étions laissé dire, et ma foi, nous le croyions sincèrement, qu'il n'y avait plus de critique théâtrale en Angleterre, qu'elle s'était réduite à la réclame, obligeante ou payée.

Je ne sais pas où ceux qui nous parlent de Londres vont chercher tout ce qu'ils disent. Voilà quatre jours que je lis sur la Comédie-Française, dans les journaux de Londres, de longs articles dont nos feuilles françaises se feraient honneur. Il est évident qu'ils ont de parti pris appuyé sur la corde de l'éloge. Mais c'est affaire de politesse, et nous ne pouvons que leur en être reconnaissants.

Il n'y a qu'un point où ils me semblent avoir passé la mesure, et c'est là que je reconnais bien la passion nationale. C'est précisément lorsqu'il s'est agi de Mlle Sarah-Bernhardt. Nous autres français, tout en la comblant de louanges, nous aurions dérobé, dans quelque coin de phrase, notre pensée vraie, pour les parisiens parisiennant, qui l'y eussent flairée, en clignant de l'œil. Rien de pareil chez nos confrères, à moins que je n'aie été trompé par ma connaissance imparfaite de la langue anglaise. Ils poussent dans le panégyrique à outrance avec une raideur toute britannique. Les éloges ne leur coûtent rien :

Je t'en avais comblé; je t'en veux accabler.

L'un égorge Mlle Rachel aux pieds de l'idole du jour; l'autre déclare que non seulement Mlle Sarah-Bernhardt est la première de toutes les artistes de ce temps, mais même de tous les temps. Ils ouvrent toutes les cataractes de l'admiration pour verser sur cette frêle et nerveuse créature un déluge d'épithètes laudatives. Mais le déluge pourra-t-il durer quarante jours et quarante nuits? Que diront-ils, quand elle sera vraiment bonne? Car, je les en avertis, elle sera bonne et très bonne. Elle méritera tous les adjectifs qui lui ont été décernés, et eux, ils n'en pourront plus trouver de nouveaux... Ils ont épuisé leur stock.

Mais c'est chez eux, de la passion; et la passion raisonne-t-elle? Ils redeviennent clairvoyants quand elle se tait, et j'étais en train justement d'en donner un exemple, quand je me suis laissé entraîner, par le plaisir de causer avec vous à bâtons rompus dans cette longue digression.

Je vous disais donc que la scène des portraits (2e acte du *Misanthrope*) laissait le public froid.

Voilà que c'est au tour d'Éliante à prendre la parole, et vous vous rappelez la spirituelle tirade que Molière lui met dans la bouche :

L'amour pour l'ordinaire est peu fait à ces lois, etc.

Mme Broisat faisait Éliante; Mme Broisat, qui est une aimable comédienne, n'a pas une de ces réputations qui aient encore franchi le détroit. Son nom était inconnu de ce public. Le morceau qu'elle avait à dire ne comporte ni grands éclats de voix, ni expression de sentiments passionnés; il est de diction pure. Mais elle l'a débité d'une voix très harmonieuse, avec des inflexions très fines et très spirituelles. A Paris, elle eût été récompensée par quelques applaudissements. Je n'aurais pas cru que ce mérite pût être aussi vivement senti par des étrangers. Le public (et il n'y a pas ici de claque pour donner le branle) est parti comme un seul homme; il a éclaté en bravos.

C'est vraiment un public d'élite; un petit nombre de Français, à qui ces représentations rendent Paris perdu et la patrie absente; le reste se compose d'Anglais, qui sont évidem-

ment lettrés. Tous ceux avec qui il m'a été donné de causer parlent fort correctement notre langue. Quelques-uns suivent sur la brochure, mais ce n'est qu'une infime minorité. Tous écoutent, les yeux fixés sur la scène, et saisissent non pas seulement le gros du sens, mais les nuances les plus délicates.

Ils sentent et jugent par eux-mêmes. L'un d'eux me disait, en sortant de l'*Étrangère*, de Dumas fils :

— C'est une pièce bien estimée chez vous, l'*Étrangère*?

— Mais... oui...

Quand on n'est pas entre parisiens, il faut bien soutenir un peu son drapeau. Il y a des choses qu'on aime autant ne pas dire.

— Ah ! reprit mon interlocuteur d'un air d'étonnement. Et c'est une des meilleures œuvres de M. Dumas ?

— Une des meilleures, non. Vous en verrez d'autres du même auteur, le *Fils naturel* et le *Demi-Monde*, qui sont très supérieures. L'*Étrangère* a eu du succès ; mais elle n'est pas classée parmi les chefs-d'œuvre de Dumas.

— Ah ! tant mieux ! dit-il, tant mieux ! C'est qu'il m'a semblé qu'elle n'avait pas le sens commun.

Eh ! eh ! pas déjà si mal jugé pour un Anglais ! Il est certain qu'en son ensemble la pièce n'a plu qu'à demi. Après Mlle Sarah-Bernhardt, c'est Coquelin qui a eu les honneurs de la soirée.

Les Anglais connaissaient mal Coquelin ; je le vois monter tous les jours dans leur estime. Le fait est qu'il a été étourdissant le premier soir dans le Mascarille des *Précieuses ridicules ;* que le lendemain il a joué le duc de Septmonts avec une netteté, une précision, une autorité vraiment extraordinaires, et que le surlendemain il a rendu avec beaucoup de gaieté et de finesse l'Aristide Fressart du *Fils naturel.* C'est lui qui, jusqu'à présent, m'a paru le mieux soutenir le grand renom de la Comédie-Française. Il est vrai que le hasard lui avait, dans cette entrée en campagne, distribué trois grands rôles, très différents d'allures et de ton, et qui sont parmi ses plus beaux.

Delaunay ne m'a pas paru être apprécié par les Anglais à sa juste valeur. C'est une remarque que je puis faire, sans blesser son amour-propre ; car je crois qu'ils se trompent et qu'ils reviendront sur cette première impression. Ils ne l'ont pas trop goûté dans le *Misanthrope*. J'avoue que ce n'est pas précisément Alceste que nous représente Delaunay ; mais nos confrères d'outre-Manche ne me semblent pas avoir assez insisté sur le mérite de cette admirable diction, de ce chant si harmonieusement distribué, qui suit la phrase poétique, qui en accentue les reliefs, qui ne laisse aucune intention dans l'ombre, qui charme l'oreille en même temps qu'il satisfait pleinement l'esprit. Et ce jeu toujours si large et si sûr ! on ne pourrait lui reprocher que d'être un peu lent et magistral. Mais ce n'est pas un défaut à Londres, où tout couplet dit trop vite est perdu pour un assez grand nombre d'auditeurs.

Les Anglais ont le culte du souvenir. Lorsqu'un artiste a été une fois adopté par eux, ils lui restent fidèles. Ils sont reconnaissants

du plaisir qu'il leur a donné autrefois. Il y a eu une nuance de sympathie très sensible dans la façon dont ils ont accueilli les comédiens avec qui ils avaient déjà fait connaissance il y a quelques années. Ainsi Got et Febvre ont été particulièrement applaudis. Febvre a déjà joué Clarkson dans l'*Étrangère* et Sternay dans le *Fils naturel*.

Il a, selon son habitude, parlé trop vite dans le premier de ces deux rôles ; ce qui est un tort partout, mais un tort plus sensible en pays étranger. Il s'est tenu davantage dans Sternay, soit que le personnage lui commandât plus de réserve, soit qu'on lui eût adressé quelques observations dont il a heureusement tenu compte. Son succès a été très vif dans ce rôle ingrat.

Mais c'est surtout Mlle Favart que les Anglais ont mis une certaine coquetterie à bien recevoir. Chez nous, le prestige de Mlle Favart s'est quelque peu amoindri. Elle n'a pas opéré, sans tiraillements, cette évolution qui l'a portée des rôles de grande jeune première à ceux de mère. Pour nos voisins, elle est res-

tée ce qu'elle était, quand ils l'ont vue dans tout l'éclat de sa beauté et de son talent tenir les premiers emplois du répertoire. Son arrivée a été marquée par plusieurs salves d'applaudissements, et tout le temps qu'elle est demeurée en scène, elle a été entourée d'une sympathie très visible.

Elle a fort bien joué la mère dans le *Fils naturel;* moins bonne, à mon avis, dans Mme Desaubiers de *La joie fait peur*. Mais le public ne semble avoir fait aucune distinction.

Deux hommes sont encore demeurés dans l'ombre, et tous deux de premier ordre. Je parle de Mounet-Sully et de Worms.

Il faut dire à la décharge de Mounet-Sully qu'il n'a paru encore que dans une scène de *Phèdre*, où c'est Phèdre qui accapare toute l'attention; et dans le rôle de Gérard de l'*Étrangère*. Il est un peu niais, ce Gérard, avec ses allures de Joseph.

Quelle drôle de pièce que cette *Étrangère!* tous chastes là-dedans, les uns par vertu, les autres par impuissance! Le duc, un blasé, un épuisé que sa femme a chassé honteusement

de sa chambre la première nuit de ses noces. L'amoureux Gérard, un fanatique de platonisme, qui laisse son manteau aux mains de la duchesse, laquelle est mariée sans l'être; Guy des Haltes, un ami, qui adore la duchesse et ne lui demande jamais rien; il brûle pour le mauvais motif sans oser lever les yeux sur ce motif-là; miss Clarkson, la vierge du mal, mais une vierge qui a traversé des lianes inextricables d'aventures sans y avoir déchiré sa robe d'innocence; Clarkson, qui a épousé sa femme, a divorcé avec elle, puis est revenu à titre de soupirant et n'a jamais usé des droits d'époux ni d'amant. Il y a tel roman de Daudet où l'on ne voit que des déclassés, des *ratés*, comme il les appelle. C'est la même chose ici, sauf que c'est tout le contraire. C'est un hymne à l'impuissance que l'*Étrangère*.

Mounet-Sully joue le rôle en beau ténébreux et n'y saurait faire grand effet : il se révèlera quelque soir sous un jour plus favorable. Quant à Worms, son jeu nerveux et sombre a été goûté, mais moins vivement que je n'eusse souhaité. C'est lui qui a su, grâce à sa voix

mâle et pénétrante, donner à cette pièce un peu âpre du *Fils naturel* un accent plus ému, plus tendre. Il a un pathétique sobre et rentré, qui ne frappe peut-être pas les yeux du premier coup, mais d'un effet puissant.

Mlle Samary, qui n'a joué encore qu'un bout de rôle dans les *Précieuses ridicules*, a enchanté le public par sa petite frimousse éveillée et maligne, sa voix mordante et spirituelle et ses airs effarés.

On jouera l'*Étincelle* un de ces jours, et c'est là qu'elle aura son véritable succès.

Des quatre représentations qui ont été données jusqu'à cette heure, c'est celle où l'on a joué le *Fils naturel* qui a le plus pleinement réussi.

Le vieux répertoire effraie un peu les Anglais. Mettons-nous à leur place. Une dame de beaucoup d'esprit disait à l'un de ces messieurs :

— Il y a beaucoup, mais beaucoup de Molière sur votre programme : c'est une trahison.

Et comme le comédien s'excusait, alléguant

le grand nom de Molière et la nécessité pour ses fils de publier sa gloire à l'étranger :

— Sans doute, sans doute, reprit-elle ; mais il en est de votre Molière comme de notre Shakespeare. Nous l'aimons et le respectons infiniment ; nous préférons des pièces plus modernes.

C'est au fond l'avis de beaucoup de Français qui n'en disent rien.

Le *Fils naturel* a tenu l'auditoire en haleine de l'un à l'autre bout. Je puis même affirmer à M. Alexandre Dumas, que jamais à Paris, si ce n'est peut-être à la première représentation au Gymnase et à la reprise au Théâtre-Français, sa comédie n'a été mieux appréciée, par un public plus connaisseur et plus délicat. La scène où Aristide Fressart, commentant un article du Code, cherche à qui des deux pères, qui se disputent le droit de le reconnaître, le fils a intérêt d'appartenir, cette scène a obtenu un succès merveilleux. Toutes les répliques portaient, et le dernier mot : *Adjugé l'enfant à M. le marquis*, a soulevé un universel éclat de rire. Il est vrai qu'elle a été

jouée avec une verve incomparable par Coquelin, Febvre et Thiron. Tiens! j'avais oublié Thiron dans ce dénombrement homérique. Il a pourtant fait un vif plaisir dans l'*Étrangère* et mérité tous les éloges de la presse anglaise par la façon dont il a joué le rôle de ce bourgeois infatué de la noblesse, qui a troqué pour sa fille le bonheur contre un titre de duchesse. La tirade où il exprime à genoux son repentir de sa sottise a été applaudie à tout rompre.

Savez-vous le morceau qui, dans le *Fils naturel*, a été le plus vigoureusement applaudi? C'est celui où le notaire Aristide Fressart expose que pour lui le bonheur de la vie consiste à prendre jeune une femme jeune et saine qui vous donne beaucoup d'enfants; on les élève, on les voit croître, on les marie, on a des petits-enfants... Il s'est produit là un phénomène, dont je n'ai encore vu que cet exemple à Londres. Le public n'a pas laissé achever le couplet, et dans son empressement à applaudir des idées qui lui étaient chères, il a coupé la parole au comédien, par de longs et unanimes applaudissements.

Mme Madeleine Brohan, qui n'a que quelques mots à dire, comme on sait, dans cette pièce, a été également accueillie avec une rare bienveillance. Les journaux sont pour elle d'une indulgence extrême. A l'instant même où j'écris, on m'apporte le *Times*. J'y lis un article vraiment remarquable sur la représentation d'hier qui se composait des *Caprices de Marianne* et de *La Joie fait peur*. Le critique anonyme rappelle avec complaisance que Mme Madeleine Brohan qui avait dû être réduite par le progrès de l'âge à jouer la mère Hermia, avait paru sous les traits charmants de la femme du podestat; qu'elle avait été Marianne, l'amoureuse! Le journaliste prend un plaisir évident à ces souvenirs, et il termine son appréciation par un mot que l'on pourrait traduire ainsi dans l'argot du boulevard : « Si Mlle Croizette a idée de piger avec elle, elle peut se fouiller! » Pauvre Croizette! et elle a été charmante; car, il n'y a pas à dire, elle a été charmante, et le peu de sympathie qu'on lui témoigne me déconcerte.

De toutes les pièces données jusqu'à cette

heure, ce sont les *Caprices de Marianne* qui ont le moins réussi, qui ont été le moins compris. Il fallait s'y attendre. Les *Caprices de Marianne* ne sont pas déjà si aisés à suivre, même par des Français très au courant de cette fantaisie particulière qu'affectait Alfred de Musset, et qui avait quelque chose de raffiné et de morbide. Jugez un peu de ce que peuvent y entendre des Anglais, qui ne sont familiers qu'avec la grande langue classique.

Avouons ingénument que les *Caprices de Marianne* commencent à se démoder même rue de Richelieu, et que, des pièces de Musset demeurées encore au répertoire, c'est celle qui disparaîtra la première. Je crois bien, pour ma part, qu'il ne restera que le *Caprice, Il ne faut jurer de rien,* et le *Chandelier,* que l'on ne peut songer à jouer en Angleterre. La pièce est trop leste pour leur tempérament.

Ce n'est pas qu'ils se soient montrés plus prudes que de raison.

Les sociétaires avaient agité la question si dans Molière on ne retrancherait pas quelques mots bien scabreux ou quelques-unes des bou-

tades de Dumas fils. Les comédiens ne se sont pas reconnu, et avec raison, à mon avis, le droit d'altérer les textes à leur fantaisie, et de les adapter au goût de leurs auditeurs.

Ils ont pris le taureau par les cornes et ils ont bien fait. Le public anglais que l'on dit si bégueule (mon Dieu ! que nous avons la tête farcie de préjugés !) n'a pas bronché aux mots crus de notre vieux comique. Il a même applaudi les tirades du sceptique docteur Rémonin sur les vibrions. Il est vrai qu'elles ont été dites avec beaucoup de bonhomie et de force par Garraud, qui s'est surpassé lui-même ce jour-là.

Je commence à penser que lord Chamberlain, en interdisant un si grand nombre de nos pièces, va au delà de ce qu'exigent les mœurs et les convenances sociales de son pays et de son temps. Je suis convaincu que l'on écoutera paisiblement le *Demi-Monde*, et que personne n'en sortira scandalisé.

La *Joie fait peur* a remporté là, comme à Paris, un succès de larmes. Mlle Reichemberg s'y est montrée ingénue aimable, et Delaunay

était si jeune, si jeune, que je ne l'ai reconnu qu'à la voix. Mme Broisat a dit à merveille l'inutile couplet de Mathilde. Il ne faudrait qu'un coup d'épaule donné par les journaux à cette aimable actrice pour qu'elle passât *étoile* en ce pays. Elle va aux Anglais, cela est visible.

II

Londres, le 16 juin.

Je lisais l'autre jour une lettre que Dumas venait d'écrire à l'un de ses amis, qui lui avait rendu compte des divers succès de ses pièces à Londres. Dumas lui disait qu'il avait été ravi que son répertoire subît cette nouvelle épreuve. Le jugement des Anglais était pour lui comme un avant-goût de celui que porterait la postérité. La distance des lieux faisant le même effet que l'éloignement des temps, un peuple étranger qui écoute nos œuvres ne les examine plus des mêmes yeux que nous; il est plus

impartial, n'ayant pas l'esprit prévenu par nos petites querelles d'école, ne s'attachant qu'aux grandes lignes, à celles qui sont capables de frapper tous les yeux. Qui sait? écrivait-il gaiement pour terminer, peut-être quelqu'une de mes pièces aura-t-elle, comme le vin de Bordeaux, gagné à ce voyage, et reviendra-t-elle mieux appréciée des connaisseurs.

Il ne faudrait pas que Dumas crût trop à l'infaillibilité de cette théorie; car de toutes ses œuvres, celle que nous aimons le mieux, qui nous paraît la plus solidement construite la plus riche en observations morales, le *Demi-Monde* n'a réussi qu'à moitié. Le *Demi-Monde* a été écouté froidement; le silence était glacial. Au théâtre de la Gaîté, les Français sont massés aux galeries d'en haut, où les places ont été exprès maintenues à bon marché. Ils ont tâché à deux ou trois reprises d'enlever l'enthousiasme; la salle a résisté.

Les uns me disent que les Anglais ont cru devoir aux convenances de n'accueillir qu'avec réserve une pièce qui a longtemps passé chez eux pour immorale. On sait en effet que la

censure l'avait proscrite, et qu'il n'a pas fallu moins que la haute intervention du prince de Galles pour faire lever l'interdit qui pesait sur elle. D'autres prétendent qu'avant d'admirer sincèrement une grande œuvre il est besoin de se familiariser avec elle, et que le *Demi-Monde* leur est encore trop nouveau.

Il peut se faire qu'il y ait une part de vérité dans chacune de ces deux explications. Je croirais plutôt que ce sont les longues conversations des premiers actes qui les ont rebutés. Je vois que le grand reproche qu'ils adressent à notre théâtre, c'est de manquer d'action. Ils aiment sur la scène le mouvement des faits qui, se choquant les uns contre les autres, amènent des répliques courtes et vives. Nos dissertations morales, nos grands récits ne les amusent point. Ils les admettent encore dans l'ancien répertoire, dans le *Misanthrope* par exemple, où ils ont applaudi les tirades de Molière ; c'est apparemment qu'en apprenant le français ils ont lu nos classiques et en savent déjà des morceaux par cœur, comme nous, en notre enfance, nous

avons étudié l'anglais dans l'*École du scandale* de Sheridan. Mais ils voudraient que les pièces modernes eussent plus d'animation et de vie.

Quelle que soit leur intelligence de la langue française, ils ne saisissent qu'avec peine ces traits brillants dont le dialogue de Dumas pétille. Ils ont quelque difficulté à suivre ces grands morceaux où abondent les détails purement parisiens. Et puis, il faut bien croire que dans ce public, à mesure que les représentations se multiplient, il se trouve un plus grand nombre de gens sachant mal le français ou même ne le sachant pas du tout qui viennent, attirés par le bruit du succès, pour se conformer à la mode, par ton et par genre, comme nous disons ici.

Les Anglais l'avouent eux-mêmes, et leurs journaux satiriques se moquent spirituellement des poseurs qui déposent leurs vingt-cinq francs pour faire croire qu'ils ont du goût pour la littérature française. Il y avait à ce propos une caricature bien amusante dans le *Punch*. Deux Anglais causent ensemble :

— Et vous allez tous les jours à la Comédie-Française?

— Tous les jours.

— Vous savez-donc le français?

— Parfaitement.

Jusqu'à ce moment la légende est en anglais, mais aussitôt l'autre reprend, et en français cette fois :

— Il faut avouer, mon ami, que vous êtes une fière canaille, un drôle de la pire espèce, un fieffé menteur, etc.

— Very well, very well! répond en souriant l'Anglais, qui prétend connaître parfaitement la langue française.

Il se publie à Londres une revue hebdomadaire qui a pour titre : la *Vérité*. Elle est très répandue et tire à des chiffres que nous ignorons en France. Le journaliste qui est, dans cette revue, chargé de la partie théâtrale, a écrit sur la Comédie-Française un article très méchant, et, à mon avis, fort injuste, où il raille spirituellement la prétention de ses compatriotes à comprendre les pièces qu'on leur joue à la Gaîté. Il raconte

que, le soir où l'on représenta le *Marquis de Villemer*, il avait en face de lui le chancelier de l'Échiquier, qui tenait la brochure à la main. Cet homme d'État faisait honnêtement de son mieux pour suivre ce qu'on disait sur la scène; mais évidemment l'étude du budget n'était qu'un jeu pour lui en comparaison des difficultés sous lesquelles il peinait. Le journaliste nous montre encore un couple, qui, lorsqu'on rit dans l'auditoire, fait semblant de se chuchoter quelque réflexion à l'oreille, pour avoir une excuse de ne pas faire comme les autres. En quoi, ajoute-t-il, ces braves gens se donnaient une peine bien inutile. Car si l'on avait ri dans l'auditoire, c'est que Delaunay avait souri sur la scène, et que tous les Anglais, pour se donner l'air d'avoir compris, étaient partis de rire comme un seul homme. Je ne puis malheureusement, dans cette traduction, rendre le mordant et le comique du morceau.

Il faut donc croire les Anglais sur parole quand ils avouent eux-mêmes que beaucoup de choses leur échappent dans les pièces que

nous leur jouons. Il est à peu près certain que le *Demi-Monde* est une de celles où il a dû rester pour eux le plus de passages obscurs. La pièce n'est pas tombée; car il est impossible que rien tombe devant ce public qui est, de parti pris, courtois et bienveillant. Elle n'a pas été goûtée; cela est certain.

Et j'ai retrouvé le lendemain cette impression dans tous les journaux. Quelques-uns même l'ont accentuée d'une façon un peu vive, insistant sur les côtés qui sont choquants pour les mœurs anglaises. Presque tous se sont accordés à dire que ce n'était pas là une œuvre de premier ordre, et que c'était même une des moins bonnes qu'eût jamais écrites Dumas, et qu'il eût mieux valu ne pas forcer, pour si peu, les résistances de la censure.

Je donne ces jugements comme une curiosité, sans les approuver aucunement, ni même les comprendre. Mes lecteurs savent quelle admiration j'ai toujours témoignée pour le *Demi-Monde*, que je regarde comme une œuvre destinée à demeurer au répertoire, à côté, ou si l'on veut au-dessous

des ouvrages immortels de nos classiques.

Dans ce désastre, Mlle Croizette a remporté un succès personnel. C'est le premier depuis qu'elle joue. Dans mon dernier feuilleton, j'avais conté et non sans étonnement, la froideur de l'accueil fait à Mlle Croizette, tandis que l'on témoignait pour Mlle Sarah-Bernhardt un enthousiasme qui allait jusqu'à l'engouement. Il me semblait qu'il y avait excès des deux côtés. Vous savez que, pour mon compte, je n'aime qu'à demi le talent de Mlle Croizette; mais tant de froideur, et une froideur qui touchait presque à l'hostilité, cela me passait, et j'avais crié à l'injustice.

Le critique attaché au *Times* m'a fait l'honneur de me répondre sur ce point. Et, à ce propos, je ne saurais marquer trop vivement mon admiration pour cette presse anglaise! Tous les jours, dans les quatre ou cinq grands journaux de Londres, je trouve sur la représentation de la veille un article sérieux, détaillé, où les mérites et les défauts de la pièce, où les qualités des artistes et leurs défaillances sont scrupuleusement examinées. Il

est évident que ceux qui écrivent ces feuilletons sont de longue main au courant de notre littérature dramatique; qu'ils ont déjà vu les ouvrages représentés à Paris. Ils ont des façons de juger particulières, où je n'entre pas toujours. Mais nous appartenons à des races différentes, et il n'est pas étonnant que nous n'ayons pas, selon le mot de Musset, le crâne fait l'un comme l'autre. Mais qu'il y a de sens, d'esprit, de bonne humeur dans ces articles !

Le rédacteur du *Times* a donc cherché à m'expliquer pourquoi le public anglais avait fait grise mine à Mlle Croizette, et je donne le morceau tout entier parce qu'il m'a semblé très curieux et parce qu'il ouvre un jour, imprévu pour nous, sur le caractère anglais :

Nous croyons pouvoir fournir à M. Sarcey les explications qu'il demande.

Chez une actrice, à défaut de génie, car le génie est une force telle qu'il prime toute autre considération, chez une actrice, ce que le public cherche et voit surtout, c'est la femme. C'est à la femme qu'il veut s'intéresser. Aussi se laisse-t-il plus particulièrement séduire à ces qualités char-

mantes qui sont la grâce propre de la femme, *fragility*, *physical delicacy*, une taille svelte, une voix douce, tout ce qui évoque à l'esprit des images de pureté, de tendresse, de faiblesse même, de besoin de protection, tout ce qui, en un mot, distingue la femme de l'homme.

L'ampleur de Mlle Croizette, une certaine rudesse de la voix dans les notes basses, un je ne sais quel air d'indépendance, la certitude où elle semble être qu'elle peut toujours compter sur elle-même, tout est pour beaucoup dans la froideur témoignée à Mlle Croizette et dont s'étonne M. Sarcey.

Les caractères que nous avons marqués comme étant plus spécialement ceux de la femme se rencontrent au contraire chez Mme Broisat et Mlle Sarah-Bernhardt, et surtout, à un degré éminent, chez cette dernière. Chez Mlle Sarah-Bernhardt, ces dons s'unissent à une étrangeté d'allures, à une originalité de physionomie qui ajoutent aux grâces purement féminines un piquant tout particulier. Il y a dans la façon dont elle reçoit son amant, le bandit Hernani, une tendresse si caressante, si enlaçante (*clinging*), une joie si délicieuse à lui avouer son amour, un plaisir si visible à toucher son bras d'homme, à s'abriter sous ce bras comme entraînée par le sentiment physique de la protection qu'il lui assure; et, quand tout cela finit par s'exprimer en paroles,

c'est une musique merveilleuse, la musique de la voix la plus tendre, la plus douce, la plus mélodieuse que nous ayions jamais entendue sur la scène ; et nous nous expliquons alors aisément l'enthousiasme du public anglais pour cette actrice, à laquelle l'épithète de *conquérant* (winning) semble pouvoir justement s'appliquer.

En outre, tout ce que nous avons entendu dire d'elle, ses talents divers et ses qualités multiples, son enfance et sa jeunesse, son caractère et même ses excentricités, ont ajouté à l'effet produit par son jeu et l'ont rendue, comme elle l'est certainement, le centre de la curiosité et de l'intérêt que l'on porte à la Comédie-Française.

Dans le rôle de dona Sol, elle est tout ce que le rôle lui permet d'être, une femme étonnamment gracieuse, admirablement costumée, aux attitudes pittoresques, à la figure charmante, au regard amoureux, aux gestes pleins d'une grâce féminine, à la voix suave, et merveilleusement propre à donner la sensation de ce que le poète a voulu faire entendre...

Le journaliste poursuit encore quelque temps sur ce ton ; mais je m'arrête, car en voilà assez, je suppose, pour vous faire sentir à quel ton l'admiration pour Mlle Sarah-Bernhardt est montée. Mais ce qui m'a semblé

le plus curieux dans ce morceau de critique, c'est l'aveu fait par la critique : que les Anglais se sont formé de la femme au théâtre un idéal de sveltesse, de tendresse et de faiblesse, qui nous rappelle les figures de keepsake, et que toute personne qui s'en écarte risque de leur déplaire. Ils ne voient la femme que sous les traits d'une blonde vaporeuse, autour de laquelle voltige ce parfum de chasteté que leurs romanciers répandent uniformément sur toutes les jeunes filles qu'ils mettent en scène. Mlle Croizette n'a pas à jouer des rôles d'ingénue, et il faut bien qu'elle ait l'air et les allures des personnages qu'elle doit représenter. Célimène est une coquette fieffée, Mme d'Ange une courtisane, la Marianne de Musset une jolie femme de conduite équivoque et que ses caprices mèneront loin. La sveltesse, la faiblesse, la tendresse et toutes les qualités en *esse* n'ont rien à voir avec ces rôles.

Un Anglais de beaucoup d'esprit avec qui je causais de cette question — et si j'y insiste tant, vous pensez bien que ce n'est pas pour

éclairer ce très petit point de savoir si Mlle Croizette a plus ou moins de talent, c'est que ce sont là des traits de mœurs, que je crois intéressant de recueillir — cet Anglais me disait donc :

— Quand le rideau s'est levé le premier soir, et que nous avons vu Mlle Croizette avec cette rivière de diamants et ce collier de perles blanches au cou, cette affectation nous a choqués.

— Mais Mlle Croizette devait jouer Célimène et en portait le costume. Il est naturel que Célimène, qui est une femme riche, à la mode, qui reçoit beaucoup, ait des parures très brillantes. Toute actrice qui joue Célimène est obligée par le rôle même à mettre des diamants. Si elle n'en a pas de vrais, et j'ignore si ceux de Mlle Croizette sont vrais, elle s'en procure de faux : cela est nécessaire pour l'illusion.

Mon Anglais entra alors dans toutes sortes de considérations, où je ne puis le suivre, mais que vous devinez sans peine, sur l'horrible impudeur qu'il y a pour une actrice

d'étaler ses diamants sur son cou. D'où viennent ces diamants?

— Ma foi, monsieur,

Qu'ils viennent de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,

nous autres Français, cela nous est fort indifférent. Nous estimons qu'ils viennent de chez le bijoutier, à moins, et cette hypothèse est peu probable, que les diamants ne soient des fleurs qui poussent naturellement, pour le plaisir de nos yeux, sur les épaules des belles personnes.

Je ne me rappelle plus au juste si Mlle Croizette portait ses diamants dans le rôle de la baronne d'Ange. Ce détail est de si peu d'importance que je ne l'ai pas remarqué. Mais il est très vrai, en revanche, qu'elle a été excellente de grâce féline et d'orgueil blessé, et que je ne l'ai trouvée un peu faible que dans les reproches si justes qu'elle adresse à Olivier à la fin du troisième acte. Mme Pasca leur donnait un accent plus âpre.

Toute cette pièce du *Demi-Monde*, bien qu'elle n'ait guère plu au public anglais, a

été jouée avec un ensemble irréprochable.

Vous y avez plus d'une fois vu Febvre et Delaunay et il est inutile de vous en parler. Mme Broisat, qui décidément a l'oreille des Anglais (sveltesse, tendresse, faiblesse), a été vigoureusement applaudie. Elle est après tout charmante. Je ne retrouve à redire qu'au cinquième acte, où elle n'a pas assez de frayeur vraie, d'émotion nerveuse; peut-être aussi Mlle Croizette est-elle trop tranquille dans cette scène. Mlle Bianca joue agréablement le rôle de Valentine, et Thiron est parfait sous les traits du marquis de Thonnerins.

Le programme de la Comédie-Française annonçait une seconde, et je crois même une troisième représentation du *Demi-Monde*. On a agité dans le conseil des comédiens la question de savoir si, après l'insuccès de la première, on ne renoncerait pas à la pièce. Mais M. Perrin vient d'arriver, et je pense qu'il est d'avis de hasarder une seconde épreuve. J'y assisterai certainement, dussé-je pour cela retarder mon départ de quelques jours.

Trois soirées ont été particulièrement brillantes. Celle d'*Hernani* d'abord. Elle avait attiré une extraordinaire affluence de spectateurs qui ont été quelque peu *disappointed*. Vous savez que le rôle de dona Sol est tout passif et assez insignifiant durant les quatre premiers actes. Il est tout entier dans cet admirable duo d'amour du cinquième acte, où dona Sol et Hernani se partagent le poison donné par Ruy Gomez. L'auditoire n'avait pas tablé sur cette longue attente. Il n'a pas bronché; car ce peuple est doué de la plus robuste patience que j'aie connue jamais. Il sait s'ennuyer comme nulle nation au monde, et le fait est qu'il s'ennuyait, cela n'était que trop visible.

C'était une chose curieuse d'observer leurs visages, tandis que Worms débitait, avec une science incomparable de diction le fameux monologue du quatrième acte. Ce monologue, il faut le dire, est déjà terriblement long pour nous. C'est un brillant hors d'œuvre, dont nous nous passerions volontiers, et qu'impose seule l'autorité du nom de Victor Hugo. Son-

gez ce que ce devait être à Londres où ceux-là même qui savent le mieux notre langue n'en comprenaient pas dix mots. Tout ce monde avait l'attitude navrée, et le visage doucement résigné de l'homme qui reçoit la pluie sur le dos depuis trois quarts d'heure et qui se dit : Allons ! j'en ai pour toute la journée. L'indignation n'a éclaté que le lendemain dans les journaux : les épithètes étonnées et furieuses ont plu comme grêle sur ce malheureux monologue. On ne s'est pas fait faute non plus de relever les invraisemblances dont fourmille le drame.

Ce qui nous en plaît à nous, la splendeur des vers, l'étonnante beauté du style, le rythme et l'harmonie des périodes poétiques, toutes ces qualités ne sont pas de celles qui peuvent être commodément senties par des étrangers. Ils ne comprennent pas ce que nous entendons à Paris par ces mots de *belle diction, art ou science de la diction*. Cette façon de chanter le vers leur paraît contraire à toute vérité. Ils sont tous unanimes sur ce point : les uns expriment cette idée avec toutes sortes

de ménagements polis, comme le critique du *Times;* d'autres sur un ton de raillerie mordante, comme le pamphlétaire de la *Vérité.*

Ah ! que je voudrais savoir l'anglais, comme quelques-uns de ces messieurs savent le français ! Avec quel plaisir je ferais une conférence, où je leur expliquerais que la diction... Mais c'est un sujet sur lequel, une fois de retour à Paris, je reviendrai à loisir, et puisque ces messieurs me font l'honneur — honneur dont je sens vivement le prix — de lire les lundis du *Temps,* je prendrai un feuilleton tout entier pour traiter cette question, dont ils ne paraissent pas soupçonner l'importance pour l'interprétation de notre théâtre classique.

Aussi n'ont-ils rendu justice ni à Worms, chez qui ils n'ont loué que l'exactitude du costume, ni à Mounet-Sully, dont ils n'ont admiré que l'extérieur héroïque et le superbe visage. En revanche, ils ont *over-praised* Mlle Sarah-Bernhardt, analysant chacune de ses intonations, chacune de ses attitudes, chacun de ses regards. Ils ont en cela suivi le pu-

blic qui l'applaudissait avec fureur, qui se pâmait d'enthousiasme, qui semblait avoir perdu la tête. Il fait bon réussir en ce pays. Je ne réclame point contre ces excès d'admiration. Ils m'étonnent un peu, et voilà tout. Je suis un peu... Comment dirais-je?... Agacé? Non, le mot est trop vif : je suis inquiet de voir cette distribution peu équitable de bravos.

Je crains que la cervelle ne tourne à l'aimable artiste à qui on les prodigue, et que ses camarades ne soient peinés de l'oubli peu juste qu'on fait de leur talent, qui est pourtant de premier ordre.

Les deux représentations dont je voulais parler après celle d'*Hernani* n'avaient certes pas mis le public en mouvement comme cette dernière; le succès en a été cependant bien plus réel, plus sérieux.

La première est celle de *Tartufe*. Ah! ce *Tartufe!* quel chef-d'œuvre! Il y a de tout là-dedans, et des études profondes de caractère, et des leçons de morale, et de la grande et forte poésie, et par là-dessus, ce que les An-

glais cherchent et prisent avant tout, de l'action, une action rapide, qui prend le spectateur dès la première scène, et le traîne jusqu'à la dernière à travers un mouvement incessant de passions qui se heurtent.

Jamais je n'avais aussi bien senti que dans ce nouveau milieu où je me trouvais plongé pour la première fois, comme dans cette pièce tous les personnages sont toujours en scène, comme l'action se traduit aux yeux par le va-et-vient, les attitudes et les gestes des acteurs ; c'est peut-être la seule de nos œuvres classiques qu'il serait possible de suivre sur le théâtre sans comprendre la langue française.

Aussi le public tressaillait-il tout entier aux situations qui depuis deux siècles ont le privilège de secouer les publics parisiens. Elles sont bien scabreuses ces situations, et l'on aurait pu craindre qu'elles ne parussent quelquefois choquantes à un public anglais. Il n'a pas eu l'air de s'en apercevoir. Il s'est franchement amusé.

Et cette fois c'est la pièce qui a triomphé toute seule et par sa vertu propre. Car le *Tar-*

tufe n'est qu'honorablement monté à la Comédie-Française, et l'on ne peut guère louer les artistes qui le jouent que de leur parfait ensemble. Febvre est suffisant dans le rôle de Tartufe, mais celui d'Elmire ne va guère à Mlle Favart, qui n'a pas assez de naturel et de franchise pour ce personnage. Orgon n'est pas non plus un des bons rôles de Barré. Mlle Barretta a joué avec beaucoup de grâce et de chasteté le rôle de Marianne ; mais la traversée l'avait fort éprouvée, et un gros rhume altérait sensiblement la limpidité de sa voix.

C'est jusqu'à présent *le Gendre de M. Poirier* qui semble avoir fait le plus de plaisir au public anglais. Cette comédie modérée, dont l'action est intéressante et ménagée savamment, qui n'exprime que des sentiments honnêtes ou du moins qui leur donne sur le vice un triomphe éclatant, qui est écrite d'un style simple, bourgeois, et par cela même facile à comprendre, était faite pour conquérir chez eux tous les suffrages.

Ajoutons qu'elle a été jouée à ravir par Got,

Delaunay, Thiron et Barré ; par Got surtout, dont M. Poirier est assurément le meilleur rôle, celui où il s'est le plus simplement incarné. Si Mlle Croizette pouvait donner à Antoinette un peu plus de ce que les Anglais aiment et de ce que le rôle exige : *sveltesse, tendresse, faiblesse,* la représentation eût mérité de tout point l'éloge qu'en a fait le critique du *Times,* qui dit qu'il n'a rien vu sur la scène qui ait jamais plus approché de l'idéal de la perfection.

Deux pièces modernes ont encore eu du succès : *Mademoiselle de Belle-Isle* et *le Marquis de Villemer.*

Puis-je faire remarquer aux Parisiens que, depuis son arrivée à Londres, la Comédie-Française a joué sept fois par semaine (la seconde représentation du samedi suppléant à celle du dimanche), qu'elle a chaque jour changé son spectacle, et que toutes les pièces ont été interprétées avec un ensemble admirable, sans une défaillance de mémoire. Y a-t-il dans le monde entier une troupe qui pût en faire autant ? En quarante ou quarante-

cinq jours, car je ne sais pas la date exacte de la rentrée à Paris, elle aura joué quarante-deux pièces différentes ; et songez qu'elle en a dans son bagage de toutes prêtes, qu'elle pourrait donner au pied levé, avec un simple *raccord* pour toute répétition. Et la troupe est si nombreuse que personne n'est surmené par ce travail vraiment excessif. Je ne vois guère que Delaunay qui soit constamment sur la brèche, et dont on abuse un peu. Il est vrai qu'il cumule les emplois d'amoureux et de grands jeunes premiers rôles, et qu'il est presque impossible de le remplacer dans les uns et dans les autres. Il est d'ailleurs bien récompensé de ses efforts et de son zèle. Il ne m'avait pas semblé les premiers jours qu'on le prisât à sa juste valeur ; il fait de grands progrès dans l'estime du public, et on l'accueille à cette heure avec une sympathie visible.

C'est lui qui jouait Richelieu dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, et le duc d'Aléria dans le *Marquis de Villemer*.

Mademoiselle de Belle-Isle, en dépit de la donnée scabreuse du drame (the extreme

riskiness of the central incident, dit le *Times*), a beaucoup amusé le public. C'est qu'il y a beaucoup de mouvement dans la pièce. Les Anglais aiment décidément l'action par-dessus tout. Et puis ils retrouvaient là une de leurs deux favorites, Mme Broisat, qui a dit le rôle de sa voix douce et tendre, mais qui a manqué de force dans les élans de passion du quatrième acte.

Le *Marquis de Villemer* a été écouté languissamment, et beaucoup de personnes sont parties avant la fin. Il est vrai que cette fin est assommante. Tout le monde sait que le *Marquis de Villemer* a deux dénouements; qu'après le premier, qui est excellent, et qui terminerait le drame de la façon la plus heureuse, la pièce recommence de plus belle pour aller, à travers un acte insensé, vers un second dénouement, qui n'est qu'une répétition du premier.

Sur cette reprise postiche qui allonge de vingt bonnes minutes la représentation du *Marquis de Villemer*, tout le monde est depuis longtemps d'accord : directeur, comédiens, critiques de théâtre, et public; il faudrait la

retrancher. Personne n'ose prendre cette décision. On tranche pourtant dans Corneille ou Molière. J'ai supplié le semainier, dans l'intérêt même de Mme Sand, et par égard pour nos hôtes, de supprimer cette fin inutile.

Il n'a pas osé, en l'absence de M. Perrin, se permettre cette profanation. Qu'est-il arrivé ? C'est que la pièce qui n'avait déjà que faiblement plu, mais qui jusque-là avait été écoutée avec déférence, a commencé, dès cette scène, à ennuyer sérieusement son monde, et que nombre de personnes ont filé sans bruit, *à l'anglaise*, comme nous disons. Mutilation et sacrilège tant qu'on voudra, il faudra bien, si l'on tient à garder au répertoire cette aimable pièce du genre tempéré, se résoudre à cette opération, que M. Maurice Sand devrait pratiquer lui-même.

Ce soir, la Gaîté annonce *Phèdre !* Vous pensez si toutes les têtes sont en l'air. On s'arrache à ce qu'il paraît jusqu'aux moindres strapontins. Cette représentation sera curieuse. Nous en causerons dans huit jours.

III

Londres, le 23 juin.

La représentation de *Phèdre* a été fort brillante. C'est en effet une de celles qui ont eu le plus de succès près de ce public particulier. Et ne croyez pas qu'il faille mettre les applaudissements des Anglais au compte seul de cet engouement extraordinaire qu'ils ont pour Mlle Sarah-Bernhardt. Ils savent fort bien faire la différence. Le surlendemain, Mlle Sarah-Bernhardt faisait Berthe dans le *Sphinx*, de M. Octave Feuillet, et deux jours après, Zaïre, dans la tragédie de Voltaire.

Ces deux derniers soirs-là, soit qu'elle fût souffrante, soit qu'il lui eût passé je ne sais quel caprice de jolie femme, elle ne s'est pas donné la peine d'être elle-même. Elle a expédié son rôle avec l'insouciance d'une personne qui a bien d'autres choses à penser. Ils s'en sont parbleu! bien aperçus. Ils n'ont

encore trop rien dit du *Sphinx*, tirant de la faiblesse du drame, qui leur a prodigieusement déplu, une excuse pour l'actrice. Mais pour *Zaïre*, le désappointement s'est marqué par une froideur très significative.

Le lendemain, j'ai retrouvé dans les journaux la trace visible de ce mécontentement. Le spirituel critique du *Times*, M. Tom Taylor, sans s'écarter en rien des règles de courtoisie qu'il semble s'être prescrites à l'égard de nos comédiens, a su fort bien dire son fait à l'idole. Il a laissé entendre qu'elle éparpillait ses forces sur trop d'objets pour en garder ce qu'exigerait l'exercice de sa profession et le respect du public.

La chose est malheureusement vraie et commence à se savoir à Londres, Mlle Sarah-Bernhardt a des amis bien imprudents ou des Barnums bien avides. C'est là un point douloureux sur lequel il ne me plaît pas d'insister et pour toutes sortes de raisons. Je ne veux connaître de la Comédie-Française, en ce feuilleton, que ce que l'on peut en voir de sa stalle d'orchestre. Eh bien ! il est cer-

tain que parfois Mlle Sarah-Bernhardt a paru au-dessous d'elle-même; et qu'en deux occasions cette faiblesse s'est fâcheusement accentuée et a paru prendre un caractère de préméditation. Peut-être n'est-il pas sain pour une réputation de jouer ainsi avec le public, ce public fût-il composé de dévots fanatiques. Les coquilles finiront un jour par lui tomber des yeux.

Arrêtons-nous plutôt sur cette représentation de *Phèdre* qui a été l'une des plus belles où j'aie jamais assisté. Mlle Sarah-Bernhardt a dit avec une extraordinaire passion tout son second acte. On sait que Phèdre y déclare malgré elle, et par un emportement plus fort que sa volonté, son amour à Hippolyte. Il y a sur tout le visage de Mlle Sarah-Bernhardt un air d'égarement qui marque admirablement la violence de cet entraînement fatal. On sent, à voir ses yeux fixes, sa figure étonnée, qu'elle est pour le moment absente d'elle-même, que les discours qu'elle prononce s'échappent de ses lèvres sans qu'elle en comprenne le sens, et quand un geste d'Hippolyte l'avertit et la

rappelle à elle-même, elle s'éveille, et c'est tout aussitôt la figure et le mouvement d'une personne qui, courant d'une course éperdue, arrive au bord d'un précipice et se rejette soudain en arrière.

Au quatrième acte, qui est si long, si violent, si difficile, elle a su ménager ses forces avec un art infini. Elle a dit ces couplets terribles avec une véhémence incroyable de passion et elle les a colorés des nuances les plus riches et les plus délicates. Il n'y a guère que la fameuse tirade :

Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner

où elle a trop voulu forcer la voix. Elle a crié, et c'est pour le spectateur une inquiétude et une souffrance d'entendre sortir de ce frêle et charmant organe des cris qui peuvent le briser. Mlle Sarah-Bernhardt s'est laissé dire qu'à ces vers Mlle Rachel faisait un effet immense, et elle veut le reproduire.

Mais la nature avait donné à Mlle Rachel une voix sombre, d'une puissance incomparable, qui exprimait à merveille l'indignation

et la fureur. Il faut que Mlle Sarah-Bernhardt renonce à lutter, sur ce terrain, avec les souvenirs de sa devancière. Elle n'essaie déjà plus de lancer le fameux *misérable !* avec lequel Mlle Rachel soulevait la salle. Elle l'escamote aujourd'hui ; elle a cent fois raison. Elle fera bien désormais, au lieu de crier les deux vers de sortie :

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la vengeance céleste.

de les dire avec une ironie sèche et hautaine qui est dans ses moyens et dans sa voix.

Mounet-Sully a été remarqué des Anglais dans Hippolyte et plus encore dans l'Orosmane de *Zaïre*, où ses efforts ont été cependant quelque peu paralysés par la façon indifférente dont sa partenaire lui donnait la réplique. Mais les critiques anglais ont l'air de croire que la diction de Mounet-Sully soit proprement la diction de tous les acteurs tragiques en France. Ils s'imaginent peut-être que cette façon d'élever la voix sur les finales de certains vers, et de les accentuer fortement,

est une tradition de l'enseignement du Conservatoire. Mais point du tout; ce chant monotone est particulier à Mounet-Sully; c'est une mauvaise habitude puisée je ne sais où. Il s'en est beaucoup corrigé depuis tantôt sept ou huit ans. Il en garde encore plus que nous ne souhaiterions. Nous lui passons ce défaut en faveur de ses belles qualités... Mais il serait vrai de dire que Mounet-Sully, loin d'être un modèle de notre diction tragique, n'a point de diction. Il possède une voix charmante, dont il tire par aventure des effets merveilleux, mais qu'il ne sait pas conduire par art.

Sylvain a donné une grande tournure à ce niais de Thésée. Martel dit trop lentement, à mon avis, le célèbre récit de Théramène. On eût dit un professeur qui en expliquait, en chaire, les beautés à ses élèves. Cette manière qui déjà n'est pas trop bonne à la Comédie-Française, devient tout à fait mauvaise à Londres, où les longues narrations sont généralement peu goûtées, et peut-être même peu comprises.

Le *Sphinx*, d'Octave Feuillet, a été la plus lourde chute que nous ayons vue à Londres. Il y avait toutes sortes de raisons pour que la pièce déplût ici. La première, c'est qu'elle est réellement fort médiocre ; qu'à Paris, nous l'avions tous jugée telle, et qu'elle n'y avait dû son succès d'argent qu'à la curiosité excitée par le jeu de scène de Mlle Croizette mourant empoisonnée. La seconde, et qui est plus grave ici, c'est qu'elle est indécente. Elle l'est même pour nous, qui poussons cependant fort loin la tolérance en ces matières. Cette femme, tombant tout à coup dans les bras d'un homme qui est le mari de son amie, nous choque non parce qu'elle prend un amant, chose qui n'est pas rare dans les comédies, mais parce que l'auteur n'a pas pris soin de nous préparer et par cela même de nous excuser cette chute. Ah bien ! il fallait voir, l'autre soir, les visages de l'assistance quand Mlle Croizette s'est jetée éperdue, dans les bras de Worms. Ils se sont tous rembrunis et allongés. Et le fait est qu'à moi-même le geste, ce soir-là, m'a semblé révoltant.

Et comme je causais avec M. Perrin de cette sensation que j'avais éprouvée et qui m'étonnait, car je n'en voyais pas clairement la cause :

« — La cause, me dit-il, elle est bien simple. Il est véritable que cette étrange défaillance de Blanche n'a pas été suffisamment préparée par l'auteur : je passe condamnation sur la pièce. Mais à Paris, on ne s'en apercevait pas trop. C'est que la mise en scène et le décor suppléaient au silence du poète, et expliquaient l'action. Vous vous rappelez ce petit coin de mare sinistre, le soir, au clair de la lune, figuré par la lumière électrique ; ces lointains vagues où se dressaient des profils d'arbres, qui semblaient tout faits pour être les témoins d'aventures romanesques.

« A l'aspect seul de ce décor, il y avait dans l'esprit du public une impression dont il ne se rendait pas compte, mais qui l'inclinait à penser qu'il se passerait là quelque chose de mystérieux et de fatal. Les personnages arrivaient ; on les voyait passer baignés de cette lumière pâle qui leur donnait une apparence

fantastique ; ils disparaissaient, et l'on voyait la silhouette de l'un d'entre eux errer vaguement derrière des rochers ou des troncs d'arbres. On comprenait que ce paysage montât à la tête d'une jeune femme nerveuse déjà surexcitée. Le cadre illustrait et commentait le tableau. Ici rien de pareil. Nous avons été obligés de nous contenter d'un décor quelconque, représentant le premier parc venu. Les héros de ce drame terrible y sont venus bourgeoisement, causant de leurs affaires, et suivis d'un pauvre rayon de lumière électrique, qui tâchait de les rattraper comme il pouvait. Comment voulez-vous que, dans un pareil milieu, on songe à attendre quoi que ce soit d'extraordinaire. Aussi l'action de Blanche tombant tout à coup dans les bras de Savigny a-t-elle paru, ce qu'elle est en réalité, d'une impudicité horrible. C'est l'imprévu qui en fait le scandale. »

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'à la suite de ces réflexions si sensées et si fines (je demande pardon à M. Perrin si je ne puis conserver la grâce de ses paroles), il s'engagea

une discussion sur la nécessité du décor au théâtre.

— Voilà qui est bien, lui répondis-je, mais ce que vous dites est précisément la condamnation du décor, ou tout au moins de l'importance exagérée que l'on accorde à cette partie accessoire de l'art. C'est à l'écrivain d'expliquer lui-même et l'action de son drame et les sentiments de ses héros ; il ne doit point compter pour cela sur le décorateur. Le décorateur n'est qu'un aide-manœuvre ; il ne saurait faire office de poète. Vous l'avouez vous-même : vous avez essayé de nous tromper sur la pièce d'Octave Feuillet. Vous nous avez mis dedans : le beau triomphe ! Mais la vérité reprend un jour ses droits ; car vous voyez que, faute d'une pile électrique, l'illusion s'est évanouie, le charme est tombé.

Les bons ouvrages se passent du décor. Est-ce que vous aviez, pour *Tartufe*, le décor, le fauteuil et la table, dont vous vous servez à la Comédie-Française. Elle était aussi ridicule qu'incommode la table où s'est caché Orgon l'autre jour. La situation en a-t-elle paru

moins forte ? Nous avons vu hier le *Gendre de M. Poirier*. Quel succès ! et cependant le salon d'hier n'étalait pas le luxe aristocratique que le marquis de Presle a dû déployer dans l'arrangement du nid qu'il s'est fait au-dessus des appartements bourgeoisement cossus de son beau-père, le bonhomme Poirier. Qui diable y a fait attention dans le public ! On était tout entier aux sentiments peints par Augier et exprimés par Got. Il n'y aurait eu qu'une grande chambre nue, avec quatre fauteuils pour s'asseoir, quand l'action le commande, personne dans l'auditoire ne s'en fût inquiété.

— Il faut, reprenait M. Perrin, il faut au théâtre que l'impression soit une. Avant-hier j'ai vu Alceste et Célimène s'asseoir dans des fauteuils modernes. La sensation a été si désagréable que je n'ai pu supporter ce spectacle et suis sorti.

— A la bonne heure ! Mais vous êtes un délicat sur ces matières ; et le public, lui, n'y regarde pas de si près. Des fauteuils Louis XIII ou Louis XIV, si la pièce l'intéresse et l'amuse, il ne fait nulle attention à ce détail. Je crois

bien qu'on a raison d'harmoniser le décor au drame toutes les fois qu'on le peut, et la Comédie-Française aurait grand tort, quand elle est chez elle, de négliger cet accessoire. Mais ce ne sera jamais qu'un accessoire. Et, par malheur, c'est un accessoire devenu horriblement coûteux. Beaucoup de théâtres monteraient sans doute des pièces nouvelles, si cet accessoire n'était pas devenu le principal, et s'il ne revenait pas si cher. Une chose est certaine, c'est qu'ici à Londres, où l'on est réduit à s'en passer, les œuvres réussissent par elles-mêmes, et c'est là le vrai succès. Le voyage en Angleterre ne m'eût-il permis que de constater cette seule vérité, je serais ravi de l'avoir fait et n'aurais point perdu mon temps!

M. Tom Taylor assistait à cet entretien, et je dois avouer qu'il ne me donnait pas raison. Je sais bien qu'en soutenant cette thèse je remonte un courant d'opinion qui est très fort. Je ne suis pourtant pas seul de mon avis; j'ai tout au moins derrière moi deux siècles de critiques qui ont pensé de même.

Cette malheureuse question du décor a fait

Mlle Reichemberg, dont Suzel est le meilleur rôle, a été charmante d'ingénuité et de tendresse. Elle a chanté d'une voix très juste, bien que légèrement émue, la chanson du premier acte : *Ils ne reviendront plus*. On lui a fait fête ; mais il est évident qu'elle n'a pas, comme Mme Broisat, l'oreille du public anglais. Elle a pourtant, outre le rôle de Suzel dans l'*Ami Fritz*, joué avec infiniment de malice et de grâce celui de Cécile dans *Il ne faut jurer de rien*. Elle est appréciée sans doute à sa juste valeur ; mais il ne semble point qu'elle ait passé grande favorite.

Got a rendu le vieux Reb avec sa bonhomie magistrale ; et les trois rôles épisodiques des trois amis de Fritz ont paru faire grand plaisir. Il est probable que les Anglais n'avaient pas encore vu jouer la pièce avec un ensemble aussi parfait jusque dans les menus détails. Ces rôles sont tenus par Barré, Coquelin cadet et Truffier. Barré est accueilli par le public de Londres avec une sympathie visible. Sa simplicité et sa rondeur, son débit très lent, très net et par cela même facile à

suivre à des étrangers, lui ont conquis son affection.

Deux comédies ont particulièrement réuni tous les suffrages cette semaine. La première est le *Jeu de l'Amour et du Hasard* et la seconde *Il ne faut jurer de rien*. Toutes deux composaient une seule affiche, et je ne vois que le *Gendre de M. Poirier* dont le succès ait été aussi vif, aussi universel à Londres.

Le *Jeu de l'Amour et du Hasard* ne faisait point partie du programme indiqué par la Comédie-Française pour la série de ses représentations, de celui qui se vend encore à la porte. C'est moi qui ai vivement insisté pour que le nom de Marivaux y figurât. Les *Fausses Confidences* ne sont plus au répertoire courant depuis le départ de Bressant et de Mme Arnould-Plessy ; le *Legs* est un marivaudage délicieux, mais un peu long et qui risquait de paraître un peu subtil. On se décida pour le *Jeu de l'Amour et du Hasard*. Pradhon et Mme Broisat durent jouer Dorante et Sylvia ; Coquelin et Mlle Samary, Pasquin et Lisette. Barré resta naturellement chargé du rôle du père.

M. Perrin avait, je crois, quelques inquiétudes sur cette soirée. Je suis fâché qu'elle n'ait eu lieu qu'après son départ. Il en aurait vu peu de plus brillantes. Mme Broisat n'est pas, pour nous, l'idéal de Sylvia. Elle n'a ni assez d'élégance native, ni d'aimable vivacité. Sa distinction, qui est réelle, n'est pas tout à fait celle que nous rêverions chez une fille de grande maison. Mais elle plaît partout, et ici elle est adorée.

Comme, après la représentation, je sortais de la salle, je suis abordé par un jeune Anglais de vingt à vingt-cinq ans, qui me dit à brûle-pourpoint : M. Sarcey, n'est-ce pas ?

— C'est en effet mon nom.

— Oh ! monsieur, je viens d'apprendre que c'est à vous que nous devons d'avoir entendu Mme Broisat une fois de plus ; permettez-moi de vous serrer la main.

— Et vous l'avez trouvée excellente ?

— Oh ! monsieur, c'est l'idéal, s'écria-t-il. Elle a l'air si chaste, si candide ?

— Vous avez raison, mon jeune ami ; admirez-la, applaudissez-la.

Quelle chose bizarre que ces déplacements du succès! Voilà Mme Broisat qui va revenir étoile de Londres. Voilà Mme Madeleine Brohan qui a, dans cette ville, un regain de popularité, dont je ne suis pas précisément étonné, mais auquel je ne m'attendais point. Elle a très agréablement joué la baronne dans *Il ne faut jurer de rien*, comme elle avait très agréablement joué la marquise de Villemer dans la pièce de ce nom, mais l'une et l'autre sans ce grain d'originalité qui tire une artiste de pair. Ici on la trouve grande dame jusqu'au bout des ongles. Peut-être après tout ont-ils raison, et nous étions-nous blasés sur le talent de Mme Madeleine Brohan. Je ne demande pas mieux que de le croire.

Coquelin a été dans Pasquin étourdissant de verve et de gaieté. Il a un peu chargé le rôle. Mais le rôle y prête, puisqu'il sort de la comédie italienne. Je crois même qu'Arlequin, qui l'a créé, le jouait sous le masque. Toutes les pantalonnades peuvent donc s'autoriser d'une vieille tradition. Au reste Coquelin, même en ses plus amusantes fantaisies, garde

encore les bienséances qui sont imposées par le goût sévère de la Comédie-Française.

Ce qu'il y a de charmant chez lui, c'est qu'il a l'air de s'amuser pour son propre compte de toutes ces folies ; sa joie est aussi communicative qu'elle est exubérante. Mlle Jeanne Samary lui a fort spirituellement donné la réplique ; elle se rattache à cette grande famille d'artistes qui reconnaissent pour auteur commun monsieur « *Va comme je te pousse* » mais elle a la voix si plaisante et si gaie, elle est d'humeur si avenante, elle a l'air si heureuse de vivre et de voir sa bienvenue lui sourire dans tous les yeux, qu'on s'amuse sans savoir pourquoi, à ce jeu naïf et bon garçon. L'effet des scènes où Coquelin et elle jouent ensemble a été prodigieux.

Il était à craindre que l'énorme succès du *Jeu de l'Amour et du Hasard* ne fît tort à *Il ne faut jurer de rien,* qui venait tout de suite après. Il n'en a rien été. Tout le premier acte a été enlevé avec un brio incomparable par Thiron et Delaunay. Delaunay avait à dire un couplet bien scabreux ; c'est celui où Va-

lentin conte la célèbre histoire de ces gants verdâtres dont il a juré que jamais femme ne le ganterait. Il l'a détaillé, avec sa grâce ordinaire, sans en dérober une seule intention dans un débit plus rapide, et ma foi, le morceau a passé comme une lettre à la poste.

Il a été vigoureusement applaudi par le clan des Français massés en haut; je n'ai point remarqué que le reste du public fît une moue plus particulièrement contrite. Je commence à croire que l'on nous fait des contes quand on nous parle des exagérations de fausse pudeur qu'affectent les femmes anglaises.

Le second acte a charmé tout le monde. On sait combien Got est plaisant sous les traits du curé de village.

M. Thiron a été d'une drôlerie impayable en sermonnant son coquin de neveu, et Delaunay d'une jeunesse et d'une élégance sans pareille en se moquant de ses leçons et en faisant la cour à la jolie Cécile, gentiment représentée par Mlle Reichemberg.

Seule, la grande scène du rendez-vous au troisième acte n'a pas fait l'effet qu'on en

pouvait attendre. Mais il est probable que c'est la faute du théâtre qui n'est pas assez vaste pour qu'on puisse convenablement y placer tout ensemble, et une buvette de rendez-vous de chasse, et un coin de forêt, et des alentours où errent ceux qui cherchent les amoureux. Ceux qui ne connaissaient pas l'acte par avance n'ont pas dû y comprendre grand'chose. La soirée n'en a pas moins été fort belle, et c'est, après le *Gendre de M. Poirier*, celle qui a le plus franchement réussi près du public anglais.

Les comédiens avaient hésité à donner une seconde représentation du *Demi-Monde*, la première n'ayant réussi qu'à moitié. C'est M. Perrin qui a décidé qu'il fallait tenter une nouvelle fois la chance. Il en donnait pour raison qu'il y a de certaines pièces, où l'on n'entre pas tout d'abord, et qu'avant de les goûter il faut se familiariser avec elles. L'évènement lui a donné raison. Cette seconde représentation a été mieux comprise et plus applaudie que la première. Les artistes eux-mêmes, qui s'attendaient à un silence glacial,

étaient surpris et déroutés, fort agréablement d'ailleurs, par les témoignages de satisfaction que donnait le public. Ils n'en ont que mieux joué, et il est possible que l'on hasarde une troisième représentation.

On a en effet reconnu l'impossibilité de se tenir strictement au programme annoncé. Certaines pièces, qui avaient été promises, ont dû en être retranchées. Le *Mariage de Figaro,* par exemple, que le public de Londres semble regretter vivement. Mais la scène de *Gaiety Theater* ne comporterait que malaisément le déploiement de mise en scène qui est exigé par cette comédie. M. Perrin a mieux aimé la supprimer tout à fait que de la donner dans des conditions misérables et vraiment indignes de la Comédie-Française.

En revanche, on a rétabli sur l'affiche les *Fourchambault* d'Émile Augier. M. Perrin, dans le peu d'heures qu'il a passées à Londres, a trouvé moyen de lever la difficulté contre laquelle s'étaient heurtés les comédiens. Et il est vrai aussi qu'il n'y avait que lui qui pût le faire.

P.-S. — Les *Fourchambault* ont obtenu un succès considérable, dont la meilleure part a été pour M. Got et pour M. Barré.

Ce que je prévoyais est arrivé. Mlle Sarah-Bernhardt n'a pu résister à tant de fatigues. Elle devait aujourd'hui samedi jouer l'*Étrangère* dans l'après-midi. Toute la salle était louée, et il n'y avait pas un strapontin libre. La toile se lève, et Delaunay, en habit noir et gants blancs, apparaît et, dans un speech fort bien tourné, déclare que Mlle Sarah-Bernhardt est souffrante, qu'on n'a pour la remplacer que Mlle Lloyd, qui, n'ayant pas joué le rôle depuis trois ans, n'ose s'en charger, et qu'on se trouve dans la nécessité de remercier le public et de rendre l'argent.

Vous voyez d'ici le désarroi : on siffle, bousculade générale, poussée dans tous les sens. Beaucoup de personnes ont acheté leurs billets aux agences et les ont payés deux et trois guinées. Elles sont furieuses.

J'entends partout des imprécations.

Nous objectons timidement, un Français et moi, qu'elle a bien, après tout, le droit d'être

malade, et que nul n'est à l'abri de ces accidents.

Tout le monde, au fond, sent bien qu'il y a un peu de sa faute, qu'elle s'est surmenée...

Ce sont là des incidents fâcheux et qui donneront des armes à ceux que le succès de la Comédie-Française désoblige.

IV

Paris, le 23 juin.

Rentrons en France, ou plutôt, non, revenons à la Comédie-Française; car j'ai vu, depuis mon dernier feuilleton, deux ou trois soirées au Gaiety-Theater. Ce m'est un sujet d'autant plus agréable que je m'en vais faire un grand plaisir à l'un de nos confrères en critique théâtrale, à Théodore de Banville. Son *Gringoire* a obtenu là-bas un succès étourdissant.

Gringoire n'a qu'un acte, et ne se donnait

qu'en lever de rideau. Je ne me serais jamais imaginé que la pièce fût très remarquée à Londres. L'effet en a été prodigieux et tout à fait singulier pour moi. Est-ce la figure de Louis XI qui a séduit les Anglais? Ils ont été en effet familiarisés avec elle par le célèbre roman de Walter Scott. Est-ce qu'ils aiment d'une façon plus particulière l'histoire anecdotique, illustrée par la scène? Est-ce que ce mélange de vérité historique et de fantaisie théâtrale les a plus spécialement charmés? Je ne saurais le dire. Mais le fait n'est pas contestable. Parmi les pièces qui ont le mieux emporté tous les suffrages, il faut compter *Gringoire*.

Et je ne m'en suis pas aperçu seulement aux témoignages d'approbation donnés par le public. Ce pourraient être là des signes trompeurs. Non, j'ai recueilli beaucoup d'opinions individuelles. Mon visage, toujours planté au même fauteuil, et signalé par toutes sortes de visites, avait fini par être connu de nombre de spectateurs. On venait me communiquer ses impressions et me demander

si ces impressions étaient conformes à celles qu'avait manifestées le public parisien. Sur *Gringoire*, les opinions étaient unanimes et l'enthousiasme réel. Le lendemain, j'ai retrouvé dans les journaux la confirmation de ce jugement. Banville, qui apparemment ne s'en doute guère, peut se flatter d'avoir eu là un de ses plus beaux jours.

C'est Coquelin qui prêtait à Gringoire l'appui de son talent. Ce talent croît de soir en soir dans l'estime des Anglais. Le critique du *Times* prend plaisir à compter les rôles joués par cet éminent artiste depuis l'ouverture de la saison; il insiste sur la diversité des personnages et s'étonne de la souplesse d'aptitudes qu'elle suppose chez l'artiste qui les rend tous également bien. Il est vrai aussi que Coquelin a dit à ravir sa ballade des *Pendus*, et qu'il a tiré des larmes de tous les yeux en récitant l'autre pièce :

Aux pauvres gens tout est peine et misère.

Barré, qui est de plus en plus goûté des Anglais, jouait le marchand de draps, com-

père de Louis XI. Mlle Barretta est malheureusement affligée d'un rhume, qui ne cède à aucun soin. Le climat de cet étrange mois de juin éprouve cruellement nos artistes. Voilà Mlle Favart contrainte par la maladie de revenir en France. Barré ne joue tous les soirs que par un effort de volonté; il est très souffrant. Tout le monde est plus ou moins atteint. Il est temps que cette campagne finisse.

Qui ne sait aujourd'hui l'accident arrivé à Mlle Sarah-Bernhardt et dont je vous ai parlé dans le *post-scriptum* de mon dernier feuilleton? Il semble que les Anglais, malgré les explications fournies par elle, lui en aient gardé rancune. Il s'est passé, le jour où l'on a redonné l'*Étrangère*, une petite scène assez plaisante, et qui n'a pas manqué de divertir les initiés. Le public a laissé tomber au milieu d'un silence de mort la fameuse tirade du troisième acte dite par Mlle Sarah-Bernhardt. En revanche, il a rappelé deux fois et avec affectation, après son quatrième acte, Mlle Croizette. Ce sont là de petites malices,

pas bien méchantes, mais qui doivent être un avertissement salutaire pour la personne qu'elles visent. Elle a tant de séductions dans le talent qu'elle rentrera en grâce quand elle le voudra. Mais il faut qu'elle le veuille.

Après *Gringoire*, la Comédie-Française donnait ce drame étrange qui a nom : *On ne badine pas avec l'amour*, où Musset a jeté tout ensemble une fantaisie si morose et une si énorme bouffonnerie. La pièce a mieux réussi que je n'aurais cru. Les parties qui semblent en avoir été le mieux goûtées sont précisément celles qui me plaisent le moins. Ce sont les disputes de Blasius et de Bridaine, soit entre eux, soit avec le baron ou avec Mme Pluche. J'ai toujours eu regret à ces plaisanteries; elles me paraissent peu variées et pesantes. Est-il donc si spirituel de nous montrer sans cesse ces deux goinfres, pris de vin, et se reprochant les morceaux qu'ils dévorent, après les avoir volés à l'office?

Mais les Anglais ont, dans le personnage traditionnel de Falstaff, un modèle de cette gloutonnerie épaisse, débridée et désopilante.

Il faut dire aussi que Barré joue avec une fantaisie étonnante le personnage de l'ivrogne Blasius. C'est peut-être un de ses meilleurs rôles. Il est à pâmer de rire quand il débite son fameux récit :

« Tout à l'heure, j'étais par hasard dans l'office; je veux dire : dans la galerie. Qu'aurais-je été faire dans l'office? J'étais donc dans la galerie. J'avais trouvé, par accident, une bouteille, je veux dire une carafe d'eau. Comment aurais-je trouvé une bouteille dans la galerie? »

Il y a là des reprises, qui ressemblent à des hoquets d'ivrogne et qui sont d'une drôlerie bien amusante. Mon Dieu! que Thiron est d'une bêtise pompeuse et spirituelle dans le personnage du baron!

Et dame Pluche! je m'aperçois que dans ces études j'ai oublié jusqu'à ce jour de parler de Mlle Jouassain. Je ne sais comment son nom n'est pas encore venu sous ma plume, car elle a du succès là-bas. Les deux rôles où elle a été le plus applaudie sont ceux de la gouvernante de l'*Ami Fritz*, et de la dame Pluche d'*On ne badine pas avec l'amour*. On

lui a su beaucoup de gré, dans l'*Ami Fritz*, d'avoir dit avec sentiment le joli couplet sur les enfants que les vieilles filles aiment pour se consoler de n'en avoir pas eu de leur chef; vous vous la rappelez tous dans dame Pluche. Le rôle semble avoir été taillé sur le patron de sa personne anguleuse et de son talent fantaisiste.

La partie poétique de la pièce a été moins goûtée. La faute en est peut-être un peu à Mlle Croizette, qui n'a rien d'une nonne et n'est évidemment pas la femme du rôle. Delaunay, en revanche, a été d'une jeunesse charmante dans celui de Perdican. Mlle Reichemberg est fort aimable sous les traits de Rosette.

Mademoiselle de la Seiglière semble être, avec le *Gendre de M. Poirier*, la pièce qui, de tout le répertoire, a fait le plus de plaisir au public anglais. Je n'ai pu malheureusement voir de mes yeux que la moitié de la représentation.

Les comédiens préparent pour la dernière soirée de leur séjour à Londres une pièce

que M. Jean Aicard a écrite exprès pour la circonstance et que l'on dit très agréable. Mlle Sarah-Bernhardt y joue un rôle de Shakespeare, et c'est même pour s'habituer au costume de jeune homme qu'elle le porte, non en public, comme on l'a dit, mais dans son atelier, détail qui a paru scandaliser les feuilles anglaises. Il n'y a là rien que de fort naturel.

V

Londres, le 14 juillet.

J'ai retrouvé, en revenant à Londres, la Comédie-Française, comme je l'y avais laissée, en possession de la faveur publique. Les recettes sont toujours aussi fortes, et, ce qui vaut mieux encore, l'attention ni la sympathie n'ont subi aucun relâchement. C'est toujours la même affluence; c'est toujours le même goût marqué pour nos comédiens et

pour les œuvres qu'ils interprètent; ce sont toujours les mêmes applaudissements.

A Paris, on a quelque peine à croire à ce succès persistant. J'ai vu se produire toutes sortes de défiances, et je n'ai guère rencontré de boulevardier qui ne m'ait dit, me prenant par le bras :

— Voyons, là, entre nous, mon cher, n'est-ce pas, c'est un *four ?*

— Mais non, je vous assure.

— A moi, vous pouvez bien l'avouer. Qu'est-ce que cela fait ? Et puis d'ailleurs, tout le monde le dit.

— Eh bien ! tout le monde se trompe. Pourquoi, diantre ! en croyez-vous plus volontiers tout le monde, qu'un homme qui a vu la chose, qui l'a étudiée de près, et cela, non pas un jour, en passant, mais tous les soirs, durant tout un mois.

La vérité est que jamais à Londres aucune entreprise théâtrale n'a excité la même sensation, n'a remué aussi profondément le public. Ceux de mes confrères en critique

théâtrale que j'ai eu occasion d'entretenir à ce sujet m'ont tous marqué leur étonnement d'une vogue aussi considérable, aussi soutenue. Le soin qu'ils ont pris d'analyser chacune de ces représentations et d'en rendre au public un compte détaillé témoigne assez de l'intérêt qu'y attachait ce même public.

Les journaux même qui ont été dès l'abord hostiles à la Comédie-Française, et qui ont de parti pris systématiquement conservé cette attitude, se gardent bien de contester un succès qui est indéniable. Ils tâchent de l'attaquer dans ses causes; ils crient aux Anglais : Mais ne vous laissez donc pas prendre comme cela ! Nos comédiens valent infiniment mieux que cette troupe étrangère ! Ils sont plus naturels, plus vivants. Leur seule infériorité est de savoir jouer moins habilement de la réclame.

Le *Truth* a fait cette campagne avec beaucoup de vivacité et de malice. Le *Truth*, qui paraît une fois par semaine, me rappelle ce qu'était le *Figaro* hebdomadaire ou bihebdomadaire dans les premières années de l'em-

pire : un journal très méchant, très spirituel, très lu, peu considéré. Il n'y a guère de numéros où il n'ait déchiré nos comédiens, ayant toujours soin de faire une exception — histoire de montrer son impartialité ! — tantôt pour Mlle Sarah-Bernhardt, tantôt pour Coquelin, qu'il rattrapera, soyez-en sûrs, au numéro suivant.

Il convient de reconnaître que les coups sont adroitement portés, juste au défaut de la cuirasse. L'écrivain anglais (qui serait, si ce que l'on m'assure est véritable, un français dénationalisé) ne trouve pas de mots assez mordants pour railler le jeu apprêté et solennel de nos acteurs :

« Chaque phrase qu'ils prononcent, dit-il, est accompagnée de l'attitude que l'on suppose, par convention, appropriée au sens de cette phrase, et cette attitude est maintenue non-seulement tant que dure la phrase, mais encore une minute après qu'elle est terminée. Le ton dans lequel la phrase est prononcée varie, il est vrai, suivant ce qu'elle signifie, mais ce ton a toujours quelque chose de théâtral et de déclamatoire. »

Il pousse de son mieux en ce sens, et termine par cette conclusion :

On a dit que, s'il nous eût été permis à nous autres Anglais de rassembler dans une même troupe nos plus beaux talents dramatiques, cette troupe serait égale à celle du Théâtre-Français. Je vais plus loin. La troupe d'Haymarket qui a joué les *Fourchambault* n'était pas composée de la fleur de nos artistes, et cependant la représentation a été infiniment supérieure à celle où j'ai eu l'honneur d'assister samedi dernier. Oui, la visite de la Comédie-Française à Londres a été un succès immense; mais c'est que les impresarios avec qui elle a traité sont passés maîtres dans l'art de la réclame (*in the art of puffing*). Mais pour tout le monde, sauf pour ceux qui ont le goût perverti, ou qui sont toujours prêts à se prosterner devant l'idole du jour, cette visite a définitivement prouvé que la célèbre troupe de la Comédie-Française vit sur une réputation usurpée, et que le théâtre anglais est pour le moment fort au-dessus du théâtre français.

Cette conclusion a dû paraître un peu téméraire même aux Anglais. Je ne saurais la discuter : pour comparer deux choses, il faut les connaître aussi bien l'une que l'autre ; et l'un

des deux termes de la comparaison me manque absolument. Je m'en référerais volontiers pourtant à ce que me disait Got à ce sujet. Il sait passablement l'anglais, et, dans ses nombreux voyages à Londres, il a beaucoup étudié le théâtre et les acteurs de cette nation.

« Leur grande infériorité, me disait-il, c'est qu'ils n'ont point d'idéal. Mais cette infériorité est souvent un avantage. Ils sont plus aisément naturels que nous ; ils suivent leur instinct, leur tempérament, sans se mettre en peine de règles qu'ils n'ont jamais apprises et ne connaissent pas, et ils arrivent de primesaut à des effets que nous ne produisons qu'à force d'art, en rentrant dans la vérité par de longs détours. Mais ce système ne donne que des éventualités. Avec le nôtre, il y a des troupes d'ensemble ; vous savez comme il est facile, à Paris, de faire une troupe passable, composée d'acteurs qui ont les mêmes traditions et la même manière. Les artistes qui sont nés avec du génie n'en arrivent pas moins à dégager leur personnalité, à devenir

eux-mêmes. L'enseignement du Conservatoire soutient les faibles et n'arrête pas les forts. »

Je crois ces conclusions plus justes que celles de l'écrivain anglais. Il faudrait y ajouter cette considération que le naturel parfait, dont la recherche est possible sur une petite scène, comme l'est celle du Gymnase, des Variétés ou du Gaiety-Theater, ne convient pas aux vastes planches de la Comédie-Française. Le *Truth* se moque de nos artistes, qui marchent et parlent dans un salon sur la scène tout autrement qu'ils ne feraient dans un véritable salon. Eh mais ! c'est qu'il n'y a guère de salon de quinze mètres sur vingt; c'est que lorsqu'on cause entre soi, on est à côté l'un de l'autre et qu'on parle tout bas; tandis que, si l'on doit être entendu de douze cents personnes, il faut se parler d'un peu loin, hausser la voix et ralentir le débit. Cette nécessité s'impose à nos acteurs, lorsqu'ils jouent à la rue de Richelieu. Si l'anonyme, qui les raille si durement, les avait vus, non sur la petite scène de *Gaiety-Theater*, mais dans leur milieu, à la Comédie même, peut-être aurait-il

mieux compris les raisons qui les obligent à accentuer plus fortement et le geste et le ton.

Au moins nos Parisiens doivent-ils voir, par ces citations, que, s'il est des personnes à Londres qui protestent contre l'énorme succès de la Comédie-Française, il n'y en a point qui l'aient révoqué en doute. Ils ont pris leur secret désir pour la réalité. C'est qu'en effet ils n'étaient pas trop contents, nos Parisiens, de voir la Comédie-Française s'en aller ainsi, en pays étranger, courir les aventures.

« Que ne restait-elle à Paris ? Si elle était forcée de quitter sa salle, qui avait besoin de réparations, que ne louait-elle pour un mois ou deux une autre à côté que la saison eût laissée vide, l'Odéon, par exemple, ou la Gaîté ? Elle n'a pas le droit, elle qui reçoit une subvention pour être un des ornements, une des attractions de la vie parisienne, elle n'a pas le droit de transporter dans une capitale étrangère ce qui est une richesse exclusivement nationale. »

J'avais entendu formuler ces réflexions et bien d'autres de même nature avant notre

départ pour Londres. A mon retour, j'ai trouvé que le mécontentement s'était encore aigri. On ne parlait que du *fiasco* prétendu de la Comédie-Française, et, pour un peu, on eût dit que c'était bien fait; que ça leur apprendrait à s'en aller ainsi par monts et par vaux cabotiner pour gagner plus d'argent.

J'ai pour ma part été dès le premier jour partisan de ce voyage, et je le suis bien plus encore depuis que j'en ai vu les résultats.

Supposez que la Comédie-Française eût loué, comme on semblait le désirer à Paris, la salle de la Gaîté ou celle de l'Odéon. Qu'y aurait-elle joué? ce qu'elle jouait rue de Richelieu. Elle aurait donné quatre fois par semaine : *Ruy-Blas*, puis les *Fourchambault*, et par-ci par-là l'*Etincelle* avec quelque pièce du répertoire. Sont-ce les Parisiens qui auraient profité de ces spectacles? On peut dire hardiment que tous ceux qui aiment le théâtre à Paris les ont vus et deux fois plutôt qu'une. Ce sont là des œuvres qui ne sollicitent plus d'autre curiosité que celle des étrangers. Elles auraient été jouées comme elles le sont d'or-

dinaire, par les mêmes artistes, qui seraient allés, comme devant, leur petit train, sans faire aucun effort.

On se résout d'aller à Londres. C'est une autre affaire. Il faut frapper un grand coup, et mettre en plein vent le meilleur du répertoire, et l'étaler, en une seule fois, tout d'une haleine, devant ce nouveau public. Ce n'est rien de moins qu'une quarantaine de pièces à remonter en hâte, et à remonter avec soin, car ce serait un désastre de tomber au-dessous de sa réputation, de compromettre le renom de la maison de Molière, et même, dans une certaine mesure, l'honneur des lettres françaises. Croyez bien que nos comédiens, et leur chef M. Perrin, sentaient vivement cette responsabilité, et qu'ils ont pris toutes les mesures nécessaires pour remplir l'attente qu'avait excitée leur projet.

Ils ont conclu un traité avec un entrepreneur de théâtre, avec un *manager*, comme on dit ici. On le leur a reproché : la Comédie-Française, se mettre aux mains d'un Barnum ! — Mais c'est précisément pour sauvegarder la

dignité de la Comédie, que M. Perrin n'a pas voulu qu'elle pût avoir la velléité d'exploiter un succès qui était probable. Il y a dans ces sortes d'affaires toute une cuisine mystérieuse et souterraine, où il est bon que les hommes qui représentent une grande institution ne trempent point leurs doigts. Ils risqueraient de les y salir. Got, qui connaît fort bien ces dessous de la vie dramatique, m'a dit que, pour lui, il eût absolument refusé de prendre part à l'expédition si elle n'eût pas été débarrassée de ces préoccupations. La troupe s'engageait à venir avec son répertoire ; on lui assurait tant par soirée ; c'était ensuite au *manager* à prendre avec le public, avec la presse, avec tous les agents ordinaires de publicité les arrangements qui lui paraîtraient les plus favorables. La Comédie n'avait, elle, à s'inquiéter que de la question d'art.

Quant au prix convenu, 6,000 francs par représentation, je tiens de la bouche même de M. Perrin, que, pour le fixer, il n'a pas tablé sur le bénéfice qui pourrait être légitimement fait. Ce n'était pas pour lui une affaire

plus ou moins lucrative qu'il méditait d'entreprendre. Il a voulu tout simplement que la Comédie-Française ne perdît point d'argent. Si elle restait à Paris, elle gagnerait tant, tous frais déduits. C'est ce *tant* qu'il s'agissait de retrouver, en tenant compte des dépenses d'un séjour à Londres. Une fois les calculs établis, M. Perrin s'est arrêté au chiffre de 6,000 francs, s'inquiétant peu de savoir si le *manager*, avec qui il concluait, gagnerait une somme plus ou moins considérable.

Je crois bien qu'à cette heure quelques-uns des sociétaires, voyant les bénéfices énormes des entrepreneurs, regrettent la modération dont M. Perrin a fait preuve. Ils se disent que l'on aurait pu obtenir des conditions plus avantageuses. Ils oublient d'abord qu'il y avait, au début de la campagne, un aléa dont on devait tenir compte de part et d'autre. Le succès pouvait n'être après tout que de quelques représentations. En ce cas, les *managers* auraient, en payant les 6,000 francs convenus, réalisé une forte perte, et, comme on dit dans l'argot de la Bourse, bu un bouillon

salé. Mais, à supposer même que le succès eût été certain, M. Perrin a sagement agi en ne donnant point à ce voyage artistique la tournure d'une affaire d'argent. Il répondait ainsi par avance à des critiques qui n'ont pas manqué de se formuler dans le monde parisien.

On peut, sur le boulevard, accuser l'avidité des comédiens. Ceux qui les ont suivis, comme moi, durant cette longue campagne, trouveront juste de louer, comme elle le mérite, l'énergie qu'ils ont déployée. Croyez bien qu'ils n'ont pas mené à Londres une vie de paresseux. Je ne parle point de Got qui a toujours été sur la brèche, remplaçant M. Perrin, que des circonstances douloureuses retenaient à Paris, veillant à tout, s'occupant des mille détails d'une installation nouvelle et incomplète, réparant de son mieux toutes les anicroches que le sort malin lui jetait à la traverse, et inspirant à tous la patience et le courage dont il est animé lui-même. Mais les autres, vous n'imaginez pas à quel travail ils ont dû se livrer !

Un seul détail vous en donnera l'idée.

Ce soir, l'affiche porte : *Philiberte* et *l'Étourdi*. Il a fallu répéter hier *Philiberte* qui n'avait pas été jouée depuis longtemps ; ce sera le tour de *l'Étourdi* cette après-midi, et tout ce monde jouera ce soir ; et c'est tous les jours à peu près de même. Car enfin tout le monde n'a pas la prodigieuse mémoire de Coquelin aîné.

— Moi, me disait-il hier, avec son bon rire, ici, je me repose. Je n'ai que mon théâtre, qu'est-ce que cela ?

Je le crois, parbleu ! bien. Quand Coquelin a une fois appris un rôle, c'est pour l'éternité. Il a une mémoire d'une sûreté et d'une ténacité inconcevables. Un soir, il y a de cela quelques mois, on devait jouer *Amphitryon*. Coquelin faisait Mercure et Thiron, Sosie. Au moment d'entrer en scène, Thiron se trouve indisposé. Comment faire ? Got était là : — C'est, dit-il, que je ne sais, moi, que le rôle de Mercure. — Qu'à cela ne tienne ! répond Coquelin, je ferai Sosie ; j'ai appris le rôle autrefois : je dois le savoir encore.

Et il le savait ; et sans interroger la bro-

chure, avec une aisance qui a confondu tous ses camarades, sans se tromper d'un mot, il a dit ce long rôle, qu'il n'avait pas regardé depuis quatorze ans. Aussi, n'a-t-il pas besoin, lui, de répétitions ni de raccords. Il arrive le soir, lance son rôle de cette voix joyeuse que rien ne fatigue, et s'en va les mains dans ses poches, prêt à recommencer.

Mais, diantre ! tous ne sont pas bâtis sur ce modèle. Tous n'ont pas cette mémoire, ni ces poumons. Tous n'ont pas non plus cette assurance et cette souplesse. Il leur faut de l'étude et du travail pour reprendre leurs anciens rôles et les plier à ces conditions nouvelles. Ah ! vous pouvez être tranquilles ! Parisiens ; Ils n'ont pas envie de recommencer.

— Vous partez dimanche ? demandais-je à une sociétaire.

— Dimanche ! Non, je pars samedi soir, en sortant de scène. J'en ai assez de Londres. Je n'y resterais pas, pour un empire, six heures de plus que je ne suis forcée.

Ils sont tous horriblement fatigués. C'est que tous (je parle, bien entendu, de ceux qui

ont porté le poids du répertoire), c'est que tous ont donné à cette entreprise le meilleur de leur force et de leur âme.

Et croyez-vous que cela ait été en pure perte? Sans aucun doute, ce grand public anglais connaissait notre littérature dramatique; il professait certainement une vive estime pour notre Comédie-Française. Le grand nom de Molière était familier à leurs oreilles, comme ses œuvres à leurs esprits. Mais cette admiration, un peu lointaine et qui n'était peut-être que de convention et de tradition, a été singulièrement ravivée par l'exhibition successive de tant de chefs-d'œuvre, joués tous d'une façon remarquable par des artistes d'élite.

Les discussions passionnées qui se sont engagées dans la presse britannique à ce propos n'ont-elles donc pas contribué à répandre et le goût et le renom de notre théâtre? Est-ce par des représentations à la Gaîté ou à l'Odéon que la Comédie aurait pu donner ce coup de fouet à la curiosité d'une nation étrangère et exercer cette influence?

Cette influence sera bonne et pour eux et pour nous. Les Anglais paraissent avoir été très frappés de l'ensemble de cette troupe, et ils rêvent de créer chez eux un pendant, ou si vous aimez mieux une concurrence à la Comédie-Française. Il en a été déjà parlé plus d'une fois sérieusement ; leurs journaux d'art reviennent à la charge à présent avec plus de force. Ils auraient leur maison de Shakespeare, comme nous avons, nous, notre maison de Molière. Nous verrons bien ce qui sortira de ce mouvement. Et nous, n'avons-nous rien appris à Londres ? J'ai vu Got, Febvre, Coquelin, s'inquiéter de la manière des artistes anglais et parler avec admiration de quelques-uns de leurs procédés. Qui sait si les critiques du *Truth*, bien que formulées avec une acerbité qui touche à l'injustice, ne leur donneront pas à réfléchir ? S'ils ne tâcheront pas de s'annexer, dans une certaine mesure, quelques-unes des qualités qu'ils ont remarquées chez leurs rivaux. Et ce public, avec ses préférences inattendues et ses répulsions singulières, ne nous a-t-il pas ouvert de nouveaux jours sur

l'art dramatique? Ne nous a-t-il pas averti de quelques-uns de nos préjugés? Ne nous a-t-il pas montré les choses sous des aspects imprévus? Nous avons tous gagné à changer ainsi pendant quelque temps de milieu.

On mène grand tapage à Paris de quelques petits incidents qui ont été fâcheux, en effet. Eh! mon Dieu, oui! il y a eu dans cette campagne une ou deux anicroches que je regrette. Mais on a fait autour de ces mésaventures beaucoup plus de bruit qu'elles ne valaient. Est-ce la faute de la Comédie-Française si l'une de ses sociétaires a préféré passer phénomène que de demeurer artiste? Et puis, cela était-il si nouveau aux Parisiens? Ne sont-ils pas déjà depuis longtemps habitués aux excentricités de cette personnalité bruyante? N'en ont-ils pas déjà marqué plus d'une fois un certain agacement?

Elle a donné sa démission, elle part. C'est un malheur assurément, mais surtout pour elle. La Comédie-Française y perdra une actrice charmante, et il lui faudra renoncer momentanément à quelques pièces, qui ne

Ce
pour
très
ils rè
vous
médie
d'une
revie
force.
peare,
de Mo
de ce
appris
s'inqui
et pa
leurs
Truth,
qui to
à réfl
nexer,
unes d
leurs
inatte
nous a

maison de Molière à la semelle de ses bottines. Celles qui l'abandonnent par caprice, pour courir les aventures, ont presque toujours eu à s'en repentir. Nous verrons ce que deviendra ce talent, fait de distinction, de pureté, de grâce et de poésie, quand il s'en ira, à la suite d'un barnum, faire ses exercices devant des foules grossières de Yankees, ignorants de notre langue et parfaitement étrangers au genre racinien. Que de fois il lui arrivera de répéter mélancoliquement ce qu'a si bien dit le malheureux Ovide exilé chez les Sarmates :

Barbarus hìc ego sum, quia non intelligor illis.

Ce n'est heureusement pas une affaire sur laquelle il n'y ait point moyen de revenir. La Comédie-Française a déjà vu avorter plus d'un de ces projets d'escapade ! Elle est bonne personne et compatit à ces caprices féminins qui ne sont pas rares chez les personnes exceptionnellement nerveuses. Peut-être finira-t-on par s'entendre. Je le souhaite de tout mon cœur, pour l'honneur et dans l'intérêt de Mlle Sarah-Bernhardt.

sont plus guère jouables sans elle. Mais le nombre de ces pièces est limité, car c'était une lyre divine, mais qui n'avait que deux ou trois cordes. Il faudra s'en passer, je le regrette, mais nous en prendrons notre parti, et il en viendra une autre, Mlle Bartet peut-être, qui aura d'autres qualités, qui tournera de même la tête au public, et qui fera oublier sa devancière. Il n'y a pas d'homme indispensable, a-t-on dit souvent. Rien n'est plus vrai quand il s'agit d'une vieille institution comme le Théâtre-Français, qui a de si longues racines dans le passé.

Les comédiens s'en vont l'un après l'autre : encore un que l'on ne remplacera pas ! disent les vieux habitués, et la place qu'il laissait vide ne tarde pas à être occupée : et Coquelin succède à Régnier, et Thiron à Provost, et Got à Samson; et d'autres viendront après qui recueilleront l'héritage de Got, de Thiron et de Coquelin, et toujours ainsi de suite.

Vous vous rappelez le vieux proverbe : *Faute d'un moine l'abbaye ne chôme pas.* Aucune actrice, si grande soit-elle, n'emportera la

maison de Molière à la semelle de ses bottines. Celles qui l'abandonnent par caprice, pour courir les aventures, ont presque toujours eu à s'en repentir. Nous verrons ce que deviendra ce talent, fait de distinction, de pureté, de grâce et de poésie, quand il s'en ira, à la suite d'un barnum, faire ses exercices devant des foules grossières de Yankees, ignorants de notre langue et parfaitement étrangers au genre racinien. Que de fois il lui arrivera de répéter mélancoliquement ce qu'a si bien dit le malheureux Ovide exilé chez les Sarmates :

Barbarus hìc ego sum, quia non intelligor illis.

Ce n'est heureusement pas une affaire sur laquelle il n'y ait point moyen de revenir. La Comédie-Française a déjà vu avorter plus d'un de ces projets d'escapade ! Elle est bonne personne et compatit à ces caprices féminins qui ne sont pas rares chez les personnes exceptionnellement nerveuses. Peut-être finira-t-on par s'entendre. Je le souhaite de tout mon cœur, pour l'honneur et dans l'intérêt de Mlle Sarah-Bernhardt.

La Comédie-Française a eu depuis mon départ quelques belles représentations. Parmi celles qui ont produit le plus d'effet, il faut citer en première ligne les *Femmes savantes* et ensuite les *Fourberies de Scapin*. On voit que c'est encore Molière qui tient la corde. Les artistes ne comptaient guère sur les *Femmes savantes*, qu'ils jouaient par acquit de conscience devant ce public, plutôt que par conviction.

L'évènement a fort agréablement pour eux déconcerté leurs prévisions pessimistes. Il paraît que la scène où Trissotin lit ses deux élucubrations a beaucoup amusé l'auditoire, et que la querelle entre ce bel esprit et le cuistre Vadius a provoqué des explosions de fou rire.

C'est là qu'on voit bien la supériorité de notre Molière. Les travers qu'il a fustigés dans les *Femmes savantes*, sont déjà loin de nous : ils doivent être presque incompréhensibles pour un Anglais de 1879. Eh bien ! telle est la force comique de ces satires qu'à plus de deux cents ans de distance, chez un peuple étran-

ger à nos mœurs, elles éveillent encore de larges accès de gaieté. C'est Got qui faisait Trissotin ; Coquelin aîné remplissait le rôle de Vadius, et Thiron celui de Chrysalde ; Mlle Favart représentait Armande, Mlle Madeleine Brohan Philaminte, et Mlle Jouassain Bélise. L'interprétation était, comme on le voit, excellente. On m'assure qu'ils se sont tous surpassés ce soir-là, qui a été un des plus beaux de la campagne. Dans les *Fourberies de Scapin*, Coquelin a été, comme à son ordinaire, d'une verve éblouissante.

Depuis que je suis revenu, la Comédie n'a joué que des pièces que j'avais déjà vues à Londres : l'*Ami Fritz*, et le *Sphinx* dont c'était la troisième représentation. Quelle idée bizarre que de donner trois représentations d'une seule pièce, que tout le monde sait être des plus médiocres, et qui était formellement tombée à la première ! Mais M. Perrin y tenait. Notez que c'est la seule à qui l'on ait fait cet honneur.

Philiberte se donnait au contraire pour la première fois ainsi que l'*Étourdi*.

Je ne comptais pas que l'*Étourdi* amuserait beaucoup le public anglais. Vous savez que l'*Étourdi* reproduit durant cinq actes, et à satiété, la même situation, qui revient sous toutes sortes de formes nouvelles. Mais, quelle que soit la variété des incidents imaginés par Molière, cette incessante répétition ne va pas sans quelque soupçon de monotonie. De plus, la pièce, qui est une des premières du maître, est souvent écrite dans une langue fertile en archaïsmes. Certains vers sont déjà malaisés à comprendre pour nous. Combien plus devaient-ils l'être pour nos voisins d'outre-Manche !

Ces réflexions étaient justes. L'évènement leur a donné tort. L'*Étourdi* a, d'un bout à l'autre, tenu son public en haleine et a semblé le divertir fort.

On m'en a donné une explication qui doit être vraie. Il paraît qu'il y a en Angleterre une pièce très célèbre et presque populaire qui a pour titre : les *Bévues de M. Martin*. C'est une imitation assez prochaine, et dans quelques scènes même, une traduction exacte

de notre *Étourdi*. L'œuvre est de Dryden. Je n'en parle pas avec plus de détails, ne l'ayant pas lue. J'ignorais même, je suis honteux de l'avouer, qu'elle existât.

Le public anglais était donc familier déjà avec la pièce qu'il voyait représenter. Il en connaissait l'idée mère, le plan général et bon nombre des aventures qui avaient été brodées par Molière sur ce canevas fort simple. Aussitôt qu'il apercevait, dans le lointain, venir une des bévues où tombe l'étourdi, c'étaient partout des rires qui allaient croissant à mesure que se poursuivait la scène, et qui finissaient dans une grande explosion d'hilarité quand la sottise était décidément commise et achevée.

Delaunay ne s'était pas déterminé, sans quelque secret chagrin à jouer ce rôle de l'étourdi, qui est si long, si difficile, qui d'ordinaire rapporte si peu, et qu'il pensait devoir être encore plus ingrat pour lui sur un théâtre de Londres. Il a dû être enchanté du résultat. Car il a été vigoureusement applaudi ; et c'est à coup sûr un de ses plus brillants succès.

échec. C'est encore lui qui est, avec le *Gendre de M. Poirier*, le triomphateur de la saison. Il est bien entendu que je mets Molière à part.

VI

Londres, le 21 juillet.

La dernière représentation donnée par la Comédie-Française à Londres a été fort brillante ; brillante plutôt par la composition de la salle que par celle du spectacle. Nos artistes auraient dû, ce me semble, pour leurs adieux, comme ils l'avaient fait pour leur bienvenue, paraître en corps et organiser une manière de cérémonie qui les réunît tous ensemble sous les yeux du public. Mais M. Perrin n'était pas là pour la mettre en scène. Déjà quelques-uns des comédiens, trop éprouvés par cette longue campagne, étaient partis ; d'autres faisaient leurs malles pour prendre le bateau

de nuit. La vérité est qu'ils étaient les uns et les autres à bout de forces et n'avaient le cœur à entreprendre rien de nouveau. Tout le monde n'a pas l'énergie de caractère et la force de résistance qu'a pu déployer Got dans cette aventure.

La dernière soirée se serait donc terminée d'une façon assez maigre, sur les saluts adressés au public par les trois acteurs de l'*Étincelle,* si le public lui-même n'avait remplacé la musique qui manquait par une pantomime vive et animée.

Le rideau n'a pas été plutôt baissé, que des applaudissements ont éclaté de toutes parts ; ils se sont prolongés avec tant d'insistance, que les artistes ont été obligés de reparaître jusqu'à trois fois de suite. Ces témoignages de sympathie s'adressaient plus encore à la troupe tout entière qu'aux trois comédiens qui avaient joué l'*Étincelle.*

La curiosité de cette dernière soirée, c'était la représentation d'une pièce nouvelle, une *première* parisienne donnée à Londres, *Davenant,* comédie en un acte et en vers, de

M. Jean Aicard. J'ai promis de conter l'histoire de ce petit drame ; je le fais d'autant plus volontiers qu'elle sera une leçon pour nos débutants. Elle leur apprendra la patience.

Il y a quelque trois ans, je vis entrer dans mon cabinet un jeune homme, qu'à son visage, à son allure, à sa parole, il était facile de reconnaître pour un Méridional. C'était Jean Aicard, que je connaissais déjà de nom, pour avoir lu quelques poésies de lui. Il avait écrit un volume de petits poèmes, qu'il avait baptisés lui-même *Poèmes de Provence,* et qui étaient tout parfumés des souvenirs de ce pays.

Je connaissais de lui également un livre qui a pour titre *Chanson de l'enfant,* qui n'a été goûté que de quelques lettrés. Il aurait dû être lu par toutes les mères ; mais, en France, les femmes ne lisent guère de vers que ceux qui parlent d'amour ; et encore faut-il qu'ils soient signés d'Alfred de Musset.

Aicard m'exposa qu'il venait de traduire en vers l'*Othello* de Shakespeare. Il s'était rendu maître de toutes les ressources que la ryth-

mique moderne et la langue poétique contemporaine, forgées l'une et l'autre par Victor Hugo, ont mises aux mains des ouvriers de l'alexandrin ; il les avait appliquées à cette traduction. Il en avait fait une œuvre vivante et absolument nouvelle. Il désirait me la lire lui-même à haute voix.

J'acceptai avec plaisir. Je fus séduit plus que je ne pourrais le dire par l'exactitude merveilleuse et l'éblouissant coloris de ces vers, fidèlement calqués sur l'original. C'était l'*Othello* de Shakespeare qui revivait dans l'œuvre du jeune poète. Il m'avoua qu'une des raisons qui l'avaient poussé à entreprendre ce long travail, c'était la présence à la Comédie-Française de deux comédiens qui semblaient faits pour remplir les rôles d'Othello et de Desdémone : vous avez tous nommé Mounet-Sully et Sarah-Bernhardt. Il s'était assuré de l'assentiment de l'un et de l'autre. Mlle Sarah-Bernhardt notamment avait paru ravie de jouer Desdémone, et avait promis à l'auteur d'appuyer les démarches qu'il allait tenter près de M. Perrin.

Vous pensez si ces démarches furent nombreuses et actives. Jean Aicard a tout l'entrain des gens du Midi; il y joint une indomptable ténacité qui est moins dans leur caractère. Il multiplia les visites et les instances, circonvenant, assiégeant, harcelant le directeur de la Comédie-Française. Il n'obtenait que ces promesses vagues et fuyantes, qui sont le désespoir des débutants. M. Perrin, qui hésite toujours longtemps avant de prendre un parti quelconque, était fort perplexe en cette affaire. L'idée de frapper un grand coup en remontant le chef-d'œuvre de Shakespeare plaisait à son imagination d'artiste ; il sentait le prix de la traduction qui lui avait été lue ; il était arrêté par une foule de considérations, dont la première était...

Ah! ici, permettez-moi de faire une pause et d'enfourcher mon dada; vous allez voir, vous allez voir. Eh bien! une des raisons que m'a alléguées M. Perrin, quand je le pressai de se rendre, c'est que la mise en scène d'*Othello* comportait un développement et un éclat qui ne laissaient pas de l'inquiéter, quand il comparait les dépenses à faire et le

succès probable. Il y avait surtout un second acte qui le tracassait; il est à peu près vide d'action. Il fallait donc (c'est la théorie de M. Perrin, telle qu'il l'a appliquée dans le *Sphinx*), il fallait donc l'excuser, le sauver par une mise en scène d'opéra. Combien coûterait-elle?

Ainsi *Othello* se trouvait accroché à cette question tout à fait secondaire du décor. C'était l'accessoire qui emportait le principal. Eh, bon Dieu! le mérite d'*Othello* n'est point dans le plus ou moins grand nombre d'officiers qui escortent Othello, dans le plus ou moins de richesse de leurs costumes; il est dans la peinture des sentiments qui l'agitent. Habillez ces comparses comme il vous plaira: mais servez-moi les vers du grand poète dits par un excellent comédien. J'enrage quand je vois l'importance toute nouvelle que l'on apporte partout à cette question, qui était si insignifiante au temps de Shakespeare, qui l'était encore pour notre théâtre classique, dont on n'a commencé à se douter que depuis tantôt un demi-siècle.

Voilà que la mise en scène, et le décor, et

le costume ont envahi au grand détriment de l'art vrai. Car ces trois choses coûtent non pas seulement beaucoup de soins et de peine, mais énormément d'argent. Il est vrai qu'on les a toujours quand on peut y mettre le prix. Car ce sont des articles qui s'achètent au marché. On aura du brocart, du paillon, de l'acier, de la lumière électrique, tant qu'on en voudra, en payant. Mais une pièce de Shakespeare, cela est d'un prix inestimable. Cela vaut par soi-même. Cela a été joué partout, sur les plus humbles planches comme sur les plus grands théâtres, avec ou sans cortèges, et partout cela a excité les mêmes émotions et fait couler les mêmes larmes. Cet accessoire n'est donc pas si nécessaire qu'on veut bien le dire, puisque la pièce produit les mêmes effets alors qu'elle en est privée.

Montez-la comme vous pourrez, mais montez-la! Que de fois j'ai entendu cette fin de non-recevoir opposée par un directeur à un jeune homme : Votre pièce coûterait cinquante mille francs à mettre en scène. Ne les dépensez pas et mettez-la en scène! Ou

elle est bonne et forte, et elle se passera de vos accessoires; ou vous la jugez mauvaise, et, en ce cas, il ne faut dépenser pour elle ni cinquante mille francs, ni cinquante sous; il faut rendre purement et simplement le manuscrit à son auteur.

On me répond à cela que c'est le public qui le veut, et qu'il faut faire suivant le goût du public. Mais c'est vous qui avez inoculé au public ce goût désastreux; c'est vous qui l'entretenez chez lui. Avec cela que le public, quand par hasard on lui sert au pied levé une œuvre qui le passionne, prend le temps de songer à ces bagatelles du décor et des costumes! Ah! comme il passe par là-dessus pour écouter l'œuvre elle-même! Un beau vers en situation l'émeut bien plus fortement qu'une escorte de douze seigneurs chamarrés de velours. Ceux qui disent le contraire calomnient son goût.

Si le second acte d'*Othello* est vide en effet, eh bien! il paraîtra vide à la scène le jour de la représentation. Le mal n'est pas si grand. C'est après tout Shakespeare qui doit ré-

pondre de son œuvre. Il est assez glorieux pour n'avoir pas besoin d'excuses. C'était bien là, je crois, l'idée de Jean Aicard, qui aurait aisément passé sur la simplicité de la mise en scène, pourvu que sa traduction fût jouée.

Le soir de la représentation qui fut donnée pour les adieux de Bressant, M. Perrin détacha d'*Othello* le dernier acte, celui où Desdémone meurt étouffée par Othello. Mounet-Sully et Mlle Sarah-Bernhardt l'avaient appris à eux deux, sous la direction d'Aicard. C'était une sorte de lecture à haute voix essayée par M. Perrin devant un auditoire d'élite. Mais il est fort rare qu'un fragment de pièce réussisse au théâtre. Peut-être n'en a-t-on pas vu un seul exemple. Le public resta froid, et M. Perrin se refroidit plus encore.

Et cependant Jean Aicard s'en allait en Hollande, en Suisse, partout où l'on parle français, donner à lui tout seul des représentations d'*Othello*. Il lit fort bien, avec beaucoup de force; la fièvre d'admiration qui le dévore passe dans sa voix et se communique

à son auditoire. Partout il était applaudi, ou plutôt il faisait applaudir Shakespeare. Il était le héraut de cette gloire.

Entre-temps, il écrivait pour son compte une comédie en trois actes. Il avait fini par obtenir, à force d'assiduité, ses grandes et ses petites entrées à la Comédie-Française. Il la lut à Got, qui promit de la patronner chaudement, et qui, il faut rendre cette justice à sa loyauté, ne s'y épargna point, puis au grand maître, à M. Perrin. M. Perrin le traîna quelque temps, et finit par lui rendre sa pièce avec force éloges et force encouragements.

— C'est bien, lui dit paisiblement Aicard ; j'aurai dans trois mois, puisque celle-ci ne vous convient pas, le plaisir de vous en apporter une autre.

M. Perrin leva sur le jeune homme qui lui parlait de la sorte un œil surpris et quelque peu effrayé. Il put lire en plein sur l'énergique visage du Provençal une implacable résolution, et comprit que ce n'était pas une

vaine menace, qu'il lui faudrait céder quelque jour.

On avait refusé à Aicard les cinq actes de Shakespeare, les trois actes de lui; il pensa qu'il s'insinuerait plus aisément avec un seul acte, et il se mit tout aussitôt à la besogne.

Il avait été séduit par une légende, populaire en Angleterre, qui veut que William Davenant ait été le fils naturel de Shakespeare. Shakespeare, quand il venait à Oxford, descendait volontiers à l'auberge tenue par un brave homme, nommé Davenant, lequel avait une jolie femme. On suppose que Davenant, le dramaturge et l'auteur célèbre, est né des relations de Shakespeare avec la femme de Davenant, le cabaretier.

La légende ne s'inquiète pas de savoir si Davenant a connu la faute de sa femme ou s'il l'a ignorée. Dans le drame, tel que l'a conçu Aicard, il sait, par une confession recueillie sur les lèvres de sa femme expirante, que le petit William n'est pas son fils. Il ne l'en a pas moins aimé comme son enfant. Il est ignorant lui-même; il l'a fait instruire;

il lui a, dès son jeune âge, mis aux mains les œuvres du grand Shakespeare. Le jeune homme, l'enfant plutôt, s'est pris de passion pour ces beaux poèmes, qu'il apprend par cœur et récite à tout venant, négligeant, hélas ! les soins de l'auberge.

Un jour des seigneurs passent par là, voient le petit bonhomme, sont émerveillés de son air intelligent, de sa bonne grâce, le font causer. Il leur parle de son dieu, de Shakespeare. Les autres lui en font, par passe-temps, réciter quelques morceaux ; et l'un d'eux lui propose de l'emmener et de faire de lui un comédien.

Le moment cruel est venu pour le père Davenant.

Rien ne serait plus facile que de refuser. Il a des droits sur ce fils qu'il a élevé, chéri, à qui il a donné tout ce qui lui manquait à lui-même. Le gardera-t-il comme un avare son trésor ? Il se compare à un oison qui a couvé un œuf d'aigle. Empêchera-t-il l'aiglon de déployer ses ailes ? Non ; il s'est résigné jusqu'à ce jour ; il fera un dernier sacrifice. Il

lancera lui-même vers les destinées qui l'attendent ce fils qui n'est pas à lui. Il est payé de son dévouement, car William, touché de la douleur de son père, se jette dans ses bras, et lui offre de rester avec lui à tenir l'auberge.

— Je suis payé, dit le vieux Davenant, en embrassant le gamin. Va, mon enfant, où tes instincts t'appellent.

Et se tournant vers une antique servante de la maison :

— C'est le fils de Shakespeare, dit-il d'une voix attendrie.

La scène était assurément curieuse et originale à traiter. Tandis que Jean Aicard était en train de l'écrire, il apprit que la Comédie-Française songeait à faire une campagne à Londres. Il s'avisa tout aussitôt que la scène où William Davenant récite des scènes de Shakespeare pourrait aisément tourner la pièce en *à-propos*. Il y avait là un cadre ingénieux, fourni par le hasard, où il serait facile de mettre tout ce que l'on voudrait. Mlle Sarah-Bernhardt jouerait Davenant et elle dirait de sa voix charmante les plus beaux

morceaux du grand poète, et ce serait pour le public anglais une flatterie délicate.

Il accourt à Paris, s'ouvre de son projet à Mlle Sarah-Bernhardt, qui l'approuve et lui promet son concours; à Got, qui devait jouer le vieux Davenant, et qui est enchanté de son rôle. Mais impossible de faire recevoir la pièce; M. Perrin est tout entier aux préoccupations d'un évènement douloureux, qui devait à quelques jours de là le plonger dans le deuil. Il ne saurait réunir le comité, et donner à Aicard une solution définitive.

Il lui propose, comme fiche de consolation, d'écrire un souhait de bienvenue pour la cérémonie d'inauguration. Aicard accepte. Il a son idée. Cette pièce de poésie qu'on lui demande lui est un prétexte à suivre la Comédie-Française à Londres, à s'installer près d'elle, à demeurer là, tapi dans l'ombre, guettant une occasion favorable. Ce seront deux mois à passer loin de ses affaires et de ses travaux, dans une chambre d'hôtel; il en a pris son parti; il boucle sa malle.

Quinze jours après le débarquement de la

Comédie, M. Perrin arrive. La première personne qui lui rend visite, c'est Aicard, son manuscrit à la main. Il n'y avait plus à reculer. Il fallait prendre une décision. On n'avait rien sous la main pour clore dignement les représentations vers le milieu du mois de juillet; la pièce d'Aicard était prête; la dernière scène en paraissait fort touchante; celle qui devait servir d'à-propos, plaisait et à son interprète, Mlle Sarah-Bernhardt, et à la Comédie; *Davenant* fut reçu par acclamation.

Jamais je n'ai vu homme si heureux que Jean Aicard le jour de cette réception. Il touchait donc enfin au bout de ses peines. Il avait lutté et travaillé trois ans pour arriver à ce résultat; mais le char était cette fois bien en plaine; il n'avait plus qu'à rouler. Tout le monde se mit avec ardeur aux répétitions, et il semblait qu'entre la coupe et les lèvres, il n'y eût plus cette fois d'obstacle.

Vous savez déjà ce qui survint. Mlle Sarah-Bernhardt rendit son rôle, à la suite de querelles où je ne veux pas entrer.

Je passerai très rapidement sur ce nouvel

ennui, qui tombait au milieu des espérances du poète et les mettait en déroute. Et cela, pour deux raisons : la première, c'est qu'on en a déjà trop longtemps rebattu les oreilles des Parisiens. La seconde est plus importante et me tient plus au cœur.

C'est que Mlle Sarah-Bernhardt s'est aperçue elle-même du tort qu'elle s'était fait par ce procédé peu conforme aux bienséances. C'est qu'elle a marqué son repentir. C'est qu'elle cherche très loyalement les moyens de rentrer en grâce avec le public parisien, que ses excentricités avaient fini par agacer et fatiguer. Elle craint l'accueil que lui fera ce public. Elle a tort d'avoir peur; qu'elle se rassure; il est d'une bienveillance extrême pour les artistes. Elle n'a qu'à témoigner qu'elle est décidée à revenir franchement à l'art qui a fait sa réputation, tout sera oublié, et je puis lui répondre qu'elle trouvera Albert Wolf lui-même au premier rang de ses admirateurs [1].

[1] Allusion à un article très vif de M. Albert Wolff, dans le *Figaro*, et qui visait précisément certaines libertés un peu trop fantaisistes de Mlle Sarah-Bernhardt vis-à-vis du public.

Tout le monde comprend qu'il est permis à une jolie femme et à une excellente artiste d'avoir ses nerfs, qu'il faut lui passer quelques caprices, qu'elle est moins coupable que les courtisans qui l'encouragent et qui la poussent. Nous ne lui en voulons pas de toutes ses équipées. Nous la supplions, dans son intérêt qui nous est cher, quoi qu'elle en puisse croire, et pour notre plaisir, de ne point tenter des aventures qui ont été fatales à une grande artiste, plus forte assurément qu'elle n'est elle-même et mieux taillée pour résister à ces fatigues, de rester loyalement, ce qu'elle a été jusqu'à ce jour, une artiste sérieuse, applaudie, aimée, et nous pouvons même le dire encore, adulée.

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même,
Seul, vous vous haïssez lorsque chacun vous aime,
Veuillez ne point vous perdre et vous êtes sauvé.

Qu'elle se souvienne de ces beaux vers, que Pauline (un rôle qui sera quelque jour un de ses triomphes), adresse à Polyeucte,

Quant à Jean Aicard... ah ! qu'il était en

colère ! En colère, c'est trop peu dire. C'était une sorte de rage mêlée de désespoir. Tant de projets, si lentement caressés, les voir tout à coup renversés et détruits, au moment même où ils allaient se réaliser et prendre corps. Quelle déception pour un poète ! Eh bien ! je suis convaincu que lui aussi, lui qui a été le plus grièvement atteint dans cette bagarre, il ne demanderait pas mieux que de signer d'une poignée de main un bon traité de paix et de replacer sur la tête de Mlle Sarah-Bernhardt toutes les illusions de Desdémone.

Deux ou trois jours se passèrent avant que Jean Aicard se déterminât à croire que le refus de Mlle Sarah-Bernhardt était définitif. Il fallut pourtant bien se rendre à l'évidence. C'est alors que l'on eut recours à Mlle Dudlay. Mlle Dudlay est une artiste d'une bonne volonté toujours prête. Mais sa plus grande qualité est par malheur de ne jamais douter de rien. Oncques ne vit-on au théâtre une si imperturbable confiance en soi. Elle a dans son talent la foi entière, sérieuse et naïve des gens

médiocres qui ne soupçonnent point les difficultés.

Je devrais, je le sens bien, lui savoir plus de gré du service qu'elle a rendu. Car elle a consenti, ce que nulle autre n'eût fait à sa place, à apprendre le rôle en cinq ou six jours, et à le jouer au pied levé. Mais elle s'y est montrée si insuffisante ! elle dit si mal, la malheureuse, avec toutes ses bonnes intentions. Elle en paverait l'enfer tout entier. La scène où elle joue était, pour me servir du mot consacré par l'argot des coulisses, le clou auquel devait s'accrocher le succès. Elle a disparu toute entière.

La deuxième scène, au contraire, celle où Davenant rappelle à son enfant, qui est le fils de Shakespeare, de quelle affection tendre il l'a toujours entouré, avec quel désintéressement il l'a élevé pour cette destinée plus brillante qui devait l'emporter loin de l'auberge paternelle, cette scène a été jouée par Got avec une diction large et pénétrante, avec un sentiment profond de douleur et de résignation, qui a mouillé tous les yeux. Toute cette

fin d'acte, qui est d'un grand effet a été vigoureusement applaudie à Londres et le sera sans doute à Paris.

Après *Davenant*, on a donné l'*Étincelle*, dont le succès a été immense là-bas; il a mis en lumière le talent frais et gai de Mlle Samary, qui était adorée du peuple anglais ; Delaunay et Mlle Croizette ont emporté également une bonne part des bravos. La pièce a beaucoup plu aussi par elle-même. Comme elle ne met en jeu que des sentiments honnêtes et qu'elle conclut par deux mariages, elle est de celles qui vont au tour d'esprit et au goût particulier des Anglais.

Ainsi s'est terminée, par un succès bruyant, une campagne qui n'a été qu'un long succès. Je ne parle point du succès d'argent. J'ai déjà expliqué que la Comédie-Française ne l'avait point cherché et n'en avait pour ainsi dire pas voulu. Elle avait préféré laisser le bénéfice à des *managers*. Et ce bénéfice a été fort considérable. Ils n'ont donné dans les journaux que les chiffres officiels, les chiffres du bureau de location. Mais la meilleure partie des places